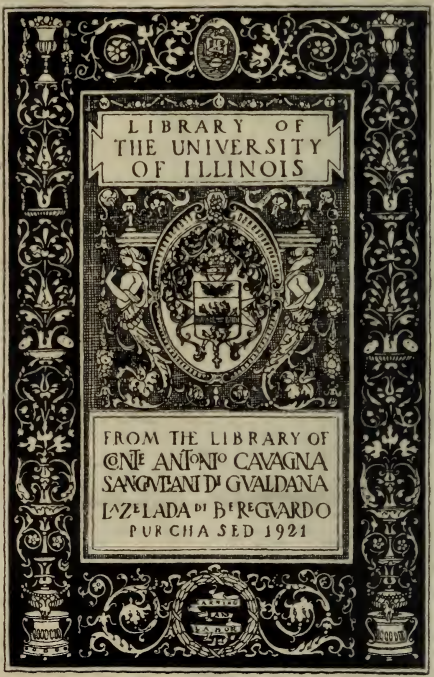
G-L



863C33
OdFd
v. 5

Rare Book & Special
Collections Library

LE
DON QUICHOTTE.

TOME CINQUIEME.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Charles Dusaulchoy dd.

Donquichotte accourut à la dame pour la relever et Sancho à la bourique qu'il remit sur pieds . . . . .

OEUVRES CHOISIES

DE

CERVANTÈS.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR H. BOUCHON DUBOURNIAL,

Ancien Ingénieur des Ponts et Chaussées de France, et ancien premier Professeur de l'Académie Royale et Militaire Espagnole.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

IMPRIMERIE DES SCIENCES ET DES ARTS,
RUE VENTADOUR, N.° 5.

1807.

863C33
OdFd
V.5

LE DON QUICHOTTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.er

De ce qui se passa entre le curé, le barbier et Don Quichotte pendant sa maladie.

Cid Hamet Bénengely commence cette seconde partie de l'histoire de Don Quichotte, par raconter comment s'y prirent le curé et le barbier, pour tâcher de le guérir. Pendant fort long-tems, ils évitèrent de le voir, afin de ne rien présenter à ses regards, qui pût réveiller dans son imagination, le souvenir de sa folie. Mais ils ne manquaient pas de visiter fréquemment la nièce et la gouvernante, et de leur prescrire le régime convenable à son état, même les alimens

 184005

qu'ils jugeaient propres à corroborer son cerveau. De leur côté, la nièce et la gouvernante le soignaient avec zèle et affection; et elles y prenaient d'autant plus d'intérêt, que, chaque jour, elles apercevaient du mieux dans sa situation. Enfin, elles déclarèrent qu'elles le croyaient totalement remis dans son bon sens; et ses deux amis, bien satisfaits, se félicitèrent plus que jamais, de l'heureuse manœuvre au moyen de laquelle ils étaient parvenus à le ramener enchanté sur la charrette du bouvier, ainsi qu'on l'a raconté dans les derniers chapitres de la première partie de cette grande et véridique histoire.

Curieux de s'assurer, par eux-mêmes, de cette guérison, sur laquelle ils n'étaient pas encore sans quelqu'inquiétude, ils résolurent de voir enfin leur malade, et de l'entretenir; mais avec la précaution de ne lui parler de rien qui pût avoir rapport à la chevalerie errante, afin de ne pas trop presser sur une plaie qui pouvait n'être que mal cicatrisée. Ils le trou-

vèrent au lit, assis sur son séant, en petite camisole de serge verte, en bonnet de laine rouge, et si défait, si sec, si décharné, qu'on l'eût pris pour une momie vivante. Il les accueillit amicalement; et il répondit, avec autant de sens que de politesse, à toutes les questions qu'ils lui firent sur l'état de sa santé. Après les premiers complimens, la conversation s'engagea, et, de propos en propos, elle tomba sur les affaires publiques, et sur le gouvernement. On s'anima; chacun loua, peu; blâma, beaucoup; corrigea, réforma, proposa du bon et du nouveau. A qui mieux mieux, chacun fit le législateur : Licurgue, Solon et autres de cette trempe, ne furent plus que de vieux faiseurs, bien au-dessous de ce que l'on pourrait être aujourd'hui, s'il y avait lieu à faire le même métier qu'eux. Enfin, ils réformèrent tellement le gouvernement actuel, que, lorsqu'ils le retirèrent de dessous le marteau, il n'avait plus la moindre ressemblance avec celui qu'ils avaient mis sur l'enclume. Don Quichotte,

que l'on ne cherchait qu'à mettre en jeu, ne fut pas le moins fécond, le moins ardent des trois discoureurs; mais, dans tout ce qu'il dit, il montra tant de justesse, tant de sagacité, que les deux curieux restèrent convaincus de la parfaite guérison de sa tête. La nièce et la gouvernante ne savaient où se mettre, tant elles étaient aises d'entendre leur malade parler si bien, avec tant d'esprit et de science, et ne pouvaient assez en remercier le bon Dieu.

Le curé crut alors, que, malgré sa première résolution, le moment était venu de tenter l'expérience à fond, et sans ménagement, en mettant la chevalerie errante sur le tapis. Pour y parvenir, il changea de propos, et il parla nouvelles; entr'autres, de celle qui, dit-il, venait de se répandre, que le Turc avait mis en mer une flotte formidable, sans qu'on sût quels étaient ses desseins, ni où devait fondre ce dangereux orage. — Au reste, ajouta-t-il, comme tous les ans, ce fier ennemi des chrétiens, nous donne à peu

près pareille alerte, notre auguste monarque tient, dit-on, ses côtes de Naples et de Sicile, dans le plus respectable état de défense; et Malte, sur-tout, est armée jusqu'aux dents.

— Sa Majesté, reprit Don Quichotte, a sagement fait de prendre ses précautions, en mettant d'avance ses royaumes à l'abri d'insultes : un grand capitaine prévoit tout, et n'est jamais pris au dépourvu. Mais, si j'avais l'honneur de l'approcher, si j'avais celui d'être appelé à ses conseils, je l'engagerais à prendre encore une autre mesure, à laquelle je présume qu'elle ne pense guères.

— Ahi! ahi! nous y voici, se dit, en soupirant, le curé. Mon pauvre Don Quichotte, vous êtes toujours fou!

= Le barbier, jugeant comme le curé, que Don Quichotte allait retomber et brouiller de nouveau, pour peu qu'on le pressât, lui demanda quels seraient donc ces conseils, cette mesure qu'il proposerait à sa Majesté. — Ne serait-ce pas, ajouta-t-il, de ces conseils, comme il en

fourmille tant autour des rois; de ces conseils ou hors de saison, ou qu'il est impossible de suivre?

— Le mien, Monsieur, répliqua Don Quichotte, d'un ton piqué, ne serait ni l'un ni l'autre.

— Je ne prétends point vous offenser, reprit le barbier; mais seulement vous faire remarquer ce qui n'est que trop vrai, ce qu'une triste expérience nous démontre tous les jours. C'est que, généralement parlant, tous ces grands projets, ces beaux plans, ces innovations spécieuses que l'on propose aux rois, ne sont, au fond, que de nouvelles sources de calamités pour eux ou pour leurs peuples; et que, d'ailleurs, le plus souvent, tout cela est impratiquable.

— Encore une fois, répartit Don Quichotte, la mesure que je proposerais, n'est ni dangereuse ni impratiquable: elle est, au contraire, de la plus facile exécution; et, sûrement, jamais moyen si simple et si puissant, n'est entré dans l'imagination d'un ministre.

— Dites-nous donc, qu'elle est cette idée si heureuse, reprit le curé?

— Ouais! repondit Don Quichotte; eh! si je vous la disais, dès demain, peut-être, elle volerait à la cour, aux oreilles de gens qui, bien vîte, s'en feraient honneur et profit, sans se vanter qu'elle ne vient que de moi.

— Vous n'avez rien à craindre de pareil de ma part, répliqua le barbier. Je jure ici, devant Dieu, que je n'en parlerai, *ni à Roi, ni à Roch, ni à Homme qui vive*, et vous devez connaître la force de ce serment là. Témoin ce curé qui, l'ayant fait, fut obligé de *chanter* dans sa préface, en disant sa messe devant le roi, le nom du voleur des cents doublons, et de la belle mule de sa majesté, et qui prétendit que *chanter* n'étant pas *parler*, il n'avait point faussé son serment.

— Je ne m'occupe guères de pareilles historiettes, reprit Don Quichotte; mais je connais ce serment: je le trouve bon et valable, et, moyennant cela, je tiens monsieur le barbier, pour homme sûr,

— En tous cas, dit le curé, je vous le donne pour tel, et je réponds de lui corps pour corps, si vous l'exigez : je m'engage même, pour lui, à tous dommages-intérêts, et aux dépens, s'il y a lieu.

— Et vous, Monsieur le curé, demanda Don Quichotte, qui me répondra de votre discrétion ?

— Mon caractère, répondit le curé. Songez que bien d'autres secrets me sont confiés tous les jours.

— C'en est assez, reprit Don Quichotte. Hé bien, Messieurs, je conseillerais à sa Majesté, de convoquer, à son de trompe, tous les chevaliers errans de ses royaumes, et de leur enjoindre de se trouver à la cour à jour fixe. Je suppose qu'il ne s'y en présente qu'une demi-douzaine ; au moins est-il sûr que, dans ce petit nombre, certain que je sais se trouverait ; et qu'à lui seul, il répondrait d'anéantir toute la puissance Ottomane. Serait-ce donc la première fois, qu'on verrait un chevalier errant, défaire, seul, une armée de deux cents mille combattans,

et la décapiter d'un seul revers, comme si elle n'avait qu'une seule tête de plâtre? Ouvrez les histoires de chevalerie errante: à chaque pas, vous y trouverez des coups de cette force... Ah! si à la honte du tems présent, il revenait sur terre un Don Bélianis, ou un de ces chevaliers de l'innombrable race d'Amadis de Gaule, et s'il daignait se mesurer avec cette armée de Turcs! Soyez de bonne foi, Messieurs, et dites-moi, je vous prie, de quel côté vous croyez que resterait la victoire?... Au reste, espérons que Dieu prendra son peuple en pitié: qu'avec son aide, il se trouvera, ne fût-ce qu'un seul chevalier errant, qui, du moins, s'il n'a pas encore la célébrité de ses prédécesseurs, en aura certainement la force et le courage.... Et je n'en dis pas davantage... Dieu m'entend... il suffit.

— Ah! mon sauveur! s'écria la nièce. Ne voila-t-il pas mon cher oncle en humeur, encore une fois, de se faire chevalier errant!

— Oui, reprit Don Quichotte, avec feu;

oui, je veux vivre et mourir chevalier errant.... Qu'ils arrivent, qu'ils débarquent maintenant, ces Turcs si redoutables ; qu'ils débarquent, en tel nombre, et où ils voudront !... Je le répète, Dieu m'entend.... Et je n'en dis pas davantage.

— Avec la permission de l'honorable compagnie, dit alors maître Nicolas, il me prend envie de lui raconter une petite aventure arrivée à Séville. L'histoire est assez drôle; et elle me semblerait placée ici fort à propos : du moins vous en jugerez.

— Nous l'entendrons très-volontiers, répondirent Don Quichotte et le curé : la nièce et la gouvernante se mirent aussi en posture d'écouter avec attention, et le barbier commença.

— Il y avait, dit-il, à l'hopital des fous, à Séville, un homme que sa famille y avait fait enfermer, pour cause de folie bien constatée. C'était un licencié en théologie, gradué seulement à Ossuna; mais encore qu'il l'eût été à Salamanque même, il est à présumer qu'il n'en serait

pas moins devenu fou, puisque telle était sa destinée. Ce malheureux, après quelques années de réclusion, en vint à se persuader qu'il était complétement guéri de sa maladie : et il adressa requête sur requête à l'archevêque, dans lesquelles il exposait en très-bon style et bien raisonné, que Dieu, dans sa miséricorde, lui ayant rendu le jugement, il n'existait plus de prétexte pour le détenir dans le déplorable état où il gémissait depuis si long-tems. Il se récriait sur-tout contre l'opiniâtre convoitise de ses parens, qui, pour jouir de son patrimoine, et se l'approprier impunément, avaient toujours prétendu que la folie dont il avait été affligé, ne guérirait jamais. L'archevêque touché de sa situation, et à demi-persuadé par le ton de raison qui régnait dans ses réclamations, chargea son premier aumonier de prendre des renseignemens auprès du directeur de l'hôpital; de voir, lui-même, le prétendu fou, et de le remettre en liberté, si, en effet, il le trouvait aussi sain d'esprit

qu'il semblait l'être. L'aumonier se rendit à l'hôpital, et vit le directeur qui déclara que l'homme en question était toujours fou; qu'à la vérité, souvent il s'exprimait avec beaucoup de sens et de raison; mais que ces tems lucides, quoique fréquens, finissaient toujours par un flux d'extravagances, qui caractérisait parfaitement la folie: qu'au surplus, il était à propos que l'envoyé de monseigneur en fit lui-même l'expérience. On appela le licencié; et l'aumonier, pendant plus d'une heure, l'entretint sur différens sujets, sans pouvoir remarquer dans ses discours un seul mot de travers, ou qui n'indiquât l'esprit le plus sain. Entr'autres choses que dit le licencié, très propres à donner la meilleure opinion de sa tête, il observa que son plus grand malheur, sa maladie vraiment incurable, étaient d'avoir une fortune assez considérable pour stimuler la cupidité de ses parens: et qu'ils n'avaient rien oublié, rien épargné pour assurer le succès de leur criminelle imposture; puisqu'à force de cadeaux,

ils étaient parvenus à mettre dans leurs intérêts jusqu'au directeur de la maison ; mais que le témoignage de ce directeur inique et séduit, ne méritait aucune confiance, et se trouvait contredit par l'évidence. Enfin, il en dit tant et si bien, qu'il parvint à rendre ses parens très-noirs, et le directeur fort suspect aux yeux de l'aumonier, qui, ne considérant plus le prétendu fou que comme une victime, résolut de le présenter de suite à l'archevêque, afin que le prélat pût juger lui-même ce malheureux, et lui faire rendre prompte justice. En conséquence, l'aumonier enjoignit au directeur, de remettre au licencié les vêtemens avec lesquels il était entré dans la maison, et déclara qu'il allait l'emmener. Le directeur eut beau résister, soutenir encore que le fou était toujours fou, et inviter l'aumonier à ne pas se compromettre si légérement ; comme celui-ci persista de par l'ordre de monseigneur, il fallut lui céder. On remit donc au licencié ses habits ; et si tôt qu'il se vit délivré de

l'accoutrement de la maison, il supplia son libérateur, de lui permettre d'aller faire ses adieux à ses compagnons de misère. L'aumonier jugea cette demande si peu déplacée, qu'il voulut lui-même l'accompagner, fort aise de cette occasion de voir les fous de la maison ; et quelques autres curieux qui se trouvaient présens, ayant demandé la permission d'être de la partie, tous ensemble, sous la conduite du directeur, ils montèrent à la galerie des fous. Le licencié s'arrêta devant une loge grillée dans laquelle était un fou ordinairement furieux, mais calme en ce moment. « Mon frère, lui dit-il, » je viens vous dire adieu. Je quitte cette » maison, et je vais enfin retrouver la » mienne. Comptez sur mes services, si » je puis vous être bon à quelque chose. » Dieu, dans sa miséricorde, à daigné » prendre pitié de moi ; et tout indigne » que je suis d'un si grand bienfait, il a » bien voulu me rendre la raison que » j'avais eu le malheur de perdre. Cette » nouvelle preuve de sa toute-puissance,

» doit ranimer vos espérances : ce qu'il a
» fait en ma faveur, sans doute, il le
» fera pour vous, si vous mettez en lui
» toute votre confiance. En attendant, je
» me ferai un plaisir de vous envoyer, de
» tems en tems, quelques bons alimens :
» ils faciliteront votre guérison ; car je
» suis persuadé, d'après ma propre ex-
» périence, que la cruelle maladie qu'on
» apelle folie, est essentiellement causée
» par les vapeurs digestives qui vont tra-
» vailler le cerveau, quand elles ne trou-
» vent rien à élaborer dans l'estomac.
» Prenez courage, mon frère, prenez cou-
» rage : songez que l'abattement n'aboutit
» qu'à neutraliser nos forces, et à préci-
» piter l'instant de notre destruction. »

L'obligeante tirade du licencié avait fixé l'attention d'un autre fou, qui, nu dans sa cage, où il était couché, sur un méchant paillasson, se leva pour demander, d'un ton arrogant, quel était donc ce fou qui prétendait s'en aller, et se disait guéri. « C'est moi, mon frère, » lui répondit le licencié. C'est moi qui,

» grâce au ciel, ne suis plus dans le cas
» d'être détenu dans cette maison. —
» Prends garde à ce que tu me dis là,
» licencié, répliqua le fou. Le Diable
» est malin, plus malin que toi : crois-
» moi, prends ton parti, reste ici, tu n'au-
» ras pas la peine d'y revenir. — Pour-
» quoi donc y reviendrais-je, reprit le
» licencié, puisque je ne suis plus fou.
» — Tu n'es plus fou, répliqua l'autre,
» tu t'en vas sans ma permission ! Tu ou-
» blies qui je suis ! ce que tu dois au grand
» Jupiter !.. hé bien, va... ; mais je punirai
» Séville, de la sottise qu'elle fait aujour-
» d'hui, en te faisant sortir d'ici. Oui,
» je jure de la châtier si sévèrement,
» qu'on s'en souviendra *per omnia secula*
» *seculorum*.... Ne sais tu donc plus,
» chétif licencié, que je le puis comme
» je le dis ; que je suis le véritable Ju-
» piter tonnant ; que je tiens dans mes
» mains la foudre exterminatrice ; que
» je fais, quand il me plaît, trembler
» l'univers ; et que je puis, quand je le vou-
» drai, le réduire en cendres? mais pour

» corriger cette imbécille cité, j'userai » de clémence.... Je veux bien ne pas » l'anéantir, et je me borne à ne pas lui » accorder une goutte de pluie, ni sur » elle, ni sur son territoire, pendant » trois ans, à compter du jour et de l'heure » de cet irrévocable arrêt.... Prétendre » que tu n'es plus fou, et que je le suis, » moi!... te remettre en liberté, et me » retenir en cage! Ah! coupable Séville! » sèche, sèche sur pied!... va, je ferai » pleuvoir comme je me ferai pendre »...

Le ton du fou, et la bizarrerie de sa folie, causaient aux assistans une sorte d'étonnement pénible, que le licencié prit pour de la frayeur. « Monsieur, » dit-il à l'aumonier, en le tirant un » peu à l'écart, soyez sans inquiétude; » ne vous alarmez pas des menaces de » ce fou de Jupiter. S'il s'entête à ne » pas vous donner de la pluie, moi qui » suis Neptune, et souverain dispensa- » teur de toutes les eaux de l'univers, » je vous promets de vous en donner, » bon gré malgré lui, tout autant qu'il

» en sera besoin. — Seigneur Neptune, » répondit l'aumonier, bien surpris, je » vous suis, pour mon compte, très- » obligé; mais je crois convenable, de » ne pas vous brouiller avec le seigneur » Jupiter; et pour faire la paix avec lui, » je vous engage à rester ici comme lui. » Je reviendrai vous prendre, quand les » circonstances le permettront mieux » qu'aujourd'hui. »

Le directeur et les assistans ne purent retenir de violens éclats de rire. L'aumonier, un peu confus, s'empressa de prendre congé de la compagnie. On déshabilla le licencié : on lui endossa, de nouveau, l'uniforme de la maison ; on le réintégra dans sa chambrette,.... et ici finit l'histoire, ajouta le barbier, en souriant malignement.

— Monsieur le barbier, reprit Don Quichotte, c'est donc là cette histoire qui vous semblait placée ici, si à propos, si bien, que vous ne pouviez tenir à l'envie de nous la raconter ! Ah ! monsieur du rasoir ! vous avez la main lourde, ou

plutôt, vous écorchez votre monde à plaisir; car, vous n'êtes pas homme à ignorer que toute comparaison blesse, au moins, l'un des deux objets, lorsqu'elle est de mérite à mérite; et, sûrement, tous les deux, quand elle est du genre de celle-ci... Quoi qu'il en soit, je baisse pavillon devant votre Dieu Neptune; et, pour peu que cela vous arrange, je ne prétendrai point que vous me fassiez la grâce de m'accorder la raison. Mais, je n'en persisterai pas moins à soutenir, de toutes mes forces, que l'on a grand tort, aujourd'hui, de ne point chercher à faire renaître les beaux jours de la chevalerie errante. Non, je le répète, ce siècle pervers et dégradé, n'est pas digne de ces chevaliers errans si fameux, qui se chargeaient seuls de la défense d'un royaume, ou qui, à défaut d'ennemis étrangers, se dévouaient à rester toujours armés, pour protéger l'innocence et la virginité des demoiselles; pour défendre l'honneur des dames; pour secourir la veuve et l'orphelin, humilier le superbe,

et venger par tout le faible des injustices du fort. Les chevaliers d'aujourd'hui, en général, ne sont plus que des freluquets musqués, plus jaloux d'une toilette brillante et recherchée, que de la noble armure des héros. On n'en voit plus, comme autrefois, passer les nuits à la belle étoile, en toutes saisons, toujours à cheval, toujours la lance ou l'épée à la main, braver et vaincre le sommeil même. On n'en voit plus, aujourd'hui, courir le monde à travers champs, forêts, vallons et montagnes; arriver, enfin, au bout du continent, sur la plage déserte de l'immense Océan; le trouver dans un de ces momens de fureur, où il roule l'une sur l'autre, et avec un fracas effroyable, d'énormes montagnes d'eau: s'élancer, néanmoins, dans la première nacelle, sans rames, ni mât, ni voiles, qui se présente; s'abandonner, dans ce frêle esquif, aux vagues mugissantes que la tempête lance du fond de l'abîme au sein de la nue qui les repousse et les précipite à coups de foudre; dompter tous les élémens fu-

rieux, et finir par aborder, paisiblement, à trois ou quatre mille lieues de distance, dans des régions inconnues, où il lui arrive d'autres aventures, dignes, non pas d'être écrites ou imprimées de la manière ordinaire, mais d'être gravées sur le bronze.... Voilà ce qu'on voyait autrefois : aujourd'hui, la paresse, l'oisiveté, la mollesse, trop souvent, des vices plus honteux encore, caractérisent nos soi-disant chevaliers ; aujourd'hui, on parle beaucoup du métier des armes, et on ne les manie plus : une froide théorie a remplacé l'audacieuse, la bouillante activité des guerriers. Aussi, plus de ces vertus, ni de ces actions sublimes ; plus de ces coups héroïques, de ces prouesses prodigieuses qui ont illustré les siècles de la chevalerie errante..... Et en effet, Messieurs, où trouveriez-vous, à présent, un chevalier, vaillant et modeste en même tems, comme le fameux Amadis de Gaule ; sage et habile, comme l'admirable Palmerin d'Angleterre ; doux et modéré, comme le brave Tirant-le-Blanc ; galant

et spirituel, comme le célèbre Lisouart de Grèce ; adroit et terrible, comme le formidable Don Bélianis ; intrépide, comme Périon de Gaule? Affronte-t-on, aujourd'hui, le péril et la mort avec autant d'audace, que Félix Mars d'Hircanie? Est-on loyal, comme Esplandian ; impétueux, comme Don Cirongilio de Thrace ; fier et brillant, comme Rodomont ; prudent, comme le grand roi Sobrino? Est-on entreprenant, comme Renaud ; toujours invincible, comme Rolland ; aimable et civil, comme ce redoutable Roger, duquel, suivant le cosmographe Turpin, descendent les ducs de Ferrare d'aujourd'hui?... Tous ces chevaliers, Monsieur le curé, et beaucoup d'autres que je pourrais encore vous nommer, furent chevaliers errans, et ils furent la gloire et l'ornement de leur siècle. Ce sont ces chevaliers si justement célèbres ; c'est-à-dire, ceux de cette trempe qui existent encore, que je conseillerais au roi de convoquer, pour attendre, de pied ferme, la flotte ottomane. Sa Majesté s'éviterait

bien des embarras, s'épargnerait bien des dépenses ; et, d'ailleurs, elle pourrait, d'avance, être assurée qu'il n'en échapperait pas une moustache turque. A présent, Messieurs, que je vous ai dit mon secret, continua Don Quichotte, si Monsieur l'aumônier ne juge pas à propos de me tirer d'ici, j'en serai quitte pour y rester: vous sentez, Seigneur Plat à barbe, que ceci n'est qu'une manière de vous notifier, que je vous ai parfaitement bien compris, et que votre historiette n'est point tombée à terre.

— Sur mon ame, Seigneur Don Quichotte, répondit le barbier, vous ne devez point m'en vouloir : Dieu m'est témoin, que je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

— Que je le sois ou que je ne le sois pas, répliqua Don Quichotte, c'est mon affaire, et....

= Le curé, voyant Don Quichotte en disposition de se fâcher, l'interrompit pour le distraire, et lui dit : — Moi, Seigneur Don Quichotte, quoique, jusqu'à

présent, je n'aye pas beaucoup mis du mien dans la conversation, je n'en pense pas moins : et je vous avoue, que tout ce que vous venez de nous dire, me fait naître un scrupule qui tracasse ma conscience.

— Monsieur le curé sait qu'il peut tout dire ici, sans craindre de me désobliger, reprit Don Quichotte. Je l'invite à se débarrasser de son scrupule : je serais, vraiment, peiné de fatiguer sa conscience.

— Puisque vous le permettez, dit le curé, je vous déclare, franchement, que je me fais un cas de conscience, de croire que tous ces chevaliers, dont vous nous avez détaillé les noms et les mérites, aient réellement existé en chair et en os. Je penserais, au contraire, qu'ils ne sont tous, que des personnages fabuleux sortis de l'imagination de quelques écrivains ridiculement menteurs, ou du cerveau de quelques dormeurs, qui, à leur réveil, se sont amusés à raconter et à broder leurs songes.

— Erreur, Monsieur le curé, erreur capitale, reprit Don Quichotte; et malheureusement, vous n'y êtes pas seul, dans cette erreur. Beaucoup de gens, bons esprits, d'ailleurs, se refusent, comme vous, à croire que les chevaliers errans dont nous parle l'histoire, aient jamais existé. J'ai eu souvent l'occasion de disputer sur ce point : il est des êtres que je n'ai pu persuader; mais il en est que j'ai convaincus, parce que toutes les têtes ne sont pas également rebelles aux démonstrations de la vérité. Quant à moi, je suis tellement certain que tous ces chevaliers ont existé, que j'affirmerais presque, que j'ai vu, de mes propres yeux, le fameux Amadis de Gaule; il me semble toujours le voir. C'était un homme de haute et superbe taille, beau de figure, quoiqu'un peu pâle. Il avait la barbe noire et très-fournie; le regard assuré, noble et doux; parlant peu, se mettant difficilement en colère, et en revenant facilement. Quoique je n'aye jamais vu les autres, je les dépeindrais, je crois, tous,

et tout autant qu'il s'en trouve dans toutes mes histoires, presqu'aussi juste que je viens de vous dépeindre le grand Amadis. Je suis persuadé qu'en étudiant leurs actions, leur conduite, leurs habitudes, un observateur attentif et connaisseur en physionomies, parviendrait à se faire une idée exacte de leurs traits, de leur stature, et même de la couleur de leurs cheveux.

— Et le géant Morgant, seigneur Don Quichotte, demanda le barbier, quelle taille avait-il? Il devait être fièrement grand, celui-là!

— Quant aux géans, répondit Don Quichotte, leur existence a été souvent contestée aussi. Mais je suis de l'opinion de ceux qui n'en ont jamais douté; et je me fonde principalement sur l'Ecriture sainte, qui, certes, est infaillible. Elle nous parle d'un Goliath, énorme philistin, haut de sept coudées et demie; et cette taille, assurément, est très-gigantesque. Il paraît, d'ailleurs, constaté qu'en Sicile, on a trouvé des os de jambes et

de bras, de grosseur et longueur telles, qu'un simple calcul de géométrie anatomique, démontre que les porteurs de ces bras et de ces jambes, étaient dans leur tems, de la hauteur des plus hautes tours, et, par conséquent, de véritables géans. Pour en revenir à Morgant, je ne vous dirai point au juste quelle taille il avait, parce que, dans le vrai, je n'en sais rien : mais je suis convaincu qu'il n'était pas de la grande taille des géans ; car on voit fréquemment, dans son histoire, qu'il a couché dans tel ou tel château ; et de ce qu'il s'est trouvé des appartemens ordinaires capables de le contenir, je conclus, avec raison, je crois, qu'il n'était pas d'une hauteur si démesurée.

— Cela me paraît démontré, dit le curé, qui s'amusait beaucoup d'entendre extravaguer Don Quichotte. Ainsi donc, ce Renaud de Montauban, ce célèbre Rolland, ces douze Pairs de France, qui, tous, ont été, dites-vous, chevaliers errans, vous pourriez aussi nous détailler comment ils étaient faits ?

— Oui, certainement, répondit Don Quichotte ; et j'assure que Renaud avait une grosse et large figure, le teint vif et vermeil, les yeux vacillans et un peu plus qu'à fleur de tête; qu'il était pointilleux en diable, et toujours prêt à se mettre en fureur ; qu'il avait le ton un peu chenapan, et qu'il aimait à s'encanailler. Quant à Rolland, Orland ou Rotoland (car il est traité sous ces trois noms, indistinctement, dans ses différentes histoires), j'ai de fortes raisons pour assurer que c'était un homme de moyenne taille; qu'il avait les épaules larges, et si hautes, qu'il en semblait un peu voûté ; le teint rembruni ; la barbe épaisse et rude ; les yeux durs et menaçans ; le corps extrêmement velu ; l'humeur fière et taciturne ; et, cependant, le ton d'un homme bien né.

— Ma foi ! reprit le curé, si Rolland n'a pas été plus joli garçon que vous ne le faites, il n'est pas étonnant que sa belle Angélique l'ait planté là, pour le jeune Maure à barbe naissante, auquel

on dit qu'elle s'est donnée; et on ne peut guères la blâmer, d'avoir préféré le doux, le gentil Médor, à ce farouche Rolland.

— Cela n'excuse point la belle Angélique, répliqua Don Quichotte; cette Angélique n'en passe pas moins, assez généralement, aujourd'hui, pour une dévergondée, une coureuse, une femme à caprices : et ses fredaines ne l'ont pas rendue moins célèbre, ne sont pas moins connues de tout le monde, que son extrême beauté. Elle a follement dédaigné, rebuté nombre de grands personnages, d'adorateurs importans à tous égards, pour un jeune page imberbe, aimable sans doute, mais sans fortune, sans nom, et qui serait resté à jamais inconnu, obscur, ignoré, sans la célébrité que lui a valu la bienveillance du fameux Arioste, qui, au reste, ne pouvait guères chanter la belle, sans parler de son amant chéri. Observons, pourtant, que ce grand poëte, apparemment, pour ne pas souiller ses vers d'images indécentes, ne voulut plus s'occuper d'elle, du moment qu'elle se

fut livrée à Médor, et qu'il se contente d'en dire, *un autre, peut-être, la chantera plus longuement.* Il a deviné juste ; un fameux poëte Andaloux, a, depuis, chanté les larmes d'Angélique, et pleuré avec elle : et un autre poëte, Castillan et non moins fameux, a encore chanté sa beauté.

— Quoi ! dit le barbier, tant de poëtes ont loué cette célèbre Angélique, malgré ses sottises et ses impertinences, et pas un seul ne l'a un peu houspillée !

— Oh, répondit Don Quichotte, je crois très-fort, que si Sacripant ou Rolland eussent su tourner des vers, ils n'auraient pas manqué de vous savonner la belle de la bonne manière : car, en général, messieurs du parnasse sont très-enclins à satiriser les dames qu'ils n'ont pu subjuguer; ce qui, soit dit entre nous, n'est ni généreux, ni même honnête. Au surplus, je déclare qu'il n'est jamais venu à ma connaissance, un seul vers diffamatoire contre madame Angélique, qui, pourtant, n'a pas mal fait des siennes, et d'un bout du monde à l'autre. . . .

= En ce moment, on entendit dans la cour une rumeur extraordinaire, dominée par les cris de la nièce et de la gouvernante: et, sur le champ, les deux amis de Don Quichotte, le laissèrent pour courir au bruit.

CHAPITRE II.

Grande querelle entre Sancho Pansa, la nièce et la gouvernante de Don Quichotte; et autres choses non moins importantes.

Le vacarme qu'entendirent Don Quichotte et ses amis, n'était autre chose qu'une rixe assez vive, survenue entre la gouvernante et la nièce, d'une part; et de l'autre, Sancho Pansa, qui, pour parvenir jusqu'à Don Quichotte, assiégeait sa porte, tandis que ces deux dames la lui disputaient du bec et des ongles.

— Que veut ce magot, chez nous? lui

criait aigrement la gouvernante. Passe ton chemin, l'ami. C'est donc toi qui enjôle ainsi notre pauvre maître ! C'est toi, qui lui fourre en tête la diabolique fantaisie de courir les champs !

— Gouvernante de satan ! lui ripostait Sancho, l'enjôlé de nous deux, celui qu'on fait courir les champs, je te dis que c'est moi, entends-tu, et non pas ton maître ; et qu'à vous deux, vous vous trompez chacune de moitié. N'est-ce pas lui qui me mène, puisqu'il marche toujours devant, et moi derrière ? N'est-ce pas lui qui, avec ses fagots et cette chienne d'île tant promise, que j'attends encore, m'a fait tout planter là pour le suivre ?

— Que ton île t'étouffe, maudit Sancho ! reprenait la nièce. Une île ! une île ! glouton que tu es !

— Cela ne se mange pas, la demoiselle, répondait Sancho : cela se gouverne, comme qui dirait une ville et son alcade.

— Malgré toutes tes sornettes, con-

eluait la gouvernante, en le repoussant, tu n'entreras pas ici : passe ton chemin, te dis-je, méchant garnement. Va gouverner ta chaumière, misérable ! va piocher ton jardinet, cela vaudra mieux pour toi.

= Le curé et le barbier s'amusaient comme des bienheureux, de ce colloque; mais non pas Don Quichotte, qui tremblait que Sancho, trop poussé, ne lâchât quelques balourdises nuisibles aux projets ou à la réputation de son maître. Il se pressa d'imposer silence aux deux femelles, et leur ordonna de laisser la porte libre à Sancho.

Les deux amis, alors, prirent congé de Don Quichotte, bien convaincus que le rétablissement de sa tête était désormais impossible, puisque, malgré leurs soins, elle était toujours farcie des mêmes chimères chevaleresques. — Vous verrez, mon compère, dit le curé, que nous aurons perdu nos peines; et qu'à l'instant où nous y penserons le moins, notre homme nous fera encore une escapade.

— Je le crois, comme vous, répondit le barbier : mais, j'avoue que je suis encore moins surpris de l'opiniâtreté de la folie du chevalier, que je ne le suis de l'extravagante crédulité de l'écuyer. Je le vois tellement embéguiné de la future possession de son île, que je défie qu'on parvienne jamais à l'en désabuser.

— Que Dieu les prenne en pitié, dit le curé ; je n'y sais plus d'autre remède. Quant à nous, mon ami, restons à l'affût ; et attendons le résultat des projets de ces deux têtes perdues. Couple bizarre ! mais, il faut en convenir, si bien assorti, que l'un sans l'autre, serait infiniment plus à plaindre, et moins intéressant.

— Cela est vrai, dit le barbier ; si vrai, qu'en effet, je ne sais ce que je ne donnerais pas, pour entendre ce qu'ils se disent en ce moment.

— Patience, reprit le curé, patience ; nous en saurons, sûrement, quelque chose par madame la gouvernante : elle n'est pas femme à manquer une si belle occasion d'écouter à la porte.

= Don Quichotte se fit fermer soigneusement en dedans par Sancho lui-même; et, dès qu'il se vit seul avec lui, il lui dit, d'un ton aigre doux: — Je suis extrêmement choqué, Sancho, de ce que tu dise que c'est moi qui t'ai fait quitter ton manoir: je le suis, sur-tout, de la manière dont tu le dis. Tu dois savoir, que moi aussi j'ai quitté le mien, et que le mien vaut bien le tien. Sois plus juste, mon enfant, et confesse le vrai. Confesse que ce que nous avons fait, nous l'avons fait ensemble; qu'ensemble, nous sommes partis; qu'ensemble, nous avons marché et couru les glorieux hasards de la chevalerie errante: que ma fortune, bonne ou mauvaise, fut toujours la tienne, avec cette différence, cependant, que toujours, dans ses faveurs, elle te fut plus profitable, et, dans ses rigueurs, moins adverse qu'à moi; car, si une seule fois tu fus berné sur la couverture; moi, cent fois, n'ai-je pas été moulu, brisé de coups?...

— Et cela était juste, interrompit Sancho; car vous m'avez, je crois, enseigné vous même, que les mauvais revenant-bons de la chevalerie errante, appartenaient plutôt aux chevaliers, qu'aux écuyers.

— Oui, Sancho. Mais songe que *quando caput dolet....*

— Oh, interrompit Sancho, je n'entends plus ce langage-ci.

— Cela veut dire, reprit Don Quichotte, que, quand la tête souffre, tous les membres souffrent aussi. Or, moi qui suis ton seigneur et maître, je suis, en cette qualité, ta *tête;* et toi, tu n'es que *mes membres*, puisque tu es à mon service, à mes ordres, mon serviteur; donc, le mal qui m'arrive, tu dois le ressentir aussi; et réciproquement, moi, *ta tête*, je ressens le mal qui te survient, à toi, *mes membres.*

— Je comprends, répliqua Sancho. Néanmoins, pendant que l'on me faisait sauter sur la couverture, moi, *vos mem-*

bres, je me rappelle très-bien, que par-dessus la petite muraille de la basse cour, je voyais vous, *ma tête*, qui me regardait pirouetter en l'air, et qu'elle ne faisait pas la moindre de ces grimaces que l'on fait toujours quand on souffre. Pourtant, vous, *ma tête*, deviez souffrir, car, moi, *vos membres*, je souffrais en diable.

— Sancho, reprit Don Quichotte, ne voudrais-tu pas dire, à présent, que je ne souffrais pas, lorsqu'on te bernait si rudement? ne le pense point, mon enfant; garde-toi de le dire; assure-toi bien, au contraire, que j'en souffrais plus cruellement de l'ame, que toi du corps... Mais ce n'est pas là le moment d'approfondir cette discussion; nous la reprendrons à loisir. Autre chose, aujourd'hui, me presse et nous intéresse. Sancho, mon ami, apprends-moi, je te prie, ce qu'on dit de moi dans le pays; quelle est, sur mon compte, l'opinion publique, et en particulier, celle du peuple, celle de la noblesse, celle des chevaliers? Que disent-ils de ma valeur, de mes exploits,

de ma courtoisie? Que dit-on de l'étonnant projet que j'ai conçu, de faire revivre l'antique chevalerie errante? Je veux, Sancho, que tu me dises ce qui t'est revenu. Je veux, sur-tout, que tu me le dises franchement, sans rien ajouter à ce qui peut me flatter, ni rien retrancher de ce qui pourrait me déplaire. Songe, mon ami, que le premier devoir des serviteurs fidelles et affectionnés, est de dire à leurs maîtres la vérité telle qu'elle est, sans être embellie par la perfide adulation, ni dissimulée par l'insipide respect; et apprends, Sancho, que si la sévère vérité pouvait toujours parvenir toute nue jusque sous les yeux des puissans de la terre, nous verrions d'autres tems que ceux ci: ce siècle ne serait pas un vrai siècle de fer, pour tant de malheureux; et cesserait bientôt de n'être le siècle d'or, que pour un si petit nombre de privilégiés. Au résultat, mon enfant, j'attends de toi la vérité telle que tu la sais, telle qu'elle t'est parvenue.

— Je vous la dirai bien volontiers,

mon bon maître, et toute crue, répondit Sancho, mais à condition que vous ne vous mettrez pas en colère.

— Je te le promets, reprit Don Quichotte : ainsi, parle librement, et surtout sans détour.

— Je vous dirai donc, d'abord, reprit Sancho, que l'opinion de tous, grands, petits et moyens, est que vous êtes fou, complétement fou ; et que moi, j'extravague pour le moins autant que vous. Les nobles prétendent que vous ne savez seulement pas encore l'A B C des règles de la noblesse, puisque, sans rime ni raison, vous avez endossé le *don* par-dessus votre nom, et pris des airs de chevalier, sans autre droit que quelques morceaux de champ et deux mauvais habits. Les chevaliers sont piqués au vif, de ce qu'un noble de si mince échantillon, un noble à bas noirs rapetassés en soie verte, ait osé parier avec eux.....

— Ceci, cependant, ne m'est point applicable, interrompit Don Quichotte : on sait que je suis toujours bien vêtu, et

jamais rapetassé ; que si, par fois, je porte quelques trous à mes habits, ce ne sont pas des trous de misère, mais d'honorables témoignages du séjour et du mouvement presque continuel de mes armes sur ma personne.

— Quant à la vaillance de votre seigneurie, continua Sancho; pour ce qui est de vos prouesses, de vos entreprises, de votre courtoisie, chacun en jase à sa manière. Les uns disent, que si vous êtes fou, au moins vous faites rire ; d'autres, que vous êtes brave, mais mal-adroit et malencontreux ; courtois, mais ridicule : enfin, on vous retourne de tous les côtés, si rudement, et moi aussi, que je ne comprends pas trop comment nous n'en avons pas toutes les côtes brisées.

— Sancho, reprit Don Quichotte, il ne faut pas t'en étonner : par tout où éclate le mérite, il déchaîne l'envie et la persécution; et aucun des grands hommes qui ont illustré la terre, n'a pu se garantir des traits de la calomnie. Jules César, le plus vaillant, le plus habile capitaine de

son siècle, et de beaucoup d'autres, tant passés que futurs, n'a-t-il pas été accusé d'une ambition criminelle, et taxé de certaines habitudes sales et honteuses? Cet Alexandre, conquérant d'une partie du monde, et si justement surnommé le Grand, ne passe-t-il pas pour avoir eu trop de penchant à l'ivrognerie? Et cet Hercule si fameux, divinisé par ses innombrables travaux, ne lui reproche-t-on pas sa faiblesse auprès des belles, et son excessive incontinence? N'a-t-on pas dit de Don Galaor, frère d'Amadis de Gaule, qu'il fut par trop querelleur? et d'Amadis lui-même, qu'il était trop mignard; qu'il pleurait comme un enfant. Certes, Sancho, si d'aussi grands hommes n'ont pu imposer silence à la calomnie, j'aurais mauvaise grâce à prétendre en être plus ménagé qu'eux: heureux, encore, qu'elle ne se permette, sur mon compte, que ce que tu viens de m'apprendre!.....

—Ho! vous n'êtes pas au bout, interrompit Sancho: et la queue donc! c'est

le plus difficile à écorcher, que la queue! Imaginez vous, mon bon maître, qu'en comparaison de la queue, tout ce que je viens de vous dire, n'est encore que du sucre et du gâteau.... Mais si vous voulez en savoir davantage, j'irai vous chercher quelqu'un qui vous contera tout. C'est Samson Carrasco, le garçon au voisin Barthélemi Carrasco. Il est arrivé hier au soir, il revient des études de Salamanque, et le voilà bachelier. J'ai couru, tout gros de le revoir, lui donner la bienvenue; et après les premiers complimens, il m'a conté pour nouvelle, que votre histoire courait le monde, imprimée dans des livres, et qu'elle s'appelait l'*Histoire du vaillant gentilhomme Don Quichotte de la Manche;* que moi, j'étais dedans, tout de mon long, et avec mon véritable nom de Sancho Pansa; que madame Dulcinée du Toboso y était aussi; et je ne sais combien d'autres choses, qui, pourtant, ne se sont passées qu'entre vous et moi seuls : ce qui m'a tellement effrayé, que j'en ai fait le

signe de la croix, ne pouvant comprendre comment, si ce n'est pas le Diable lui-même, celui qui les a imprimées, a pu savoir toutes ces choses-là.

— Tu n'y es pas, reprit Don Quichotte; c'est tout simplement parce que notre historien est un enchanteur; et parce que messieurs les enchanteurs, ne sont jamais embarrassés de découvrir ce qu'il leur plaît d'écrire.

— Non, répliqua Sancho, ce n'est point un enchanteur. Le bachelier me l'a nommé: c'est un certain Cid Hamet Bénengi.... Bénengé.... Bénengille, je crois.

— Ah! c'est un Maure, s'écria Don Quichotte: je le vois à la qualification de Cid, qui n'appartient qu'aux Grands de cette nation.

— Cela se peut, reprit Sancho: mais, encore une fois, si vous voulez en savoir davantage, je cours chercher notre homme.

— Ma foi, mon enfant, je t'avoue que tu me ferais grand plaisir. Je suis

singulièrement ému de ce que je viens d'apprendre; et dans le vrai, je ne boirai ni ne mangerai de bon cœur, que je ne sache tout.

= Sur ce, Sancho courut chercher le bachelier, et le ramena bientôt après. On ne verra que dans le chapitre suivant, ce qui se dit et se passa entr'eux trois.

CHAPITRE III.

Entretien remarquable entre Don Quichotte, Sancho Pansa, et le bachelier Samson Carrasco.

En attendant l'arrivée du bachelier, Don Quichotte, très-soucieux, se torturait l'imagination, pour comprendre comment son histoire imprimée, courait déjà le monde, tandis que son épée était encore fumante du sang qu'elle avait fait couler dans tant de batailles : et, après bien des combinaisons, il conclut que la chose

n'ayant été possible qu'à l'aide des moyens particuliers de la magie, son historien ne pouvait être qu'un enchanteur. Mais alors, nouveau sujet d'inquiétude: — Car, se disait-il, quel peut avoir été le but de cet historien? Est il un de ces bienfaisans écrivains, uniquement occupés de la gloire de leur héros? N'est-il qu'un de ces détracteurs malveillans, dont le talent perfide ravalerait si facilement les plus hauts faits de chevalerie, au niveau des actions les plus communes d'un simple écuyer?.... Mais non, continua-t-il; si mon histoire existe, elle est nécessairement histoire de chevalerie : elle ne peut donc être que noble, riche, brillante et sur-tout véritable.

= Cette conséquence le tranquillisait un peu : mais soudain il retombait dans ses inquiétudes, en pensant que son historien n'était qu'un Maure, et que généralement tous ces mécréans sont fourbes, menteurs, sans délicatesse : — Comment, par exemple, se disait-il,

un homme de cette race immonde, aura-t-il traité le chapitre de mes amours?.... L'aura-t-il fait avec assez de décence et de discrétion, pour ne pas compromettre la réputation de ma sans pareille Dulcinée du Toboso? Aura-t-il pu parler dignement de mon respect pour elle; de cette imperturbable fidélité qui m'a fait dédaigner tant de Princesses, tant de Reines, tant d'Impératrices; et résister aux tentations les plus séduisantes, aux occasions les plus glissantes, aux impulsions naturelles les plus décidées?

= Sancho et le bachelier arrivèrent enfin fort à propos pour faire diversion à ces perplexités. Don Quichotte accueillit Carrasco avec beaucoup d'affabilité. C'était un petit homme, tout Samson qu'il se nommait. Il avait environ vingt-quatre ans, l'œil vif, le nez au vent, la bouche grande et riante, la figure ronde et vermeille: caractère de physionomie qui annonçait une humeur enjouée, et même, un tant soit peu

malicieuse. En abordant Don Quichotte, il débuta respectueusement par se mettre un genou en terre : — Daignez, Seigneur Don Quichotte de la Manche, lui dit-il, m'admettre à l'honneur de vous baiser la main. J'en jure par l'habit que j'ai sur le corps, Seigneur, je reconnais en vous la perle des chevaliers errans ; celui qui n'eut et n'aura jamais d'égal. Honneur et grâce, mille fois, au savant Cid Hamet Bénengély, qui a si dignement écrit votre magnifique histoire ! honneur et grâce encore, à l'amateur bienfaisant qui l'a traduite en notre langue, pour l'instruction et le perpétuel amusement du genre humain espagnol !

— Il est donc bien vrai, lui répondit Don Quichotte, en le relevant, que mon histoire existe, et que c'est un Maure qui l'a écrite !

— Rien n'est plus vrai, Seigneur, reprit Samson : et je puis vous certifier, qu'en ce moment il en existe plus de douze mille exemplaires, imprimés tant en Portugal qu'à Barcelonne et à Valence.

On dit même qu'il s'en imprime actuellement une forte édition à Anvers : et j'ose vous prédire, moi qui m'y entends, qu'un jour elle sera traduite dans toutes les langues.

— C'est une bien douce satisfaction pour un vaillant chevalier, répondit Don Quichotte, que celle de se voir, de son vivant, célébré dans sa propre histoire, et sous un aspect glorieux ; car, vous sentez que sous tout autre, tant de célébrité ne serait qu'un supplice pire que la mort.

— Votre Seigneurie n'a rien à désirer à cet égard, reprit le bachelier. Vous êtes traité par votre historien, de manière à vous assurer à jamais la prééminence parmi les chevaliers errans passés et futurs. Il a peint jusqu'à votre personne avec tant de vérité, qu'en vous voyant, il n'est pas un de ses lecteurs qui ne doive vous reconnaître. Il a célébré avec la même précision, toutes les hautes vertus de votre Seigneurie, son incroyable intrépidité, sa noble audace dans les entreprises, sa patience héroïque dans l'ad-

versité, sa stoïque résignation contre les coups et les blessures; et sur-tout ses chastes amours avec Madame Dona Dulcinée du Toboso.

— Jamais, interrompit Sancho, nous n'avons donné du *Dona* à Madame Dulcinée du Toboso : ainsi, voilà déjà l'histoire en défaut.

— C'est peu de chose, ce n'est rien que cette erreur, dit le bachelier.

— Non, certainement, reprit Don Quichotte, et cela ne valait pas la peine d'interrompre Monsieur le bachelier. Je lui en demande pardon; et je le prie de me dire quelles sont celles de mes aventures que l'on prise le plus.

— Les opinions sont partagées, répondit le bachelier, parce que chacun juge d'après son goût, et que, comme vous savez, chacun a le sien. Les uns préfèrent votre bataille, à jamais fameuse, contre ces géans qui se changèrent en autant de moulins à vent. Les autres sont pour la curieuse aventure des moulins à foulons. Certains, pour celle de ces

deux grandes armées que vous forçâtes à se transformer en troupeaux de moutons. J'ai vu des amateurs pour l'aventure du mort de Ségovie. J'en ai vus, et même en assez grand nombre, pour celle de ces ingrats galériens dont votre valeur rompit si généreusement les chaînes. J'en ai vus, enfin, pour celle des géans bénédictins ; et pour votre rude bataille contre le Biscayen.

— Dites moi, Monsieur le bachelier, demanda Sancho. L'histoire en question, fait-elle mention de notre aventure avec certains muletiers Yangois, à l'occasion d'une certaine crânerie de Rossinante ?

= Rien n'est resté dans l'écritoire de l'historien, répondit Samson : il raconte tout ; tout, jusqu'aux pirouettes qu'un jour le pauvre Sancho Pansa fit sur la couverture.

— Voilà encore l'histoire en défaut, reprit Sancho : car ce fut en l'air, et non pas sur la couverture, que se firent mes pirouettes.

— Il y a du haut et du bas dans toutes les histoires de ce monde, mon enfant, dit Don Quichotte; particulièrement dans celles des chevaliers errans, qui, plus que tous autres, sont exposés aux vicissitudes de la fortune. Tu devrais bien, enfin, te consoler de ces malheureuses pirouettes, et n'en plus parler.

— Néanmoins, reprit le bachelier, certains critiques pensent que dans votre histoire, on aurait pu, sans inconvénient, passer sous silence, la majeure partie des innombrables coups de bâton que votre Seigneurie a reçus en diverses rencontres.

— Ah! s'écria Sancho, voilà l'histoire qui commence à se faire véritable.

— Je ne vois pas trop, en effet, observa Don Quichotte, pourquoi tant de précision dans certains détails minutieux, qui, sans intéresser le sens ou la véracité de l'histoire, peuvent en mortifier le héros. Certes, Enée ne fut pas toujours, en tout tems, à toute heure, aussi pieux, aussi magnanime, aussi grand que nous

le peint Virgile ; ni Ulisse aussi prudent qu'Homère nous le représente.

— Je le pense comme vous, Seigneur, répliqua le bachelier. Mais observons ici, qu'il est bien différent d'écrire comme poëte, et d'écrire comme historien. Le poëte peut chanter les choses, non pas telles qu'elles ont été, mais telles qu'elles auraient dû être, pour faire briller ses rôles au gré de son imagination. L'historien, au contraire, dont le but est de faire connaître les événemens, leurs causes et leurs résultats, se trouve rigoureusement assujetti à ne raconter que la vérité.

— Puisque ce savant Maure est si scrupuleux, dit Sancho ; sans doute il n'aura pas parlé des coups de bâton que Monseigneur a eus pour sa part, sans faire compte aussi de ceux qui me sont revenus pour la mienne : et je peux dire qu'on n'a jamais pris mesure de ses épaules, à mon maître, qu'à moi on ne me l'ait prise de toute ma personne : mais c'était juste, puisque, comme dit

Monseigneur, il est *la tête*, et moi *les membres*.

— Vous êtes railleur, Sancho, reprit Don Quichotte ; et il paraît que quand il vous plaît, la mémoire ne vous manque pas.

— Eh ! quand je ne le voudrais pas, répliqua Sancho ; quand je mettrais mes cinq sens de nature à oublier ces malheureuses gourdinades ; ne sont-elles pas encore imprimées en rouge et en noir, sur mes côtes, et par tout où elles sont tombées !

— Taisez-vous, mon pauvre Sancho, reprit Don Quichotte ; avec toutes vos inutiles jérémiades, vous ne faites qu'interrompre, fort mal à propos, Monsieur le bachelier. Je lui en demande pardon encore une fois, et je l'invite à continuer de m'apprendre ce que mon histoire dit de moi.

— Et de moi aussi, dit Sancho ; car je sais qu'elle jase sur mon compte, comme si j'en étais un grand personnage.

— Si vous n'en êtes pas le premier, Sancho, répondit le bachelier, vous en êtes, sans contredit, le second. Il y a même beaucoup d'amateurs dont le plus grand plaisir est de vous y voir et de vous y entendre. Mais on vous reproche d'avoir cru si facilement et si fortement à l'île que le Seigneur Don Quichotte vous a tant promise....

— Le soleil est encore sur l'horizon, interrompit Don Quichotte; et Sancho n'a rien perdu pour attendre. Au contraire; car il me semble, qu'en avançant en âge, il acquerrera l'expérience et les lumières qui lui manquaient; et qu'il n'en sera que plus habile gouverneur.

— Ma foi, reprit Sancho, si avec les années que je tiens déjà, je n'en sais pas encore assez pour être gouverneur, il y a bien à parier, que toutes celles de Mathusalem, par dessus les miennes, n'y feraient que de l'eau claire. Au reste, ce n'est pas là le *hic*. Le grand mal, est que je ne sais encore où et quand nous

la pêcherons, cette chienne d'île. Mais une fois que je la tiendrai, soyez tranquilles, je vous promets qu'elle sera gouvernée de main de maître..... Et puis, ce n'est sûrement pas la mer à boire, que d'être gouverneur. J'ai vu des gens s'en mêler, se faire donner du Monseigneur, gros comme le bras ; se faire servir en belle et bonne vaisselle d'argent : et quels gens ! des gens qui, entre nous soit dit, ne m'iraient pas à la cheville du pied, si nous voulions nous mesurer en conscience.

— C'est que, sans doute, reprit le bachelier, vous n'avez vu que des gouverneurs de terre ferme : mais il faut aux gouverneurs d'île, bien plus de science et de capacité.

— Ferme ou molle que soit la terre, répliqua Sancho, à l'œuvre on reconnaîtra l'ouvrier, quand la volonté de Dieu sera de me faire gouverneur. En attendant, je vous dirai, Monsieur le bachelier Samson Carrasco, que je suis fort content que notre faiseur d'histoire

ait parlé de moi, de manière à ne pas ennuyer son monde : et que, foi d'écuyer errant, j'aurais fait un tapage d'enfer, s'il se fût avisé de me faire passer pour tout autre que pour un franc chrétien de race et de cœur : car, enfin, quand on parle de quelqu'un, on doit prendre garde à ce qu'on dit, et ne pas en parler à tort à travers....

— A propos de tort à travers, interrompit le bachelier, on reproche unanimement à votre auteur, d'avoir, fort mal à propos, placé dans son histoire, une nouvelle intitulée *le Mari trop curieux ;* non que cette nouvelle soit mauvaise, ni même mal écrite : mais parce ses personnages n'ayant aucuns rapports avec le Seigneur Don Quichotte, elle suspend absolument l'intérêt principal.

— L'animal, s'écria Sancho ; vous verrez qu'il aura enchâssé pêle mêle, dans son histoire, tout ce qui lui sera venu dans la tête.

— Ah ! reprit tristement Don Quichotte, me voilà convaincu que mon

auteur n'est qu'un bavard ignorant, sans but et sans plan, à peu près comme ce barbouilleur d'Ubéda, qui ne savait jamais ce qu'il avait voulu peindre, qu'après avoir achevé son tableau. Quelle obscurité, quelle confusion doivent en résulter dans ma malheureuse histoire!

— Oh! répondit le bachelier, le mal n'est pas aussi grand que vous le faites. La faute que l'on cite, quoique grave, n'est que locale; elle pourrait même, sans inconvénient, se supprimer dans les éditions à venir. Elle n'empêche pas les lecteurs de tous les âges, de rechercher l'ouvrage avec avidité. Enfans, jeunes gens sur-tout, hommes faits, vieillards même, tous y trouvent de quoi se divertir, et chacun suivant son goût et sa portée. Il est, en un mot, si généralement connu, qu'il n'est aujourd'hui personne en Espagne, qui, à la vue d'un cheval sec et alongé, ne s'écrie : *Voilà Rossinante.* Il a d'ailleurs le rare mérite de plaire sans être dangereux; car, on est forcé d'en con-

venir, il ne s'y trouve pas une parole indécente, pas une pensée qui puisse alarmer la morale ou blesser la religion ou les lois.

— S'il en était autrement, reprit Don Quichotte, mon histoire ne serait point véridique. L'auteur ne serait qu'un imposteur : et, à mon avis, tout historien sciemment menteur, devrait être traité comme faux monnoyeur. Néanmoins, je regrette que le mien ait grossi son ouvrage de nouvelles et d'historiettes étrangères à son sujet ; comme s'il n'eût pas eu assez de mes aventures, de mes actions, de mes pensées, de mes soupirs, de mes désirs, de mes propres réflexions, de mes propres paroles, pour composer une histoire de taille plus que convenable. Tant il est vrai, Monsieur le bachelier, que pour faire un livre, dans quelque genre que ce soit, il faut un discernement, un goût très-exercés ; et que pour le faire bon, il faut plus encore : qu'il faut un talent, un génie particuliers. Aussi, suis-je encore à com-

prendre l'impudente fécondité de certains écrivains, qui impriment effrontément tout ce qui sort de leur plume, et enfantent les volumes par douzaines. Je sais, comme eux, qu'il n'est pas de livre, si mauvais qu'il soit, qui n'ait du bon : mais des auteurs déjà célèbres, devraient-ils donc se permettre ainsi beaucoup de mauvais ; et oublier si lestement, qu'un grand nom en littérature, traîne à sa suite, des nuées de critiques, que le beau, le bon, le parfait, peuvent seuls réduire au silence, ou du moins à l'impossibilité de mordre.

Il est vrai, reprit le bachelier, que les critiques abondent, et abonderont toujours. La raison en est, qu'il est bien plus commode, bien plus facile de critiquer que de faire : mais je voudrais que ceux qui s'en mêlent fussent plus justes, plus réfléchis, plus indulgens même. Je voudrais qu'ils considérassent, que si par fois Homère sommeilla, presque toujours il dut veiller pour atteindre à tant de perfection. Qui oserait, d'ailleurs, décider,

si certains endroits faibles et critiqués de la plupart de nos chefs-d'œuvres, n'y sont pas ménagés à dessein, pour faire ressortir certaines beautés ; si ce ne sont pas des ombres nécessaires à l'ordonnance générale du tableau ? Je conclus, au reste, avec vous, que se faire imprimer n'est pas une petite affaire ; et qu'il est grandement difficile de produire quelque chose qui plaise à tout le monde.

— Et voilà, voilà, reprit Don Quichotte, ce qui me fait trembler pour mon histoire.

— Elle plaît au plus grand nombre, répliqua le bachelier : et toujours elle lui plaira, par la raison que le plus grand nombre toujours ne cherchera qu'à s'amuser et à rire : et que, véritablement, votre histoire est, par excellence, amusante et comique, en dépit de la faute que je vous ai citée, et de quelques négligences qu'on y trouve. On lui reproche, par exemple, encore, d'avoir oublié de dire, de quelle manière le grison de Sancho lui fut dérobé ; et l'on se de-

mande, comment le grison lui ayant été dérobé, on revoit, quelques pages plus loin, Sancho toujours sur son âne. Une autre négligence assez remarquable, c'est qu'on n'entend plus parler des cent écus d'or que Sancho trouva dans une valise, pendant votre séjour dans la Montagne Noire : beaucoup de curieux voudraient savoir ce qu'il en a fait, et prétendent que l'histoire aurait dû en rendre compte.

— Monsieur le bachelier, reprit Sancho : je ne suis guères en état, à présent, de vous faire ni comptes ni décomptes. Je me sens l'estomac si fort à sec, qu'il est prêt à se coller à mon échine, si, bien vîte, je ne le reconforte d'un ou deux coups de mon vin vieux. Je m'en vais donc dîner d'abord ; cela ne sera pas long : à mon retour, j'aurai toutes mes forces; et je vous donnerai satisfaction, tant sur l'affaire de mon grison, que sur l'emploi de mes cent écus.

= Sur ce, Sancho tourna les talons, sans attendre de réplique, et s'en fut

chez lui. Don Quichotte invita le bachelier à partager amicalement la fortune du pot. La partie fut acceptée sans beaucoup de cérémonies. Moyennant une paire de pigeons d'extraordinaire, le dîner se trouva présentable. On le mangea gaiement, en jasant chevalerie, et Carrasco s'y prêta en homme d'esprit. Enfin, une demi-heure de sieste suivit le repas, jusqu'au retour de Sancho; et la conversation recommença.

CHAPITRE IV.

Sancho Pansa donne au bachelier Samson Carrasco, des éclaircissemens satisfaisans et bons à connaître.

Sancho de retour, remit sur le tapis les dernières questions que le bachelier lui avait faites, et lui dit : — Le seigneur Samson, si je m'en souviens bien, m'a demandé quand, où, et comment on

m'escamota mon âne : et je réponds, que le soir même du jour que nous nous enfournâmes dans la Montagne Noire, pour échapper à la Sainte Hermandad, après la triste aventure de nos maudits galériens, et celle de ce défunt qui allait se faire enterrer à Ségovie ; mon maître et moi, nous nous tapîmes au fond d'un bois, et dans l'endroit le plus épais, afin de nous mieux cacher ; et que là, nous croyant enfin en sûreté, mon maître à cheval, appuyé sur sa longue lance fichée en terre ; moi posé de mon mieux sur le grison ; et tous les deux moulus de coups, exténués de la fatigue de nos dernières prouesses, nous nous endormîmes. Que pour mon compte, n'ayant presque plus peur, je m'en donnai d'aussi bon cœur, que si j'eusse été couché sur quatre délicieux lits de plume. Je m'endormis donc si fort et si ferme, que soit un homme, soit un démon, quelqu'un, enfin, trouva moyen, sans que je le sentisse, de soulever mon bât et moi dessus, sur quatre piquets qui le tinrent suspendu, et de

soutirer mon grison. Au reste, cette façon de voler des montures, toute singulière qu'elle paraisse, n'est pas d'invention nouvelle, et je n'en ai pas les gants. Je sais de bonne part, que pareille aubaine est arrivée à Sacripant au siége d'Albraque ; et que c'est, juste, de cette manière, que s'y prit le fameux larron Brunel, pour lui soufler son cheval. Au point du jour, en m'éveillant, et en me trémoussant à mon ordinaire, pour me dégourdir les membres, je fis aussi trémousser les piquets, qui s'en allèrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Le bât dégringola, moi dessus, et je tombai les quatre fers en l'air. Ce fut alors que j'aperçus que le grison n'y était plus. J'eus beau le chercher, l'appeler, le siffler, il ne me restait plus qu'à le pleurer. Je pense qu'au moins notre faiseur d'histoire, n'aura pas oublié la complainte touchante que je fis en me lamentant : sans vanité, je peux dire qu'elle en valait la peine. Finalement, au bout de je ne sais combien de jours, en cheminant

avec Madame la princesse Micomicone, je retrouvai mon âne entre les jambes de ce double coquin de Ginès de Passamontè, que nous avions délivré de la chaîne, avec les autres galériens que vous savez.

—Fort bien, reprit Samson. Mais l'auteur, avant de raconter, où, quand et comment le grison s'est retrouvé, dit, dans un autre endroit, que vous cheminiez sur votre âne: et voilà où est la faute.

— Oh! pour celle-là, dit Sancho; elle est claire..... Sûrement, je ne pouvais être sur mon âne avant de l'avoir retrouvé. Mais c'est peut-être une faute de l'imprimerie.

— Non Sancho, reprit le bachelier; non. C'est une inadvertance bien prononcée de votre auteur; mais elle est de peu d'importance..... Et nos cent écus, mon cher, que sont-ils devenus?

— Ils sont devenus.... rien, répondit Sancho. Je les ai employés à me nipper, moi; et à nipper ma femme et mes enfans. C'est avec ces cent écus là, que

j'ai acheté la paix du ménage : sans eux, le diable sait si ma femme m'aurait vu de bon œil courir les champs et les aventures au service de mon maître. Si, après tant de caravanes et de tems perdu, je m'en étais revenu au logis, sans sol ni maille, la bonne femme m'aurait fait un beau tapage, vraiment. Si vous avez encore quelques comptes à me demander, me voilà prêt à vous répondre; quoique pourtant, personne n'ait le droit de mettre le nez dans mes affaires, ni de me demander ce que j'ai gagné par ci, ce que j'ai dépensé par là. Ce que j'ai dépensé était à moi : si bien à moi, que si l'on me payait en argent, comme cela me semblerait juste, tous les coups de bâton que j'ai reçus dans nos courses, seulement à quatre maravédis la pièce ; assurément cent autres écus ne feraient pas encore la moitié de mon compte. Que chacun, au reste, se mêle de ses affaires... Chacun pour soi dans ce monde.... On fait ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut.... et celui qui....

— Ne prenez pas d'humeur, mon pauvre Sancho, interrompit le bachelier : je vous promets de rendre bon compte de tout ce que vous venez de me dire : et qu'il en sera fait mention dans les impressions à venir de votre histoire : elle n'en vaudra que mieux ; et personne, au moins, n'aura des reproches à vous faire.

— Enfin, dit Don Quichotte ; est-ce donc là tout ce qu'on blâme dans notre histoire?

— Non, ce n'est pas tout, répondit le bachelier. On y trouve encore d'autres inadvertances ; mais moins frappantes que celles-ci.

— Et l'auteur, continua Don Quichotte, annonce-t-il une suite, une seconde partie?

— Oui, répondit le bachelier : mais on ne présume pas qu'il tienne parole. Les uns se fondent sur ce qu'une seconde partie, rarement vaut la première. D'autres, sur ce que le sujet paraît épuisé. Néanmoins le plus grand nombre,

celui des rieurs, désire cette suite ; et dit hautement qu'on ne sera pas difficile, pourvu que Don Quichotte fasse, et que Sancho jase. L'auteur, au surplus, ne dissimule pas, qu'il est fortement tenté par le bénéfice que le succès de la première partie lui promet de la seconde.

— Oh ! dit Sancho, si notre homme pense à l'argent, garre qu'il ne veuille aller trop vîte : il travaillera comme les couturières travaillent le samedi. Mieux vaudrait pour lui et pour nous, qu'il prît un peu de patience. Nous voilà, mon maître et moi, prêts à lui tailler de la besogne nouvelle ; et nous avons dans la manche, lui des aventures, et moi des paroles, autant qu'il en faudra pour remplir, non pas une, mais au moins cent secondes parties. Le cher homme ! il doit nous connaître : il devrait savoir déjà de quel bois nous nous chauffons.... Quant à moi, ce n'est pas ma faute, si nous ne sommes pas encore en train : et si mon maître m'en

avait cru, il y a long-tems que nous serions en campagne une seconde fois, à redresser des torts et à défaire des injures.

= Des hennissemens redoublés de Rossinante, qu'on entendit alors, suspendirent la conversation. Don Quichotte transporté, s'écria qu'ils lui étaient du plus favorable augure : et dans la joie qu'il en ressentit, il promit solennellement de se remettre aux champs de gloire, sous quatre jours pour tout délai. On discuta, de suite, le plan et la marche de cette seconde campagne : et d'après l'avis du bachelier, il fut arrêté, que le chevalier se rendrait d'abord à Sarragosse, où bientôt on devait célébrer la fête de St.-Georges, par de magnifiques tournois où maints chevaliers de l'Arragon, les plus vaillans de la terre par conséquent, et par tout reconnus pour tels, se disposaient à se signaler. On observa que contre d'aussi fameux champions, il y avait une gloire indisputable à acquérir : qu'ainsi, cette destination était la seule

convenable. Mais le bachelier en l'indiquant à notre héros, le conjura de ne pas s'exposer trop légérement dans les combats : et de ne jamais perdre de vue, que ses jours étant le patrimoine des faibles et des opprimés, il n'était plus le maître d'en disposer au gré de sa brillante et dangereuse audace.

— Bah ! Seigneur Samson, reprit Sancho, voilà précisément ce que je n'ai cessé de lui représenter depuis que nous sommes ensemble ; et autant en a toujours emporté le vent. Il vous attaque cent hommes armés jusqu'aux dents ; il vous tombe dessus, gaiement, sans marchander, comme je tomberais sur une bonne poularde, dans un de mes quarts d'heure d'appétit. Cependant, il y a moment pour tout; moment pour attaquer, et moment pour se retirer: et à la guerre même, on ne va pas toujours en avant. J'ai entendu dire, et, si je ne me trompe, c'est à Monseigneur lui même, que la véritable bravoure,

était, juste au milieu, entre la poltronnerie et la témérité. Mon maître devrait donc, une fois sur deux, se bien battre, et une fois se sauver : ou plutôt, se sauver quand il y a du risque, et se bien battre quand il n'y a pas grand'chose à craindre. Au surplus, je l'avertis d'un point essentiel entre lui et moi. C'est que s'il lui plaît de m'emmener aux aventures avec lui, j'irai bien volontiers : mais à condition qu'il se chargera seul de toutes les batteries généralement quelconques ; et moi, seulement du service de sa personne, du soin de le tenir propre, et de gouverner ses petites affaires. Ce sera, je vous promets, besogne bien faite ; je n'y épargnerai ni l'eau, ni mes peines. Qu'il ne compte pas, je l'en préviens d'avance, que jamais je me batte contre qui que ce soit, canaille ou non. Moi, Seigneur Samson, je ne me soucie pas du tout de la réputation de brave ; mais beaucoup, beaucoup, de celle du plus affectionné, du plus fidelle, du plus serviable écuyer qui ait jamais erré

derrière un chevalier errant. Et si Monseigneur, sensible à mon attachement, à mes bons et longs services, veut le reconnaître par le cadeau d'une île à choisir dans la quantité qui doit, dit-il, nous en revenir quelque jour, je la recevrai de bon cœur et avec reconnaissance. Comme, aussi, je m'en passerai sans rancune, s'il ne juge pas à propos de me la donner. Au bout du compte, celui qui m'a mis au monde saura bien m'y faire subsister. Je ne veux être à charge à personne. Qui sait, d'ailleurs, si quand je serai gouverneur, je trouverai le pain aussi savoureux, si je le mangerai d'aussi bon appétit qu'à présent? Qui sait, si le Diable en m'affriandant par ce gouvernement d'île, ne me mitonne pas quelque tour de sa façon : s'il ne m'y prépare pas quelque croc-en-jambe pour me faire casser le cou? Non, non, plutôt mourir Sancho, comme Sancho je suis né.... Cependant, si, tout doucement, sans peines ni dangers pour moi, sans, sur-tout, que le Diable s'en mêle, le ciel m'envoyait une

île à gouverner, ou quelqu'autre morceau pareil, toutes réflexions faites, je ne serais pas assez nigaud pour tortiller, et je la recevrais à baisemains : car enfin, qui refuse muse, et vaut mieux un *tiens*, que deux *tu auras*.

— Vous venez, mon cher Sancho, de parler comme un sage, comme un philosophe, reprit le bachelier. Il ne vous faut plus que de la patience. Vous devez, plus que jamais, compter sur le Seigneur Don Quichotte : au train qu'iront bientôt les choses, je parierais presque pour un Royaume, au lieu d'une île qu'il vous a promise.

— Toujours est il, répliqua Sancho, que s'il peut le plus, il pourra le moins.... Et sachez, Monsieur le bachelier, que quand il me donnerait un Royaume, ce Royaume ne tomberait pas par terre : et que je vous le gouvernerais tout aussi bien qu'une île. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense pour la première fois ; et j'en ai déjà prévenu Monseigneur, afin qu'il ne se gêne pas, quand le

moment sera venu de me faire son cadeau.

— Sancho, dit Samson, faites attention que les honneurs changent les mœurs : au moins, quand vous serez gouverneur, n'allez pas vous méconnaître, être trop fier, dédaigner jusqu'à vos proches.

— Non, non, jamais, répondit Sancho. J'ai l'ame et le cœur d'un franc chrétien de race ; et ce n'est pas là où viennent se nicher la noire ingratitude et le sot orgueil.

— Que Dieu te maintienne en ces louables sentimens, reprit Don Quichotte : crois que je désire aussi vivement que toi, l'instant où je te ferai gouverneur ; et j'ai le doux pressentiment qu'il ne peut être éloigné.... Quant à vous, Monsieur le bachelier, persuadé qu'avec tout l'esprit que vous venez de me montrer, vous devez être excellent poëte, j'ai à vous demander, en cette qualité, un service important : c'est de me composer un *Acrostiche* de congé, sur le nom de *Dulcinée du Toboso*. Les

soins de mon prochain départ, ne me permettent guère de m'en occuper à tête reposée. D'ailleurs, faite par vous, cette pièce indispensable dans les circonstances présentes, sera de main de maître, et vaudra mieux que de la mienne.

= Le bachelier répondit modestement qu'il s'en acquitterait de son mieux, quoiqu'il ne fût pas, à beaucoup près, du nombre des trois poëtes et un demi-poëte que l'on comptait présentement en Espagne; mais qu'il y avait des circonstances où le zèle suppléait au talent : qu'au surplus, il se faisait fort de remplir la condition essentielle; celle d'arranger le morceau, de manière que les premières lettres de chaque vers, forment ensemble le nom de Dulcinée du Toboso; afin que, du moins, la Dame puisse être certaine qu'on ne l'a composé que pour elle. Don Quichotte exigea de plus, du bachelier, le secret absolu sur le projet de campagne dont il venait de lui faire confidence; et observa que,

sans cela, le curé, le barbier, la nièce et la gouvernante, seraient gens à y opposer mille petites tracasseries. Carrasco promit tout; et à son tour, Don Quichotte promit de lui donner exactement de ses nouvelles. Ils se séparèrent ensuite; et Sancho s'en revint chez lui, disposer tout pour le départ.

CHAPITRE V.

Conversation remarquable entre Sancho Pansa et Thérèse Pansa, sa femme.

En arrivant à ce cinquième chapitre, le traducteur Espagnol prévient ses lecteurs, qu'il le suspecte fortement d'être apocryphe; et que, comme tel, il a été tenté de le passer sous silence. Il se fonde, sur ce que Sancho s'y exprime en termes qui paraissent au-dessus de sa portée, et d'une manière recherchée,

plus ingénieuse même qu'on ne peut l'attendre de sa simplicité naturelle et ordinaire. Observant néanmoins, que la tâche d'un traducteur n'est que de traduire, il dit que, toutes réflexions faites, il a cru devoir se borner à cet avertissement : et, en effet, il continue, comme on va le voir.

Sancho rentra chez lui, si content, si joyeux, que sa femme s'en aperçut du plus loin qu'elle le vit. Elle en fut, elle-même, si transportée d'abord, qu'avant tout, elle lui demanda, vite, ce qui le ramenait si pétillant d'aise. — Ma femme, répondit Sancho, si Dieu avait voulu que je ne fusse pas si content aujourd'hui, je le serais bien d'avantage encore.

— Je ne vous entends pas, mon ami, répliqua-t-elle : je ne comprends pas, comment vous pourriez être plus content, si vous ne l'étiez pas tant ; mais cela vient, peut-être, de ce que je n'ai pas assez d'esprit.

— Tiens, Thérèse, écoute, et tu me comprendras. Je suis content, par

la raison que je viens de me décider à continuer mon métier d'écuyer errant avec notre Seigneur Don Quichotte, qui, pour la troisième fois, va se remettre en campagne, à chercher des aventures. Moi, je vais le suivre encore cette fois, parce qu'enfin, en ce monde, il faut arracher, comme on peut, sa pauvre vie; et parce que j'ai l'espérance de trouver cent autres écus pareils à ceux que j'ai rapportés, et que nous n'avons plus. Mais le contentement que j'en ai, est contrarié par le chagrin de m'éloigner de toi et de nos enfans. Si donc le bon Dieu avait voulu me donner de quoi boire et manger dans ma maison, bras et jambes croisés, sans me le faire gagner à la sueur de mon front, et sans me faire courir après à travers champs et mauvaises aubaines (ce qui, entre nous soit dit, ne lui serait pas fort difficile ni d'une grosse dépense), il est clair, je crois, que j'aurais lieu d'être plus content, puisque ce contentement là, ne serait pas barbouillé, comme

celui que j'ai, par le déplaisir de te quitter. J'ai donc eu raison de te dire que je serais plus content encore, si Dieu avait voulu que je ne le fusse pas tant aujourd'hui.

— J'y suis et j'entends, reprit Thérèse : mais avouez, mon cher mari, que depuis que vous êtes dans la chevalerie errante, vous avez pris une manière de parler si entortillée, que bien fins sont ceux qui vous comprennent.

— Femme, répliqua Sancho, c'en est assez sur ce chapitre : il s'agit de toute autre chose. Je te charge, ma petite amie, et très-expressément, d'avoir grand soin du grison, pendant ces trois jours-ci. Songe qu'il est question d'aller, non pas à la noce, mais aux aventures. J'entends que sa pitance soit doublée; que mon bât et tout mon équipage soient raccomodés à neuf : car, cette fois, nous allons, pour le moins, faire le tour du monde; avoir affaire aux géans, aux dragons, aux monstres, aux fantômes de toutes couleurs; vivre au

milieu des sifflemens, des rugissemens, des beuglemens, des cris de rage, et des défis les plus épouvantables : et encore, tout cela, ma chère, ne sera qu'amusette, fleurette et bagatelle, en comparaison des Yangois et des enchanteurs Maures, que, peut-être, nous ne rencontrerons que trop souvent.

— Je m'imagine, qu'en effet, le métier d'écuyer errant n'est pas des plus commodes, reprit Thérèse : mais comptez, mon cher, que, d'ici, je ne cesserai de prier Dieu, pour qu'il vous tire, sain et sauf, d'une si rude entreprise.

— Oui, oui, elle est rude : si rude, Thérèse, que j'aimerais mieux, je crois, mourir, que m'y fourrer encore, si je n'espérais, si je n'étais comme sûr de me voir, au premier jour, gouverneur d'une belle et bonne île.

— Vous, mourir ! ah ! ne m'en parlez pas, s'écria Thérèse..... Il n'y a rien de tel que de vivre, mon ami.... Vive la poule, encore qu'elle ait la pépie.... Vivez, mon cher époux, vivez ; et que tous

les gouvernemens s'en aillent au Diable... Vous êtes venu en ce monde, sans gouvernement : sans gouvernement, tout comme un autre, vous irez en terre, ou l'on vous y portera, quand ce sera la volonté de Dieu. Eh ! combien d'autres sont obligés de se passer de gouvernement, qui n'en vivent pas moins tout doucement, et qui n'en sont pas moins comptés au nombre des honnêtes gens ! Les gouverneurs, mon ami, ne mangent pas de meilleur appétit que nous ; toutes leurs fines sauces ne valent pas la faim qui assaisonne toujours les repas du pauvre.... Cependant, mon cher Sancho, si, par hasard, un gouvernement vous arrive jamais (car, enfin, qui sait ce que Dieu nous garde?), sans doute, vous n'oublierez pas votre femme ni vos enfans. Songez que le petit Sancho, notre garçon, a ses quinze ans bien sonnés, et qu'il s'en va tems qu'il aille à l'école, si, en effet, son oncle l'abbé veut en faire un homme d'église : que Sanchette, notre fille, a presqu'une année

de plus ; qu'elle ne se ferait pas tirer l'oreille pour prendre un homme ; que, même, si l'on y regardait de près, on lui trouverait peut-être autant d'envie de prendre un mari, qu'à vous de prendre un gouvernement : et que quand une jeunesse en est à ce point là, dame ! il n'y a pas à balancer, ni de tems à perdre ; vaut encore mieux la marier, n'importe comment, que la laisser faire à sa tête.

— Femme, répondit Sancho, tu peux compter, que si tôt gouverneur, mon premier soin sera de marier Marie Sanchette ; mais si grandement, si superbement, que je n'entendrai pas qu'on l'approche, sans lui donner du *Dona* et de *la Seigneurie*, gros comme le bras.

— Et moi, répliqua Thérèse, c'est justement ce que je ne veux pas. Croyez-moi : le plus sage et le plus sûr, c'est de marier notre fille avec son égal. Elle a l'habitude des sabots ; ils ne l'empêchent pas de courir lestement : garre qu'avec le petit soulier mignon, elle ne fasse souvent des faux pas. Garre, si vous lui troquez son

court jupon de bure, contre la belle robe traînante, à gros vertugadin, que bientôt l'enfant se méconnaisse elle-même ; ou que trop gauche pour ce pompeux étalage, elle montre par tout le bout de l'oreille ; qu'elle fasse rire à ses dépens, au lieu de se faire considérer.

— Tais-toi, ma sotte, reprit Sancho ; tais-toi, te dis-je. Songe donc, que ce sera l'affaire de deux ou trois années d'apprentissage, pour se façonner aux grands airs ; et qu'elle fera de sa dame de qualité, tout aussi bien que tant d'autres qui, sans valoir mieux qu'elle, s'en tirent pourtant à merveille. Et puis, quand même elle serait assez mal-adroite pour ne pouvoir y réussir, que m'importe à moi, pourvu que je la fasse réellement grande Dame : elle ne le sera pas moins, je pense, quelle que soit son allure.

— Sancho, mon cher ami, reprit Thérèse, croyez-en votre femme. Ne sortons pas de notre rang ; par tout ailleurs nous ne serions plus à notre place, ni par conséquent à notre aise. Marions

Sanchette à quelqu'un qui ne puisse nous en faire accroire : et mieux vaut pour cela le voisin que l'étranger. Nous aurons fait un grand coup, vraiment, quand nous l'aurons donnée à quelque mauvais sujet de comte, qui, au premier grabuge de ménage, la traitera de canaille, elle et toute sa race ! Tenez, je me défie de tous ces orgueilleux : ce n'est pas pour eux que j'ai mis ma fille au monde, et que je l'ai élevée moi même.... Sancho, gagnez de l'argent, rapportez-en le plus que vous pourrez, c'est à merveille : mais laissez-moi le soin de marier Sanchette. J'ai des vues sur Lopès, le garçon à Jean Totche, notre voisin. C'est un sujet gaillard, dispos, bien bâti, bien portant, bon enfant : nous le connaissons ; il ne nous en fera point accroire, celui là. Il lorgne la jeune fille d'un certain air que j'ai compris : il est notre égal, ou à peu près : voilà ce qu'il faut à Sanchette et à nous. Au moins, nous aurons toujours nos jeunes gens sous les yeux : nous verrons naître une troupe de petits en-

fans, qui viendront grands, qui travailleront, qui se marieront, qui en feront d'autres autour de nous. Le ciel bénira toute la famille ; et nos vieux jours seront encore pleins et heureux. Ce n'est pas là, mon cher, ce qui nous pend à l'oreille, ni à nous, ni à notre fille, si vous vous entêtez à la marier à la cour ; à la transplanter dans ces palais, toujours trop grands pour si peu de monde ; où elle ne s'habituera jamais, et où l'on ne s'habituera jamais à la voir.

— Femme de Barrabas ! s'écria Sancho ; presqu'en colère.... Quel démon t'entête donc à barrer le mariage de notre fille avec un gendre qui la fasse grande Dame ! Est-ce que cela l'empêcherait de nous donner des petits enfans ? Il n'en viendrait peut-être pas tant ; mais du moins ils arriveraient en ce monde avec le *Don* ou le *Dona*.... Tiens, Thérèse, j'ai toujours ouï dire, et à gens plus habiles que moi, que celui qui ne sait pas prendre la balle au bond, ne doit pas se plaindre s'il ne gagne pas: que la

fortune est inconstante, capricieuse et volage, et qu'il faut lui ouvrir bien vîte, quand la fantaisie lui prend de venir amicalement frapper à votre porte, si vous ne voulez pas qu'elle aille, du même pas, porter ses caresses ailleurs. Crois-moi, ma Thérèse, profitons du vent propice que nous avons en poupe; et laissons-nous aller tout doucement là où il nous pousse. (Ce sont particulièrement ces expressions et ces idées de Sancho, qui ont fait présumer au traducteur de cette Histoire, que ce chapitre pouvait bien être apocryphe). Il faudrait, au reste, ma chère moitié, que tu fusses diablement bouchée, pour ne pas sentir qu'un bon gouvernement d'île, bien dodu, bien cossu, nous tirerait tous de la crotte: et qu'ensuite, en mariant Sanchette, comme je te le disais, toi-même, en un clin d'œil, tu te trouverais grande dame; qu'on t'appellerait Dona Thérèse Pansa; qu'il y aurait à l'église une place tout exprès pour toi; que tu t'y étalerais sur des tapis et des coussins resplendissans

de broderies et de dorures, à la barbe des orgueilleuses du village, qui en créveraient de dépit. Non, n'est-ce pas, cela ne te ferait pas plaisir? Mieux vaut rester comme nous sommes, sans augmenter ni diminuer, comme des figures de plâtre! Tais-toi donc: va, tu déraisonnes, et je ne t'écoute plus. Sanchette, je le répète, sera comtesse, c'est un point résolu.

— Hé bien, reprit Thérèse, je vous déclare, moi, qu'on ne m'ôtera pas de la tête, que cette fantaisie là perdrait ma fille; et je n'y donnerai jamais mon consentement: c'est chose résolue. Toujours, mon cher, j'aimai l'égalité: elle me paraît si naturelle, si douce, entre gens qui dans le fond ne valent pas mieux les uns que les autres! et toujours, j'enrage des tons d'exigeance qui ne sont pas fondés sur un mérite supérieur. Moi, je m'appelle Thérèse, depuis le moment de mon baptême. C'est un petit nom, tout simple, tout court; mais qui va, vient et s'entend sans qu'il ait besoin de

garnitures et de broderies ; sans qu'il soit besoin de ce gros attelage de prénoms, de surnoms, de titres et de qualités, auxquels tant de fous et de folles sont malheureusement plus attachés qu'à leurs devoirs les plus sacrés. Depuis que je suis votre femme, on y a joint le surnom de Pansa, et je le porte, parce que j'y suis obligée. Je porterais volontiers aussi celui de Cascajo, que je tenais de mon père; mais la loi, l'usage le veulent autrement : il faut bien que je m'y soumette. Je ne tournerais pas mon pied pour ce *Dona* dont vous êtes si friand, et qui, à moi, me paraît si lourd. Je n'ai pas, non plus, l'ambition de m'enharnacher en comtesse ou en gouverneuse : je ne ferai pas dire de moi, *Tiens! la vois-tu, cette Dame de nouvelle fabrique? Hier, cela vous filait ses étoupes, l'oreille basse; cela ne se montrait qu'en mante de bure : aujourd'hui, des vertugadins, des bijoux, de l'étalage, des grands airs! comme si je ne la connaissions pas!* Non, mon cher, non, je

ne m'exposerai pas à ces sanglons là, tant que Dieu me conservera mes cinq à six sens de nature.... Quant à vous, mon ami, régalez-vous d'îles, de gouvernemens, de grands airs; puisque c'est votre plaisir, j'y consens. Mais, comptez que ni ma fille ni moi, nous ne bougerons d'ici. La place de l'honnête femme est dans son ménage; celle de l'honnête fille est à son travail, sous les yeux de sa mère: et tant que nous y resterons, la Providence y prendra soin de nous. Ainsi, libre à vous d'aller courir vos aventures avec votre Monsieur Quichotte, qui s'est emparé du *Don*, lui, je ne sais trop pourquoi, car ni son père ni son grand père n'en ont jamais tâté.

— C'est bien à présent, répliqua Sancho, que je te crois dans l'estomac un démon familier qui te souffle tout ce que tu dis! Tudieu, femme! quel babillard que ce démon là, comme il en défile! mais, des choses qui n'ont ni pieds ni pattes. Il n'y a pas pour un maravédis de bons sens dans tes Cascajo, tes

vertugadins, tes étoupes, tes garnitures, tes sanglons, tes bijoux, et tout ce tas de paroles qui n'ont rien de commun avec ce que je te disais. Je t'ai laissé parler, parce que je te voyais en train. Mais, écoute encore une fois, ma chère petite bestiole : oui, bestiole; car il faut que tu sois rudement tamponnée, pour ne pas être de mon sentiment dans cette affaire-ci. Je conçois, je sens, j'avoue que tu n'aurais pas tort de te regimber, si je te disais que ma Sanchette dut se jeter, la tête la première, du haut en bas d'une tour; ou si je prétendais qu'elle allât courir le monde comme l'infante Dona Urraca. Mais, quand je peux, quand je veux, d'un tour de main, en un clin d'œil, faire de la pouponne une Dona, et vous la lancer de son chenil dans un beau lit à la Duchesse, sur un superbe piédestal, au milieu d'une magnifique estrade garnie de plus de coussins de velours fin qu'il n'y en a, je parie, dans les boudoirs de l'Empereur de Maroc, dis-moi donc comment, pourquoi me

résister, me contrarier, t'entêter à ne pas être de mon avis ?

— Comment ? pourquoi ? répondit Thérèse. A cause du proverbe qui dit : *plus tu te montreras, plus on te verra.* Parce que, plus on brille plus on fixe l'attention. Les regards, mon ami, glissent rapidement, en passant, sur le pauvre obscur ; ils s'arrêtent sur le riche éclatant. Et si ce riche, l'est devenu subitement, de pauvre qu'il était; c'est alors que l'envie, la jalousie, la calomnie se déchaînent contre lui. Eh ! des envieux, des méchans, le pays en fourmille ; vous le savez : vous savez que vous ne mettriez pas le pied hors de la maison, sans les entendre bourdonner de tous côtés.

— Ma Thérèse, reprit Sancho: comme je veux absolument te convertir, tu vas entendre des raisons que de ta vie tu n'as entendues. Elles ne sont pas de mon crû, je t'en avertis ; mais elles n'en sont pas moins bonnes. Je les tiens du père prédicateur du Carême dernier ; et

je m'en rappelle fort à propos pour la circonstance. Il disait donc : Que les objets présens, ceux qui frappent actuellement nos regards, s'impriment toujours dans notre imagination avec bien plus de force que ceux qui n'y sont rappelés que par le simple souvenir. (Le traducteur Espagnol observe encore ici, que ces phrases ci, dans la bouche de Sancho, lui ont paru très-apocryphes.) C'est par cette raison, continua Sancho, que quand nous apercevons une personne richement vêtue, environnée d'une grande pompe, d'un fastueux étalage de domestiques et d'équipages, nous ne pouvons nous défendre d'une certaine considération pour elle; quoique, dans le même instant, un souvenir vienne nous dire à l'oreille, que nous avons, autrefois, vu cette même personne dans un état d'abjection. En ce cas, le passé ne laisse qu'une idée légère, presqu'insensible, qui devient à rien dans notre mémoire, à côté de l'impression forte, vive et profonde, qu'y

fait l'éclat du présent. Et si cette personne, que la fortune a portée si complaisamment du bas en haut, n'en devient ni insolente, ni orgueilleuse ; si, libérale, affable et polie envers tous, elle est assez prudente pour éviter le ton exigeant de ces grands d'origine, qui ont l'habitude des respects de la multitude ; crois, ma Thérèse, qu'on la considérera, qu'on l'aimera même, et qu'on n'ira pas rechercher ce qu'elle fut au tems passé ; parce qu'alors personne n'aura de motifs pour être tenté de la mortifier. Elle n'aura donc, contre elle, que ces envieux de profession, qui ne font grâce à qui que ce soit ; mais ces envieux-là, quoiqu'on en dise, ne sont pas très-communs : d'ailleurs, on s'en moque.

— Vos sermons et vos réthoriques me fatiguent la tête, répliqua Thérèse, impatientée; mais ils ne me la feront pas perdre. Pour en finir, laissez-moi tranquille ; et faites comme vous l'entendrez... Au moins, puisqu'absolument vous

voulez être gouverneur, vous devriez emmener avec vous le petit Sancho; vous savez qu'il est bon que les enfans se fassent de bonne heure au métier de leur père, et qu'il n'y a pas pour eux de meilleur apprentissage.

— Rien ne presse encore pour lui, répondit Sancho. Je l'enverrai chercher en carrosse, et en diligence, aussitôt que je serai installé dans mon gouvernement: et, en même tems, je t'enverrai de l'argent; car, sûrement, il n'y manquera pas de gens qui m'en prêteront, avant même que j'en aye gagné. Tu auras soin de bien habiller le petit, et de manière qu'on voie.... qu'il est.... ce qu'il faut qu'il paraisse.... et non pas qu'il n'est... que ce qu'il est.... tu m'entends.

— Oui, oui, répondit Thérèse: envoyez votre argent, et ne vous inquiétez pas du reste: je fais mon affaire de vous le bichonner à ravir.

— Or çà, dit Sancho; cette fois, nous voilà d'accord? Sanchette sera comtesse?

— Le jour qu'elle sera comtesse, répondit Thérèse, elle sera morte pour moi.... Mais, je vous le répète, faites comme vous voudrez : puisque je ne suis que la femme ici, je suis tenue de vous obéir. Qu'elles sont à plaindre, ces pauvres femmes, quand leurs maris ne sont que des cruches ou des entêtés !

= Et en lâchant cette bordée, la chère Thérèse se mit à pleurer, de rage beaucoup plus que de chagrin. Sancho, pour la calmer un peu, promit de couper le différent par le milieu, et de ne pas se presser de faire Sanchette comtesse ; mais à condition, qu'à la fin Thérèse y consentirait de bonne grâce. Cet arrangement conclu, Sancho s'en revint au logis de Don Quichotte, pour en arrêter d'autres non moins importans, et relatifs à leur prochain départ.

CHAPITRE VI.

L'un des plus remarquables de cette Histoire.

PENDANT le curieux colloque qu'on vient de raconter, la nièce et la gouvernante de Don Quichotte n'étaient pas restées dans l'inaction. Elles avaient éventé la mine, et découvert que le cher oncle et maître songeait sérieusement à décamper une troisième fois, pour recommencer son malheureux métier de chevalier errant. Elles s'étaient donc mis en tête d'employer tous les raisonnemens possibles, pour le détourner de ce funeste projet. Mais c'était pour elles forger à froid, ou prêcher dans le désert. L'histoire a recueilli quelques fragmens de leur conversation avec notre héros, à ce sujet; et les voici :

— Je vous jure, mon bon maître, lui

dit la gouvernante, après avoir épuisé sa rhétorique sans obtenir même la moindre réponse, que si vous ne me promettez de rester tranquille chez vous; que si je m'aperçois seulement que vous ayez l'idée de recommencer votre maudit métier de chevalier errant, pire cent fois que celui d'une ame errante du purgatoire; moi je fais un train d'enfer, et que je vas jusqu'à Dieu, jusqu'au Roi, s'il le faut, les conjurer d'y mettre ordre eux-mêmes, puisque je n'y peux plus rien.

— Bonne gouvernante, lui répondit enfin Don Quichotte, il ne m'appartient pas de prévoir ce que Dieu daignerait accorder à vos prières; je ne sais pas non plus quel égard Sa Majesté aurait à vos criailleries.... Mais je sais, qu'à sa place, je vous laisserais babiller à votre appétit, sans y faire la moindre attention. Il est beau, sans doute, à ce grand Roi, d'accueillir cette multitude de requêtes fastidieuses dont on l'accable chaque jour, et sur-tout de répondre à toutes :

mais, à ce prix, je ne voudrais pas de sa couronne, tant ce devoir, tout sacré qu'il est, me paraît onéreux et pénible. Je me reprocherais donc, d'être cause de la moindre importunité de plus pour Sa Majesté; et je vous défends expressément de l'occuper, un seul instant, de ce qui me concerne.

— Dites-moi, mon cher maître, reprit la gouvernante, y a-t-il des chevaliers à la cour de notre Roi?

— Oui, ma bonne, répondit Don Quichotte, et en très-grand nombre. Ils y sont les soutiens, les ornemens essentiels du trône et de la majesté royale.

— En ce cas, reprit la gouvernante, pourquoi ne vous y tenez-vous pas comme les autres? Ne feriez-vous pas mieux d'y servir tranquillement votre maître, que de courir le monde comme un insensé?

— Tous les chevaliers, mon enfant, répondit Don Quichotte, ne sont pas propres à être chevaliers de cour: comme aussi, tous les chevaliers de cour, ne

sont pas de trempe à être chevaliers errans : et quoique les uns et les autres portent la même qualification, il y a beaucoup de différence entr'eux. Les chevaliers de cour, sans sortir des appartemens et des galeries du palais, parcourent le monde, mais sur des cartes géographiques : il ne leur en coûte pas un maravédis, pas un seul cheveu. Ils n'ont à essuyer, dans leurs expéditions, ni le froid, ni le chaud, ni la faim, ni la soif. Nous autres, chevaliers errans, c'est au contraire, en réalité, par monts et par vaux, sur terre et sur mer, que nous parcourons l'univers, à pied ou à cheval ; successivement exposés aux vitrifiantes ardeurs de la canicule et aux glaçantes nuits de l'hiver, aux besoins, aux privations, aux fatigues et aux dangers de toute espèce. Ce ne sont pas des ennemis en peinture, ou rangés sur une feuille de papier, que nous attaquons, nous autres. Quand nous livrons bataille, ce n'est pas seulement pour égratigner notre adversaire, ou lui tirer une

première goutte sang, après cinquante minutieux préliminaires pour constater si les lances ou les épées sont d'égale grandeur ; si l'un des deux a ou n'a pas sur lui quelque relique ou quelque secret talismau ; si le champ de bataille est dûment compassé ; si le soleil est posté de manière à ne point favoriser l'un au préjudice de l'autre ; si enfin, tous les réglemens sur le duel sont rigoureusement observés. Le chevalier errant, ma chère, ne regarde à rien de tout cela ; n'examine ni le nombre, ni l'espèce, ni la force de ses ennemis. Il rencontre dix géans démésurés, comme ceux que, plus d'une fois, j'ai vus de si près.... Leur tête audacieuse touche aux nues : leurs jambes colossales, leurs bras nerveux sont de taille proportionnée à cette énorme hauteur : leur œil menaçant, plus gros qu'une meule de moulin, est plus ardent qu'un réverbère enflammé: ils sont encuirassés d'écailles plus dures que le diamant : ils sont armés de longs cimetères plus tranchans que des rasoirs, ou d'effroyables massues hérissées de

pointes d'acier.... Hé bien, ma bonne, l'intrépide chevalier, sans les compter, marche fièrement contre eux. Fussent-ils trente, fussent-ils cent, il les atteint; il les attaque sans balancer.... Et s'il est aussi fameux, aussi vaillant que certain que je sais; les vaincre, les culbuter tous, les pourfendre, les tailler en pièces, n'est pour lui que l'affaire d'un moment..... Tout ce que je vous dis là, ma pauvre bonne, tend à vous faire sentir l'excessive distance qu'il y a de chevaliers à chevaliers; et combien les Rois devraient faire cas de ceux de notre espèce.... Mais, en général, les Rois lisent trop peu les histoires de chevalerie errante. Ils ne savent pas assez que, plus d'une fois, un seul chevalier errant sauva plus d'un royaume.

— En vérité, je n'y tiens plus! je n'y tiens plus! s'écria la nièce. Est-il donc possible, mon très-cher oncle, que vous croyiez si fermement à vos contes de géans, et à toutes les absurbes menteries de vos histoires de chevalerie errante!

On devrait bien, enfin, les faire brûler toutes et par tout. Quel poison, que ces maudits livres!

— Rendez grâce au ciel, petite étourdie, reprit Don Quichotte en sourcillant, de ce que vous êtes ma nièce.... Si vous n'étiez la fille à ma propre sœur, vous seriez, à l'instant, châtiée de ces blasphêmes; et de manière, je vous jure, à corriger à jamais vos pareilles. Comment! une morveuse! une enfant, qui sait à peine gouverner son métier à dentelle, oser en ma présence, blâmer, condamner, injurier les histoires de chevalerie errante! Eh, malheureuse! que dirait le grand Amadis, s'il t'entendait!... Je veux, pourtant, quant à lui, qu'il te pardonnât: je le présume même très-fort, parce qu'il fut effectivement le chevalier le plus doux, le plus affable de son tems; et sur-tout parce qu'il fut le constant protecteur, le fidelle champion du beau sexe: mais, mon enfant, tous ne lui ressemblent pas; et il pourrait s'en trouver d'assez brutaux, pour te faire

payer cher ton inconsidération. Il y a de très-grandes variétés sous la commune dénomination de chevalier, comme sous la même couleur, l'or et le cuivre ont une valeur bien différente : et de tous les soi-disant chevaliers, fort peu, probablement, supporteraient l'épreuve de la pierre de touche ; car fort peu réunissent à l'avantage indispensable d'une origine distinguée, les vertus héroïques, les qualités brillantes, et cette douce urbanité qui constituent le parfait chevalier. Il y a des hommes obscurs qui singent ridiculement les chevaliers, et veulent, à tout prix, passer pour tels. Il y a des chevaliers assez vicieux, pour se ravaler, par leur conduite, fort au-dessous de leur rang, et pour s'y faire mépriser. Les uns ont trop d'ambition, les autres trop de bassesse : tous, cependant, se disent chevaliers. Il faut donc bien du discernement pour ne pas se méprendre aux apparences, aux prétentions ; pour reconnaître les véritables chevaliers,

parmi tant d'hommes qui en usurpent ou en dégradent le titre.

— Quel dommage, mon cher oncle, cent fois quel dommage, s'écria la nièce, qu'avec tant de raison et de lumières, qu'avec assez d'esprit et de bon sens pour prêcher les autres, vous soyez assez aveuglé par vos chimères chevaleresques, pour vous abuser sur vous même, au point de vous croire fort et vaillant, tandis que vous êtes vieux, cassé, et plus qu'infirme ; au point de vouloir faire le métier de redresser les torts des autres, tandis que courbé sous le poid de vos années, vous pouvez à peine redresser votre corps affaibli : enfin, au point de vous prétendre chevalier, ne l'étant pas. Sans doute vous êtes du bois dont on les fait, puisque vous êtes gentilhomme ; mais trop pauvre pour en payer la façon, ne serait-il pas plus raisonnable à vous, de ne point sortir de votre rang, ni sur-tout de votre manoir ?

— Ce que tu me dis là, ma petite,

reprit le cher oncle, prouve que tu n'as point encore réfléchi sur les devoirs qu'impose la naissance, ni sur les facultés qu'elle donne. Tenez, mes enfans, puisque nous en sommes sur ce chapitre, écoutez ce que j'ai souvent pensé sur ce qu'on appelle la naissance. Vous verrez que sans les œuvres, elle est peu de chose; puisque les œuvres seules peuvent ou en conserver l'éclat, ou en procurer l'avantage à nos descendans. Je crois qu'on peut réduire à quatre principales, les différentes espèces de familles qui existent ou ont existé sur la surface de la terre. La première, est celle de ces familles augustes dont l'origine est absolument perdue dans la nuit des tems, et qui, depuis, n'ont point déchu de leur antique splendeur. Ces familles sont rares; il en existe, cependant, qui jouissent encore paisiblement d'une longue suite de siècles de grandeur et de prospérité. La seconde espèce, est celle de ces familles dont l'origine est connue; mais qui ont constamment prospéré, et

sont successivement arrivées à un degré plus ou moins remarquable de splendeur et de puissance. Telle est dans les plus célèbres de cette espèce, la famille Ottomane aujourd'hui régnante sur l'un des plus grands Empires du monde, et dont la souche bien connue n'est cependant qu'un obscur pasteur. La troisième, est celle de ces familles autrefois illustres, qui ont successivement perdu de leur éclat et de leur grandeur, au point d'être enfin devenues à rien, comme une pyramide va, depuis sa base, toujours en diminuant, jusqu'à son sommet qui n'est plus qu'un point imperceptible. Il y a nombre de ces familles éteintes ou à peu près. Les *Pharaon* et les *Ptolomée* d'Egypte, les *César* de Rome, et tant d'autres de toutes nations en sont des exemples frappans. Leurs grands noms si justement révérés, n'ont pas garanti ces augustes familles, des coups de la faulx du tems, ni des rigueurs de l'inconstante fortune. Il ne reste d'elles qu'un faible souvenir; ou s'il en existe encore quelques rejetons,

confondus par la misère dans la classe du peuple, ils y sont nuls ou ignorés. La quatrième classe, enfin, est celle de ces familles communes ou éphémères, qui n'ont ni origine à citer, ni progrès à remarquer; qui commençent et finissent dans l'obscurité, ou s'y maintiennent pendant plus ou moins de générations, sans néanmoins pouvoir sortir de la sphère populaire. Elles forment la très-majeure partie du genre humain. Mais, jetée, à ce qu'il paraît, sur la terre, seulement pour la féconder à force de travaux et de sueurs; asservie par l'ignorance et les besoins, cette classe est, en quelque sorte, la propriété des deux premières, et ne figure point dans les fastes de la gloire et de la renommée.

Concluons, mes enfans, que par tout où le sort ait fait naître un homme, il a toujours ou un rang acquis à conserver, ou un rang plus élevé à obtenir. Qu'ainsi, le travail, l'étude, les talens, les vertus sont nécessaires à tous. Le grand, s'il est vicieux, ne sera jamais

qu'un grand vicieux, un homme fort au-dessous de son rang ; il se dégradera, lui, et même sa postérité. Le riche, s'il est avare, ne sera dans le fond qu'un vil mendiant, beaucoup plus méprisable que le malheureux que l'indigence force à tendre la main ; et son nom, s'il en possède un, sera bientôt flétri. L'homme du peuple, à force de vertus et de mérite, peut sortir de sa sphère, et devenir la souche des plus illustres races. Enfin, le simple gentilhomme, sans fortune, peut et doit chercher à s'élever, en s'illustrant par sa conduite et ses services. Qu'il soit brave et loyal, affable et obligeant, modeste et doux, généreux et sur-tout charitable, quelques faibles que soient ses moyens ; car, mes enfans, le chétif maravédis offert à l'indigent, avec grâce et sensibilité, de la part du pauvre qui s'en prive, démontre beaucoup plus de bienfaisance, que les aumônes fastueuses du riche, qui ne donne qu'une parcelle de son superflu. Avec ce caractère, le simple gentilhomme,

malgré la médiocrité de sa fortune, se distinguera, s'élévera et finira par s'illustrer, soit dans la carrière civile, soit dans celle des armes, qui, l'une et l'autre, en ce pays, conduisent aux dignités, aux honneurs et à l'opulence.... Quant à moi, mes amies, le sort en est jeté: le choix de ma carrière est irrévocablement décidé. Né, sans doute, sous l'influence de la planète Mars, un penchant irrésistible m'entraîna toujours au noble métier des armes; et nul pouvoir humain ne m'en détournerait. En vain, donc, vous vous fatigueriez à vous opposer à mes destinées. Voulues par le ciel même, approuvées par ma raison, consenties par mon inébranlable volonté, je les suivrai, ces destinées glorieuses: et quoiqu'il en arrive, au moins, je serai le premier chevalier errant de mon siècle. Puissé-je ne pas en être le dernier! Je sais, je n'ignore pas à quels épouvantables dangers, à quels innombrables travaux je me dévoue. Je sais que le sentier de la gloire est étroit, escarpé,

hérissé d'obstacles, autant que la route du commun des hommes est large et commode: mais aussi je sais que cette route les conduit tous à une fin obscure et totale; et que le pénible sentier que je gravis, dont jamais je ne m'écarterai, ne peut me conduire qu'à l'immortalité.

— Mon cher oncle sait de tout, parle de tout, reprit la nièce. Je gage qu'il ferait aussi de tout, s'il voulait s'en donner la peine: et que s'il se mettait en tête de bâtir une maison, il s'en tirerait aussi bien que le plus habile maçon.

— Je t'assure, ma petite, répondit Don Quichotte, qu'en effet, je crois que je ferais de tout: et je sens que de la maison à la cage, et de la cage au plus petit curedent, il n'est pas un objet faisable de main d'homme, dont les miennes n'eussent été capables, si j'eusse été moins occupé, moins absorbé que je ne le suis depuis long-tems par mes idées et mes projets de chevalerie.

= La conversation finit là, parce

qu'en ce moment on entendit frapper à la porte à grands coups redoublés, et la voix de Sancho Pansa qui annonçait sa visite. La gouvernante l'avait tellement pris en grippe, que pour ne pas le voir entrer, elle s'esquiva d'un autre côté. Don Quichotte courut à Sancho les bras ouverts, congédia la nièce, et s'enferma de suite avec lui, pour entendre et dire d'autres choses non moins intéressantes que celles qu'on vient de raconter.

CHAPITRE VII.

Autre conversation remarquable entre Don Quichotte et son Ecuyer. Départ de Don Quichotte.

En voyant son maître si empressé de s'enfermer avec Sancho Pansa, la gouvernante jugea facilement, qu'en effet il y avait anguille sous roche; et que le résultat de ces allées et venues, de ces

conférences si secrètes, serait infailliblement la troisième escapade qu'elle n'avait que trop bien devinée. Ne sachant donc plus à quel saint se vouer, elle prit sa mantille; et, le cœur gros, la larme à l'œil, elle courut chez le bachelier Samson Carrasco; s'imaginant qu'avec sa science, son grand esprit, et le zèle d'une amitié qui devait être toute chaude encore, puisqu'elle était encore de si fraîche date, il trouverait, mieux que personne, les moyens de barrer les projets des deux extravagans.

Il se promenait dans sa cour, lorsqu'elle arriva, tout essoufflée, si pénétrée, que ne pouvant parler d'abord, elle débuta par se jeter à ses pieds. — Qu'avez vous donc, Madame la gouvernante? lui dit le bachelier. Qu'est-il arrivé? reprenez vos esprits.... Il semble, en vérité, que vous alliez rendre l'ame.

— Pardon, pardon, Monsieur Samson, répondit-elle. Moi, je n'ai rien. Mais, mon pauvre maître! Ah! cette fois, il n'y a plus à dire non; c'est fini!

— Comment, fini ! reprit Samson ; expliquez-vous : vous m'effrayez : est-il mort? perdu ? quoi ?

— Mort, perdu, non ; répondit-elle : mais toujours plus fou, toujours voulant finir...., Je veux dire, mon cher Monsieur le bachelier (excusez mon trouble) ; je veux dire, qu'il veut encore une fois courir les champs (et celle-ci sera la troisième, de bon compte), pour chercher ses maudites aventures. Il y trouve gros à gagner, comme vous savez. La première fois, on me l'a rapporté brisé de coups de bâton, ne pouvant plus remuer ni pieds ni pattes, et posé en travers sur un âne, ni plus ni moins qu'un paquet de chiffons. La seconde, on me l'a ramené dans une cage, sur une méchante charette à bœufs, la tête perdue, battant la campagne comme un fou ; disant qu'il était enchanté ; et si défait, si sec, si décharné, les yeux si creux, si voisins de son pauvre cerveau ; enfin, si défiguré, que ni père, ni mère ne l'auraient reconnu ; et que pour le

remettre, petit à petit, il m'en a, sans reproche, coûté, et à mes pauvres poules, qui, sûrement, ne me dédiront pas, au moins cent douzaines de beaux et bons œufs frais.

— Je vous en crois, ma brave gouvernante, reprit le bachelier : je vous en crois, sans qu'il soit besoin du témoignage de vos pauvres poules..... Mais, au fait ; est-ce là tout? n'est-ce que la crainte du départ du Seigneur Don Quichotte qui vous afflige.

— Pas autre chose, Monsieur le bachelier, répondit la gouvernante.

— En ce cas, mon enfant, reprit-il, rassurez vous et ne vous tourmentez plus. Le remède à tout cela, le voici. Retournez vous-en chez vous bien vîte : préparez-y un bon déjeûné. Mais, ne manquez pas, chemin faisant, de réciter l'oraison de Sainte Apolline. Moi, je vais vous suivre, je serai chez vous presqu'aussitôt que vous, et vous verrez merveille.

— Hé mais, mon Dieu ! répliqua la

gouvernante, ne vous trompez vous pas, Monsieur le bachelier? vous me dites l'oraison de Sainte Apolline! et ce n'est pas aux dents que mon maître à mal, c'est à son pauvre cerveau.

— Je sais ce que je dis, madame la gouvernante, reprit le bachelier.... Allez en paix, et n'argumentez pas avec moi. Vous sentez que sur le chapitre des oraisons, un bachelier de Salamanque en doit savoir un peu plus que vous: ainsi, point de controverse, je vous prie. Adieu.

= La gouvernante, alors, sortit sans répliquer; et le bachelier, avant d'aller au rendez-vous, passa chez le curé, pour lui communiquer le projet qu'il avait imaginé pour forcer Don Quichotte à rester en repos dans son manoir; projet que le lecteur ne devine sûrement pas, mais qu'il saura quand il en sera tems. En attendant, l'histoire place ici et raconte, avec sa précision ordinaire, l'entretien de Don Quichotte et de

Sancho Pansa, enfermés ensemble sous le verrou, et sans témoins. — Monseigneur, dit Sancho, je viens, tout courant, vous apprendre, qu'enfin, à force de la sommer, j'ai séduit ma femme à consentir que je vous suive, comme votre écuyer, partout où vous voudrez me mener encore une fois.

— Séduit ta femme! à force de l'assommer! répondit Don Quichotte. Explique-toi mieux, mon enfant; sans doute tu veux dire, que tu l'as réduite à force de lui faire des instances, des raisonnemens, des prières?

— Deux ou trois fois, déjà, je crois, répondit Sancho, j'ai prié votre Seigneurie de ne me pas chercher noise sur mes paroles, quand vous entendez ce qu'elles veulent dire : passe, pour quand vous ne les comprenez pas; rien de plus juste alors, que de me dire, *mon ami* ou *Sancho, je ne te comprends pas.* Si, après cela, je ne m'explique pas mieux, c'est le cas de me faire votre petite leçon : et

comme je suis assez maniaque de mon naturel, je ne manquerais sûrement pas d'en profiter.

— En voici encore une que je ne comprends pas, reprit Don Quichotte. Que veux-tu dire, avec ce *maniaque?*

— Je veux dire, répondit Sancho, que je suis assez.... Ma foi, je ne sais pas trop vous l'expliquer.... Que je suis assez à la main.... là, comme qui dirait, assez facile à manier.

— J'entends, j'entends, reprit Don Quichotte; que tu es assez docile, assez obéissant pour prendre mes leçons en bonne part, et en faire ton profit : assez maniable?

— C'est cela même, répondit Sancho; oui, c'est cela, vous y êtes.... Mais je parierais presque, que vous l'avez compris du premier coup; et que vous ne m'avez tarabusté que par pure malice, pour m'embrouiller, et me faire lâcher quelques douzaines d'autres balourdises.

— Tu l'as, à peu près, deviné, reprit Don Quichotte, en souriant.... Mais,

au fait, et revenons à ta femme. Hé bien, que dit-elle de notre prochain départ?

— Thérèse dit, répondit Sancho, que.... d'abord.... il faut que je m'entende bien avec votre Seigneurie. Elle dit que.... comme on fait son lit on se couche.... Que les paroles s'envolent et que les écritures restent. Elle dit qu'il vaut mieux pécher par trop, que par trop peu de précaution.... Qu'un *tiens* vaut mieux que deux *tu auras*.... Et moi, sur tout cela, j'opine que le conseil de la femme n'est pas grand'chose, mais qu'on doit toujours le prendre, vaille que vaille.

— Je suis de votre avis jusqu'à présent, Sancho, dit Don Quichotte. Continuez; je vous écoute avec plaisir: car, aujourd'hui, vous parlez d'or.

— Pour en revenir donc, continua Sancho.... votre Seigneurie sait mieux que personne, que.... que c'est peu de chose que nous....; que nous sommes tous sujets à mourir....; qu'aujourd'hui nous voilà et demain plus....; que l'a-

gneau y passe comme le mouton, et le mouton comme l'agneau...; que pas un de nous, ne peut se promettre un quart d'heure de vie de plus que la portion que le bon Dieu lui a taillée...; que la mort n'a point d'oreilles, et qu'elle frappe à tort à travers comme une sourde...; que quand elle vient nous appeler, il n'y a plus moyen de tortiller, il faut partir...; enfin, qu'il n'y a ni verroux, ni serrures, ni supplications, ni sceptres, ni mitres, qui puissent nous mettre à l'abri de sa griffe. Tout cela est connu de tout le monde, et se prêche tous les dimanches, dans toutes les églises.

— Rien de plus certain, Sancho, que ces grandes et importantes vérités. Mais à propos de quoi me les représentes tu? à quoi veux-tu donc en venir?

—Puisque vous me le demandez, Monseigneur, je vous dirai que j'en veux venir, à vous prier, sauf votre bon plaisir, de régler par écrit, entre nous, ce que je gagnerai par mois à votre service

et de *m'apotiquer* ledit gage sur tous vos biens meubles et non meubles. Je ne me soucie plus d'avoir mon salaire en promesses de cadeaux qui ne me viendront peut-être jamais, ou qui ne viendront que quand je n'aurai plus de dents : et puis, qui sait ce qu'ils vaudront, ces cadeaux, si jamais ils arrivent ? Moi, j'aime mieux savoir sur quoi compter. Je n'en suis pas pour la quantité, mais bien pour la qualité. Pour peu qu'il y ait, s'il est sûr, je m'en contenterai, parce que plusieurs *peu* font quelque chose ; parce que les petits ruisseaux font les rivières ; et parce que qui gagne tous les jours, ne fût-ce qu'une misère, au moins ne perd jamais. Entendu pourtant, comme de juste et de raison, que si, contre mon attente, et ce que je ne crois plus guères, vous me donnez un jour l'île tant promise, nous supputerons en conscience, ce qu'elle pourra rendre de revenu pendant tout le tems que je la tiendrai, et que nous le rabattrons sur le montant de mes gages : car, je ne suis

pas un arabe ; et d'ailleurs, comme on dit, les bons comptes font les bons amis.

— Dès tes premières paroles, mon pauvre Sancho, répondit Don Quichotte, j'ai découvert le but de la nuée de proverbes et de maximes dont tu viens de m'inonder. Je t'ai laissé dire, parce que ton embarras et tes détours me divertissaient ; mais je vais y répondre sérieusement. Très-volontiers, Sancho, je te fixerais et t'assurerais un gage convenable, si dans toutes les histoires de chevalerie errante, je connaissais un seul exemple de semblable arrangement entre un chevalier et son écuyer : je les ai pourtant lues et relues toutes. Elles apprennent, au contraire, que tous les écuyers servaient *gratis* : mais qu'au moment où ils s'y attendaient le moins, la fortune devenant tout à coup prospère à leurs maîtres, ces écuyers se trouvaient gratifiés d'une île, ou de quelqu'autre domaine d'importance : ou tout au moins d'un titre qui les élevait au rang des Seigneurs

qualifiés. Monsieur Sancho, si d'aussi belles espérances vous conviennent encore, je vous en laisse avec plaisir la préférence : mais croire que je pousserai la complaisance jusqu'à déroger aux principes de l'antique chevalerie errante, que, précisément, je cherche à rétablir dans toute leur pureté primitive, c'est vous abuser ; c'est compter sur l'impossible. Vous pouvez donc retourner à votre logis, faire part de mes intentions à Madame votre femme : si elles lui sont agréables et à vous ; si vous tombez d'accord avec elle de continuer à me servir *gratis* suivant l'usage ; ainsi soit-il. Dans le cas contraire, ainsi soit-il encore, et vous resterez chez vous : nous n'en serons pas moins bons amis. Tant qu'il y aura du grain au colombier, les pigeons n'y manqueront pas. Et faites attention, Monsieur Sancho, que légitime espérance est préférable à jouissance illicite ; et qu'il vaut encore mieux être en droit de demander, qu'en nécessité de rougir en recevant. Vous voyez, Sancho, que, moi aussi, je

sais, dans l'occasion, citer proverbes et maximes. Au reste, pour en finir sur ce chapitre, je vous déclare que s'il ne vous convient plus de courir la chance de ma bonne ou mauvaise fortune, et de me servir comme autrefois, noblement et sans gages, jusqu'au moment de la très-juste récompense que je vous ai destinée, nous devons songer, aujourd'hui plutôt que demain, à nous séparer pour jamais. Je prie Dieu, qu'il vous donne mieux : quant à moi, je ne manquerai pas, j'espère, d'écuyers plus obéissans, plus soigneux, plus vigilans, moins lourdauds, moins familiers et sur-tout moins parleurs que vous.

= A cette déclaration ferme et si peu prévue, le cœur du pauvre Sancho cessa de battre, le ciel s'obscurcit à ses yeux, et il faillit tomber en pamoison ; tant fut violente sa surprise, tant il se trouva mortifié de ce que son maître, à qui il se croyait si nécessaire, eût pu songer sérieusement à changer d'écuyer. Il ne put répliquer un seul mot. Immobile

comme un terme, la tête basse, les bras pendans, il était sur les épines, et très-embarrassé de sa contenance, quand, fort à propos pour le dépêtrifier, le bachelier Samson Carrasco survint, se fit ouvrir, et entra suivi de la gouvernante et de la nièce, qui accouraient, curieuses de voir comment il allait s'y prendre pour empêcher le cher oncle et maître d'aller une troisième fois aux aventures.

L'espiègle Samson se jeta respectueusement aux genoux de Don Quichotte, en l'abordant, et lui dit d'un ton d'inspiré : — Chevalier par excellence et à jamais illustre ! O vous, dont la nation Espagnole se glorifiera jusque dans les siècles les plus reculés ! écoutez ce que le destin vous transmet par mon organe. De par le Tout-Puissant, et sous peine de ne jamais former que d'inutiles désirs, silence à quiconque serait tenté d'empêcher ou seulement de retarder votre troisième sortie. Cessez donc, Madame la gouvernante, lui dit-il en se relevant

et en se retournant vers elle, cessez de vous occuper de l'oraison de Sainte Apolline, que je vous avais recommandée. J'ai consulté les astres et les sphères célestes : il y est écrit que le grand Don Quichotte doit suivre ses glorieuses destinées, et ses utiles projets, tant que le ciel lui-même n'en ordonnera pas autrement. Toute résistance serait donc désormais vaine, et criminelle de votre part. Quant à moi, je mentirais à ma conscience, je compromettrais le salut de mon ame, si je n'employais pas toute ma rhétorique à presser ce vaillant chevalier de laisser le champ libre à sa noble impatience. Qu'il arme donc enfin ce bras invincible, que sollicitent, de toutes parts, le redressement des torts accumulés pendant son trop long repos, la détresse de nos orphelins, l'honneur menacé de nos Demoiselles, le désarroi de nos veuves, et celui de nos épouses, malheureusement ou injustement délaissées ; allez Monseigneur Don Quichotte : partez, brave et superbe

chevalier : volez où la gloire vous appelle ; et aujourd'hui plutôt que demain. Le tems presse aux milliers d'opprimés qui vous implorent par ma voix. Que rien ne retarde plus votre magnanime Excellence : si votre équipage n'est pas encore complet, me voici, corps et biens, prêt à tout consacrer à un si noble emploi. Me voilà même prêt, s'il le fallait, à servir d'écuyer à votre magnifique Altesse, tout indigne que je suis de tant d'honneur et de félicité.

— Hé bien, Sancho ! s'écria Don Quichotte, en se retournant brusquement vers lui, te l'avais-je dit, que les écuyers ne me manqueraient pas ! et vois-tu qui vient s'offrir, solliciter la préférence ! vois tu que c'est le savant, l'érudit, l'honorable bachelier Samson Carrasco, l'un des plus illustres piliers des écoles Salamanquines ! bien fait de sa personne ; leste, actif, vigoureux de tous ses membres ; et de plus, respectueux, prudent, courageux, prêt à endurer patiemment la faim, la soif, le

froid et le chaud; doué, en un mot, et au plus éminent degré, de toutes les qualités, facultés et propriétés requises par les lois, us et coutumes de la chevalerie errante! Mais, à Dieu ne plaise, que pour ma seule satisfaction, j'aille enlever du temple de nos Muses une de ses principales colonnes, ou briser le vase précieux qui contient la quintessence de tous les talens. Non, je ne dégraderai point l'arbre national de nos sciences, en lui coupant sa plus fertile branche. Je veux que toujours elle nous donne et des fleurs et des fruits. Que le moderne Samson reste donc dans sa patrie : qu'il en fasse long-tems la gloire et l'ornement : qu'il y honore en paix les respectables auteurs de ses jours, et qu'il ne cesse pas de les consoler par sa présence.... Quant à moi, le premier venu me suffira pour écuyer, si décidément Monsieur Sancho ne daigne plus me continuer ses services.

— Hé, oui, oui, si, si, je daigne, mon bon maître, s'écria Sancho attendri,

en s'essuyant les deux yeux; et je vous promets de daigner, tant que l'ame me battra dans le corps. Il ne sera pas dit de moi, qu'ayant mangé votre pain, je vous ai planté là. Me croyez-vous donc sorti de la race de Caïn? Non, tout le monde sait le contraire : tout le village, du moins, sait que les Pansa furent toujours honnêtes et point ingrats ; et que, moi, j'en descends de père en fils. Je connais, d'ailleurs, le grand cœur de mon maître; et je suis sûr, comme si je le tenais, qu'il ne demande pas mieux que de me récompenser un jour, puisqu'il me l'a si souvent promis..... Mon cher Seigneur et maître, si j'ai fait la sottise de vous tracasser pour avoir un gage, ce n'a été que pour complaire à ma femme qui l'a voulu : et quand une fois cette diable de femelle s'est mise à vouloir quelque chose, elle vous tient, elle vous presse, elle vous pousse si ferme, qu'il n'y a pas moyen de lui résister. Il est pourtant vrai qu'elle n'est qu'une femme, et que j'aurais dû lui faire voir

que bon gré malgré ses dents, je suis un homme. Mais je vous confesse ma trop grande mollesse dans cette occasion-ci; et je vous en demande pardon: à tout péché miséricorde. Que ce soit donc fini ; que votre Seigneurie veuille bien seulement faire son testament codicile, et l'arranger de manière, qu'en cas de malheur, je ne me trouve pas à terre entre deux selles : et ensuite, dénichons au plutôt. Ne laissons pas en souffrance plus long-tems l'ame et la conscience du Seigneur Samson Carrasco. Pour mon compte, me voilà prêt; et je vous renouvelle ma promesse, de vous suivre et servir fidellement et loyalement, autant et peut-être plus qu'aucun écuyer qui se soit jamais mêlé du métier.

= Le bachelier avait peine à tenir son sérieux, pendant que Sancho pérorait de la sorte. Tout prévenu qu'il était du singulier caractère de l'écuyer, par la première partie de l'histoire du chevalier, il fut surpris de le trouver encore

plus extravagant, qu'il ne se l'était figuré.

Don Quichotte désarmé par les excuses et le dévouement de Sancho, lui tendit la main en signe de réconciliation. Ils s'embrassèrent affectueusement, et ils restèrent meilleurs amis que jamais. D'après l'avis du grand Carrasco, devenu leur conseil et leur oracle, il fut arrêté que l'on partirait sous trois jours, et qu'on les employerait à préparer tout ce qui était nécessaire à l'expédition; notamment une salade complète que Don Quichotte voulait absolument se procurer. Samson se chargea de cet article, au moyen d'un de ses amis qui en possédait une très-ancienne, que l'on dérouilla le mieux qu'on put. On verra, dans la suite, que Samson ne pressait ainsi le départ de Don Quichotte, que d'après un plan concerté avec le curé et la barbier, pour mettre fin aux écarts de la folie de leur malheureux ami. Mais la nièce et la gouvernante qui n'en savaient rien, se crurent trahies par le bachelier.

Elles le couvrirent de malédictions; elles s'arrachèrent les cheveux, en jetant les hauts cris; elles firent, en toute rigueur, toutes les contorsions de pleureuses qu'elles auraient pu faire au convoi funèbre du cher oncle et maître.

Pendant ces trois derniers jours, néanmoins, Don Quichotte parvint à leur persuader qu'il n'était pas encore mort, et à les déterminer à souffrir ce qu'elles ne pouvaient empêcher. Sancho trouva moyen aussi de faire sa paix avec sa femme. On pourvut soigneusement à tout le nécessaire. On remplit de vivres le bissac tant qu'il put en contenir; et Sancho s'en chargea, ainsi que de tout l'argent comptant que son maître put réunir. Enfin, le soir du troisième jour, à la brune, sans que personne s'en aperçut, autre que le bachelier, pour qui rien n'était caché; qui, d'ailleurs, avait eu ses raisons pour venir les accompagner jusques hors du village, ils s'échappèrent et prirent la route du Toboso. Don Quichotte, armé de pied en cap, sur

le brave Rossinante, et Sancho sur son fidelle grison. Après un quart d'heure de marche, Samson prit congé d'eux, embrassa Don Quichotte, en le conjurant de lui donner exactement des nouvelles de sa bonne ou mauvaise fortune; en protestant qu'il en partagerait toujours le plaisir ou l'affliction, et s'en revint au village. Nos deux aventuriers, restés seuls, continuèrent à cheminer vers la fameuse cité du Toboso.

CHAPITRE VIII.

Comment Don Quichotte alla d'abord pour faire visite à sa Dame, Madame Dulcinée du Toboso.

Beni soit le tout puissant Alla ! s'écrie, trois fois de suite, Cid Hamet Bénengély, en commençant ce huitième chapitre. Grâces, dit-il, lui soient rendues, de ce

qu'enfin voilà Don Quichotte et son écuyer en campagne pour la troisième fois : de ce qu'enfin les lecteurs de cette admirable histoire, peuvent désormais compter, non pas sur de froides conversations préliminaires, mais sur une riche variété de faits et de détails agréables. Il les invite donc à oublier toute la partie déjà lue de l'histoire de son valeureux chevalier, et à réunir toute leur curiosité sur celle qu'il va raconter; sur cette seconde partie, qui, à le bien prendre, ne commence qu'ici, sur la route du Toboso. Après cet exorde qui, peut être, promet trop, il continue en ces termes :

A peine Samson avait fait volte face pour s'en retourner au village ; à peine Sancho s'était remis côte à côte de son maître pour continuer route à eux deux, lorsque, soit par l'effet de l'accointance des deux montures, soit par celui de quelque cause impénétrable et surnaturelle, Rossinante se mit à hennir, et le grison à soupirer d'aise et à braire. Ce début extraordinaire parut du plus favorable

augure à notre héros, et sur-tout à Sancho, qui remarqua très-sensément, mais en lui même, que les soupirs et les braîmens de l'âne, étant plus fréquens, plus animés et mieux nourris que les hennissemens du cheval, il y avait lieu d'en conclure que l'étoile de l'écuyer serait plus fortunée que celle du chevalier. Sancho fondait-il ce raisonnement sur quelque peu d'astrologie judiciaire? C'est ce que l'histoire n'ose affirmer. On sait cependant qu'il s'en piquait; que même il s'y entendait: car, lorsqu'il culbutait ou trébuchait en chemin, il ne manquait pas de dire sur le champ, que ce malheur ne lui serait sûrement point arrivé aujourd'hui, s'il ne fût point sorti de chez lui: et certes, peu de savans raisonneraient plus conséquemment.

Quoi qu'il en soit, si tôt qu'il plût à Rossinante et au grison de se taire, et de céder la parole à leurs maîtres, Don Quichotte s'en empara, et dit: — Sancho, mon ami, la nuit approche, elle sera très-obscure: il y a loin d'ici au Toboso:

impossible à nous d'y arriver assez tôt, pour pouvoir, dans le jour de demain, me présenter à la sans pareille Dulcinée: ce ne peut-être que pour après demain: ne nous pressons donc pas; cela ne nous avancerait en rien: car, d'ailleurs, il n'y a pas d'aventures pour nous, avant que j'aye reçu son agrément, ses pouvoirs et sa bénédiction.... Ah! Sancho! c'est alors que j'oserai tout entreprendre avec la certitude du succès! Apprends, mon ami, que la protection et les faveurs de leurs Dames, font, seules, la force et la valeur des vrais chevaliers errans.

— Je le crois, répondit Sancho, par la raison que vous me l'avez déjà dit plus d'une fois.... Mais, je songe à une grande difficulté que j'aperçois dans tout ceci. C'est que je ne sais pas trop où vous pourrez voir la Dame assez commodément pour recevoir sa bénédiction, ses faveurs et sa protection, à moins qu'elle ne vous jette tout ce butin là, par dessus le petit mur de la basse-cour où je la trouvai, cette fois que je lui remis la

lettre dans laquelle vous lui racontiez des nouvelles des extravagances que vous faisiez pour elle dans le cœur de la Montagne noire.

— Encore ta basse-cour! Sancho, reprit Don Quichotte. Désabuse-toi donc, mon enfant. Certes, ce n'est pas dans un lieu pareil, que tu as dû rencontrer une si noble et si délicate Princesse : c'était sûrement dans une galerie, un corridor, sa chapelle peut être, ou sur un balcon de son palais.

— Je ne dis pas que non, répondit Sancho.... Mais il me semble bien que j'ai cru voir une basse-cour.... Peut-être, au reste, que je m'en souviens mal.

— En tout cas, Sancho, reprit Don Quichotte avec feu, nous irons, nous la verrons : et que ce soit par dessus la muraille de la basse-cour; que ce soit à travers un soupirail, un trou de serrure, une fente quelconque, n'importe où et par où, pourvu que je la voie, pourvu qu'un seul rayon de ce soleil de la beauté

puisse frapper mes yeux ; c'en est assez pour porter la force et l'invincibilité dans tout mon être ; pour faire de son timide esclave, le plus puissant, comme le plus heureux chevalier de la terre.

— Ho, ma foi, quant au soleil de sa beauté, dit Sancho, je peux vous assurer qu'il n'était pas assez brillant ce jour-là, pour lâcher le moindre rayon. Il faut tout dire, pourtant : comme en criblant son bled, elle en faisait sortir de la poussière à gros flocons ; cette poussière épaisse, comme une espèce de nuage entre son visage et le mien, pouvait bien obscurcir son soleil, assez pour me le rendre invisible.

— Quoi ! reprit Don Quichotte, tu t'obstines à croire, à me soutenir, que ma Dulcinée, quand tu la vis, s'occupait à cribler du bled ! Tu ne sens donc pas combien ce travail rustique et grossier, est peu fait pour les personnes de son rang, et que les passe-tems des Princesses ne peuvent être que nobles et délicats comme elles? voilà, Sancho, les

tristes effets de ton ignorance, de ton défaut d'érudition ; tu en es exposé continuellement aux plus graves quiproquo. Que n'as-tu lu notre poëte par excellence, quand il décrit avec tant de grâce, le travail de ces quatre nymphes du Tage, qui sortirent un jour de leurs demeures cristallines, et qui, après mille folâtres jeux sur l'herbe fraîche de sa rive fortunée, s'y mirent à broder de riches écharpes dont le poëte ingénieux nous peint l'élégance, l'éclat, l'or, les perles, et presque jusqu'aux moindres coups d'aiguille! Si ce morceau charmant t'eût été connu comme à moi, tu aurais reconnu que c'était ainsi que s'occupait ma Dulcinée, lorsqu'elle t'admit en sa présence... Mais, que dis-je ! l'implacable malice des enchanteurs ennemis de ma félicité, ne t'en aurait peut-être pas moins fasciné la vue... Les cruels ! rien ne leur échappe; ils n'épargnent rien de ce qui m'intéresse. Leur art perfide empoisonne toutes mes jouissances, ou me les arrache à l'instant même du bon-

heur.... Quand je songe à l'opiniâtreté de leurs persécutions, mon ami, je te l'avoue, un secret pressentiment me fait craindre, qu'ils n'ayent déchaîné leur fureur, jusque dans l'histoire déjà si célèbre, si répandue, dit-on, de mes hauts faits. Si, par malheur, l'enchanteur qui l'a écrite se trouve être de la clique malfaisante ; c'est là qu'il aura pu mentir, métamorphoser, substituer, intriguer à son aise, pour obscurcir ma gloire et mes actions..... O envie ! source trop féconde de nos chagrins ! semblable à l'artison rongeur, tu pénètres par tout, et par tout tu échappes à notre juste vengeance, par ton imperceptibilité ! Mais que par tout tu laisses d'horribles traces de ta présence et de tes ravages ! O la plus vile des passions, la seule peut-être qui ne soit pas déterminée par quelqu'un de nos penchans naturels ! Nulle jouissance ne compense tes odieux excès ; ils ne sont précédés, accompagnés ou suivis que du dépit toujours inquiet, ou de cette rage de nuire, qui jamais ne

s'assouvit ; et tu n'en es que moins excusable, plus criminelle !

— Vous me faites presque peur, reprit Sancho : car, pour mon compte, je ne dois pas être plus tranquille sur cette diable d'histoire dont le bachelier Samson Carrasco nous a tant parlé. Je me doute que, par fois, on m'y aura défiguré de la belle manière : et il n'est vraiment pas doux de sentir sa réputation jetée à la tête du premier méchant qui voudra la déchirer, pendant qu'on n'est pas là, en personne, pour se retourner et se défendre. Cependant, moi, je n'ai de ma vie, ni par paroles ni par actions, que je sache, fait la moindre niche à aucun enchanteur : je n'ai, d'ailleurs, pas trop de quoi exciter leur envie. Il est possible que, par fois, je paraisse un tantinet guoguenard, et que, par ci par-là, j'aye piquoté quelques personnes : mais, dans le fond, je suis si simple, si bon, si bête, qu'on ne devrait jamais me supposer de la malice, quand même, par hasard, on croirait en trouver dans mon

fait. Eh ! quand je n'aurais pour moi que d'être chrétien de race, franc catholique romain, d'être l'ennemi mortel des Juifs et des hérétiques, tous les faiseurs d'histoire ne devraient-ils pas me traiter en ami dans leurs livres !.... Au bout du compte, pourtant, je m'en moque, et je ne veux plus m'en inquiéter. Qu'ils disent ce qu'ils voudront : la vérité est, que depuis que mon nom court les rues et de main en main, je ne m'aperçois pas que j'en sois devenu ni plus gras ni plus maigre..... Au surplus, Monseigneur, moi, je ne suis pas si sévère que vous ; et je crois que ce n'est pas toujours l'envie qui mène la plume des écrivains méchans ; je crois que, presque toujours, ils visent encore plus à faire parler d'eux et de leur capacité, que de ceux dont ils parlent. Ils veulent être fameux ; voilà le fin mot : et ne peut-on pas le devenir à force de méchanceté, comme à force d'esprit et de mérite ?

— Ta réflexion est juste, Sancho, reprit Don Quichotte. La soif de la

célébrité peut, en effet, conduire à des excès bizarres et même criminels. Témoin, cette Dame qui ne se trouvant point dénommée dans une satire fameuse d'un de nos plus grands poëtes, contre les femmes célèbres de son tems, s'en plaignit à lui, employa jusqu'aux menaces pour obtenir d'y être placée, signalée et bien maltraitée; et ne le laissa tranquille, qu'après en être venue à bout. Témoin, cet Erostrate qui brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, dans la seule vue de s'immortaliser; et qui a si bien réussi, que malgré les défenses les plus sévères de jamais parler de lui, personne aujourd'hui n'ignore son nom et son histoire. Témoin encore, ce chevalier romain qui visitant avec l'Empereur Charles-Quint la fameuse basilique de Rome, lui fit faire le tour de la rotonde sur l'étroite galerie ouverte qui donne du jour à l'intérieur du dôme: et qui après avoir fait remarquer à l'Empereur les beautés de ce prodigieux monument, lui confessa que, dix

fois, pendant qu'ils étaient sur la galerie, l'idée lui était venue d'embrasser Sa Majesté corps à corps, et de se précipiter avec elle du haut en bas du dôme, dans la seule vue de partager nécessairement la mémoire immortelle du plus grand des Empereurs: compliment auquel, dit-on, sa très-clémente Majesté voulut bien ne répondre, qu'en bannissant à jamais de sa présence un si dangereux courtisan. Voilà, mon ami, des preuves qu'en effet on a pu chercher à parvenir à la célébrité par des moyens horribles. Mais heureusement ces exemples sont rares; et c'est par d'autres voies, que le plus grand nombre y est arrivé. Horatius en se précipitant tout armé dans le Tibre: Mutius en bravant la douleur, le bras tendu sur un brasier dévorant: Curtius en se jetant dans le gouffre: César en passant le Rubicon, contre le vœu des Aruspices; et dans ces tems modernes, le vaillant Cortès, en brûlant ses vaisseaux sur les rives du nouveau Monde, afin d'ôter à nos braves Espagnols toute

autre ressource que celle de vaincre, étaient, tous, animés de l'ambition de la véritable gloire, de cette gloire qui captivera toujours l'admiration de la postérité. Gloire mondaine, cependant, et qui finira comme ce monde périssable, pour tous autres que pour les héros chrétiens: à eux seuls est réservée la gloire céleste et impérissable de l'éternité. Mais pour y parvenir, Sancho, nous devons concilier toutes nos entreprises, toutes nos actions, toutes nos pensées avec l'austère morale du christianisme. Nous avons sans cesse à combattre les sept péchés mortels: à subjuguer l'orgueil par la destruction de tous opresseurs, par celle sur-tout de ces géans arrogans et superbes, dont, par cette raison particulièrement, nous sommes les irréconciliables ennemis; l'envie, par l'abnégation de nous mêmes; la colère, par la générosité, par l'évangelique pardon des injures, par le calme de la patience et de la raison; la gourmandise, par la sobriété; la paresse, par une continuelle activité,

par la vigilance et par le travail ; l'avarice , par les jouissances inséparables de la charité , de la bienfaisance et de la commisération ; et enfin la luxure , par une fidélité scrupuleuse à la Dame de nos pensées. Voilà , mon ami , la morale pure et sainte des vrais chevaliers chrétiens : en la suivant , ils obtiendront en ce monde la célébrité, les honneurs , la gloire ; et en l'autre , la bienheureuse et céleste immortalité.

= Tout ce que votre Seigneurie vient de me dire, reprit Sancho , me paraît si bien dit , que je l'ai compris à merveille ; mais il m'en saute à la tête une pensée qui me tracasse.

— Quelle est elle cette pensée , Sancho? Voyons , peut-être parviendrai-je à te la rendre moins tracassante.

— Dites-moi , Monseigneur , répondit Sancho, ces César, ces Horatius, ces Mutius, tous ces chevaliers à prouesses si fameuses dont vous m'avez parlé , sont morts à l'heure qu'il est? et que sont devenues leurs ames ; où sont elles, à présent?

— Celles des payens, répondit Don Quichotte, sont en enfer ; il n'y a pas moyen d'en douter. Celles des fidelles, s'ils ont été bons chrétiens, sont en purgatoire ou en paradis ; c'est encore là, pour nous, un article de foi.

— Bon ! reprit Sancho ; à présent, autre chose, s'il vous plaît. Les corps de ces grands personnages ont été enterrés quelque part, en ce bas monde ; et on les a sûrement nichés dans quelques magnifiques chapelles ? Ces chapelles là sont-elles, comme celles de nos Saints, éclairées par de grosses lampes d'argent massif, et parées, tout à l'entour, du haut en bas des murailles, de béquilles, de suaires, de chevelures, d'yeux et de jambes de cire ? Et si les chapelles des payens ne sont pas meublées comme les nôtres, de quoi et comment le sont-elles donc ?

— Mon ami, répondit Don Quichotte, les payens ont été beaucoup plus magnifiques que nous dans leurs monumens funèbres ; et les tombeaux de leurs grands,

ont, plus d'une fois, été des temples ou des édifices de la plus grande somptuosité. Les cendres de Jules César ont été déposées au sommet d'une immense pyramide qui existe encore à Rome, et qu'on y appelle l'aiguille de St-Pierre. Le tombeau de l'Empereur Adrien fut un château plus vaste qu'une de nos villes ordinaires : c'est aujourd'hui le fameux château St-Ange. La célèbre reine Artémise fit inhumer Mausole, son époux chéri, dans un temple funèbre qu'elle fit construire exprès, et qui passa longtems pour l'une des sept merveilles du monde. Mais aucun de ces monumens de la vanité des payens, ne put être décoré de béquilles, ou de toute autre espèce d'offrandes mémoriales ; car ces offrandes ne sont et ne peuvent être que des témoignages de reconnaissance de quelque miracle; et il n'appartient qu'à nos Saints, d'accorder des miracles aux prières des fidelles.

— Bien! reprit Sancho. Encore une petite question, s'il vous plaît. Lequel

des deux est le plus fort, de tuer un géant ou de ressusciter un trépassé ?

— La question n'est pas épineuse, répondit Don Quichotte; et la réponse est facile : sans doute, c'est de ressusciter un mort.

— Enfin, vous voilà pris! s'écria Sancho. Par conséquent, donc, celui qui pendant toute une éternité ressuscitera les morts, rendra la vue aux aveugles, redressera les boiteux, guérira les malades, et raccommodera les membres cassés ; celui qui, après sa mort, reposera dans une belle chapelle, éclairée de lampes d'argent massif, et toujours pleine de bonnes ames qui viendront les mains jointes s'y mettre à deux genoux, et adorer ses reliques ; celui-là, je dis, aura plus de gloire, de renommée, et de la bonne espèce, tant en ce monde que dans l'autre, que n'en ont jamais eu les Empereurs payens, ni même les plus fameux chevaliers errans.

— Je l'avoue, dit Don Quichotte, et je suis loin de penser à le contester.

— N'est-il pas vrai encore, reprit Sancho, qu'en outre de leur bonne part de paradis, les Saints qui, avec approbation et licence de notre mère la Sainte Eglise, ont ici bas des chapelles éclairées jour et nuit par des lampes d'argent, ou par des douzaines de cierges, et tapissées de béquilles, de suaires, d'yeux et de jambes de cire, ont, de plus, en ce monde, plus d'honneur et de prérogatives, qu'on ne peut en gagner en mille ans de chevalerie errante; puisque dans les processions, les Rois eux-mêmes se font une gloire de porter, sur leurs propres épaules, les corps ou les reliques de ces Saints-là : et que c'est à qui touchera, à qui baisera leurs os; à qui en aura un morceau, pour ensuite lui faire bâtir, tout exprès, une église et des autels magnifiques, n'y en eut-il pas plus gros qu'une noisette?

— Enfin, mon cher Sancho, reprit Don Quichotte, arrive donc; et que prétends-tu conclure de tous ces raisonnemens?

— Ce que je prétends conclure, le

voici, répondit Sancho. Je prétends conclure, qu'il vaudrait mieux pour nous, viser tout simplement à être Saints, que de faire le métier de chevalier errant, puisque nous arriverions bien plus sûrement, et sur-tout pas si péniblement, à la gloire éternelle, et aux honneurs et prérogatives de ce bas monde. Rappelez-vous qu'hier ou avant hier, c'est-à-dire qu'il n'y a pas long-tems, on a canonisé ou béatifié deux petits moinillons déchaussés, qui, de leur vivant, n'étaient rien; et qu'aujourd'hui on se pousse, on se presse, on s'étouffe, pour voir, pour toucher, pour baiser les petites chaînes de fer qui leur servaient de ceintures; et qu'elles sont dans une sacristie superbe, en plus grande vénération, bien plus admirées, je vous assure, que ne l'est l'épée de votre fameux Rolland, dans le cabinet des curiosités de Sa Majesté. Il est donc clair, mon bon maître, qu'il vaut mieux, en ce monde, être moine que chevalier errant; et qu'avec deux ou trois cents coups

de discipline que se donne, par année, un simple capucin, il fait de meilleures affaires que le plus vaillant chevalier de la terre, avec dix mille coups de lance contre les géans, les monstres ou les dragons.

— J'en conviens, dit Don Quichotte. Mais observe que nous ne pouvons tous être moines. D'ailleurs, toutes les professions conduisent à Dieu; celle, sur-tout, de chevalier errant, qui est elle-même une espèce de profession religieuse. Nombre de chevaliers ne sont-ils pas en paradis ?

— Oui, répondit Sancho. Mais je parierais qu'il s'y trouve au moins mille fois plus de moines.

— Je le crois aussi, reprit Don Quichotte : mais cela prouve, seulement, qu'il y a beaucoup plus de moines sur terre, que de chevaliers errans.

= Nos deux aventuriers passèrent ainsi la nuit entière, et la majeure partie du jour suivant, toujours marchant côte à côte et jasant de choses et d'autres, sans qu'il leur arrivât rien de remarquable.

Enfin, dans la soirée, ils découvrirent le Toboso. Le cœur de Don Quichotte tressaillit à l'aspect de la cité fameuse : mais celui de Sancho se serra de tristesse et d'inquiétude, en songeant que toutes les menteries qu'il avait fabriquées pour faire accroire qu'il avait vu madame Dulcinée, étaient peut être au moment de se découvrir. Don Quichotte n'était pas moins ému de se sentir si près d'elle, et du bonheur de la voir pour la première fois : ensorte que l'un et l'autre étaient dans une extrême agitation. Heureusement pour Sancho, qui avait besoin de se recueillir, Don Quichotte détermina de n'entrer au Toboso, que de nuit; et en attendant l'heure fixée, ils firent halte, et se reposèrent dans un petit bois à environ demi-lieue du Toboso.

CHAPITRE IX.

Où l'on raconte ce qu'on y lira.

Il était minuit, ou à peu près, quand Don Quichotte et Sancho quittèrent le petit bois, et s'acheminèrent vers la ville. La nuit était sombre, quoique pas aussi noire que Sancho l'aurait désirée pour pouvoir mieux cacher l'embarras qu'il se sentait imprimé sur la figure. Tout dormait au Toboso, comme par tout on dort dans le premier sommeil : rien, du moins, n'y annonçait l'existence d'aucun humain éveillé. Les chiens seuls y étaient sur le qui vive ; et de porte en porte, à mesure qu'ils éventaient nos aventuriers, ils les aboyaient au passage, de manière à étourdir notre héros, et à faire frissonner son écuyer. De loin en loin, et à diverses distances, on entendait braire quelques ânes, grogner quelques pourceaux, ou

miauler quelques matoux : et ce mélange de sons ignobles, rendu plus repoussant encore par le sombre silencieux de la nuit, avait je ne sais dire quoi de triste et de sinistre, qui contrariait fortement les voluptueuses émotions et les douces espérances de l'amoureux chevalier.

— Mon cher Sancho, dit Don Quichotte, dès qu'ils furent entrés en ville; tu dois te reconnaître ici. Prends donc les devans, et conduis moi droit au palais de Dulcinée : peut-être la trouverons-nous éveillée; j'en ai l'heureux pressentiment.

— Où diable voulez-vous que je vous trouve un palais? répondit Sancho. Ne vous ai je pas dit et redit que je n'avais vu sa seigneurie, que dans une maison pas plus grande que les autres ?

— C'étaient sans doute ses petits appartemens, Sancho. C'est là que les Princesses se retirent, avec quelques suivantes de prédilection, lorsqu'elles sont fatiguées de la cour et de l'étiquette.

— Monseigneur, reprit Sancho; puis-

que bon gré malgré vous le voulez, mettons que la maison de Madame Dulcinée soit un palais royal: mais, est-ce à l'heure qu'il est que nous en trouverons la porte ouverte? Et si elle ne l'est pas, est-ce à l'heure qu'il est, que nous irons, à grands coups de marteau, réveiller toute une maison, tout un voisinage; mettre tout un quartier en rumeur? Et voulez-vous donc, par une visite nocturne et bruyante, faire jaser sur le compte de Madame Dulcinée; la faire passer dans le monde, pour une de ces réjouies chez qui les petits *concubins* coureurs de nuit, se permettent de se faire ouvrir, et d'entrer à toute heure, sans s'embarrasser du *qu'en dira-t on?* Fi donc, Monseigneur, fi donc: vous n'y pensez sûrement pas.

— Sancho, répondit Don Quichotte, tu as raison, et je t'en remercie. Bornons nous donc à chercher le palais, en suivant les rues, de maison en maison; et quand nous l'aurons trouvé, nous aviserons à ce qui sera convenable et bien

séant. Tiens.... j'entrevois.... vois-tu cette masse sombre, haute et large, qui semble se dessiner à travers les ténèbres? C'est le palais de Dulcinée.... ou je me trompe fort.

— Si vous le voyez, dit Sancho, c'est à vous à me conduire.... Quant à moi, je n'y vois goutte.... C'est lui, comme je danse.... Et puis, quand je le verrais de mes yeux, quand je le toucherais de mes deux mains; c'est tout au plus si j'y croirais, à votre palais.

= Don Quichotte alors, prit les devans, et après une centaine de pas, il reconnut, que la masse noire qu'en effet il avait entrevue, n'était autre chose qu'un portail d'église : — Je me suis trompé, Sancho, dit-il, c'est une église; ce n'est pas encore le palais.

— Je le vois tout comme vous à présent, répondit Sancho : et garre que de l'église, nous ne donnions à la fin dans le cimetière..... Moi, Monseigneur, je pense que nous faisons une triste et dangereuse corvée.... Cette trouvaille d'é-

glise, à cette heure-ci, ne m'est pas d'un bon augure.... Rappelez-vous, d'ailleurs, que je vous ai dit, je crois, que la maison de votre Dame, est... dans une petite rue qui.... qui n'a point d'entrée.... qui n'a qu'une sortie.... qui est si petite... si écartée... qu'il est comme impossible de la trouver de nuit.

— Peste soit de l'imbécile! s'écria Don Quichotte. Où as tu pris, malheureux idiot, que les palais se plaçent dans des culs de sac?

— Monseigneur, répondit Sancho, chaque pays à sa coutume. Pourquoi la mode ici, au Toboso, ne serait-elle pas de poser les palais dans les culs de sac?... Tenez, laissez moi faire à moi seul: et je parie qu'en tâtonnant de porte en porte, je trouverai le cul de sac; et qu'à la fin, dans quelque coin, je mettrai la main sur cet animal de palais, que je voudrais voir à tous les diables, tant je m'ennuie de *flaner* et de vagabonder, comme nous faisons.

—Sancho, reprit Don Quichotte d'un ton sévère, plus de respect, je vous prie, quand vous parlez de quelques appartenances à Madame Dulcinée. Je vous répète que, sur cet article, je n'entends pas raillerie : croyez-moi, ne nous brouillons point.

— Soit, répondit Sancho ; moi, je ne demande pas mieux. Mais, mon bon maître, convenez qu'il y a de quoi me faire sortir des gonds, de vouloir que moi, qui n'ai vu qu'une seule petite fois la maison de votre Dame, je la trouve par cœur, au beau milieu de la nuit noire; pendant que vous, qui l'avez dû voir et fréquenter des milliers de fois, vous ne pouvez la déterrer non plus.

— Tu me ferais devenir fou, répondit Don Quichotte. Tu m'impatientes à ne pouvoir y tenir. Mais, malheureux hérétique, ne t'ai je pas cent fois dit, que, de ma vie, je n'avais vu l'incomparable Dulcinée, ni approché de son palais? et que je ne suis amoureux d'elle qu'en

imagination, d'après l'idée que je me suis faite de sa sagesse, de son excellente renommée et de sa beauté?

— Ah, j'entends, reprit Sancho, je comprends.... En ce cas, si vous ne l'avez jamais vue; moi, je vous en offre autant : je ne l'ai, de ma vie, vue non plus.

— C'est mentir par trop effrontément! s'écria Don Quichotte.... Tu me soutenais il n'y a qu'un instant, que tu l'avais trouvée criblant du blé, lorsque tu lui portas, de ma part, ma lettre de la Montagne noire, et lorsqu'elle te remit sa réponse!

— Cela ne prouve rien, répondit Sancho. Car, pourquoi, comme vous, ne l'aurais-je pas vue en imagination, et reçu sa réponse, en idée aussi? Au reste, puisque vous me retournez tant, et pour en finir sur cet article, je vous confesse que j'ai vu Madame Dulcinée, comme j'ai vu le Grand Turc.

— Monsieur Sancho, reprit Don Quichotte; cessez, je vous l'ordonne, vos

mauvaises plaisanteries : elles sont ici très-déplacées. Il est insolent à vous, de ridiculiser mes discours en les *singeant* ainsi ; sur-tout sur une matière aussi chatouilleuse.

= L'humeur allait infailliblement se mêler de la partie, quand, fort à propos, pour mettre fin à cette épineuse conversation, ils entendirent quelqu'un venir vers eux. Au pas de plusieurs mules, et au bruit d'un soc qui traînait en retentissant sur le pavé, ils jugèrent que c'était un laboureur qui, pour être plutôt aux champs, devançait l'aube du jour. Il s'en venait en chantant rustiquement la complainte des Français à Roncevaux.

— Sancho, s'écria Don Quichotte, cette nuit finira par nous être favorable. Entends-tu, comme ce que chante ce manant, est pour nous d'un favorable augure ?

— Je l'entends chanter, répondit Sancho ; mais je ne devine pas ce que fait à nos affaires, la complainte de Roncevaux, plutôt que celle du Juif errant :

et je crois bien que l'une, pas plus que l'autre, ne nous fait ni chaud ni froid.

— Que Dieu vous garde l'ami, dit Don Quichotte au paysan, en l'accostant, dès qu'il fut à sa portée.... Pourriez-vous m'indiquer le palais de Madame la Princesse, l'incomparable Dona Dulcinée du Toboso?

— Ma foi non, Monsieur, répondit le paysan; car je ne suis pas de l'endroit. Je n'y demeure que depuis quelques jours; et j'y suis au service d'un gros laboureur qui ne me laisse pas le tems de connaître personne. Mais, tenez, voilà justement la maison du curé et du sacristain de la paroisse: ils ont sûrement la liste de tous les habitans du lieu, et ils pourront, mieux que moi, vous enseigner ce que vous demandez. Ce que je sais, c'est que de ma vie, je n'avais entendu dire qu'il y eut des Princesses au Toboso.

— Celle que je cherche, mon ami, répliqua Don Quichotte, est princesse à tous égards.

— Je ne vous dis pas que non, et je vous salue, reprit le paysan en fouaillant ses mules : avec votre permission je cours : il faut qu'au point du jour je sois à mon ouvrage.

= Sancho voyant son maître indécis et peu satisfait de l'information, saisit l'instant. — L'aube commence à pointer, dit il. Je vois que le jour va nous surprendre ici, au beau milieu de la rue ; et je vous demande un peu, de quoi nous y aurons l'air. Il serait, ce me semble, plus prudent à nous de dénicher au plus vîte, et d'aller nous mettre à l'écart, quelque part aux environs. Moi, je reviendrais seul en plein jour; et je vous promets de fouiller, de battre tous les coins et recoins de l'endroit, si bien, qu'à la fin, je déterrerai le palais ou la maison, n'importe quoi, de votre princesse. Alors, je verrai la Dame; je lui parlerai ; je lui dirai que vous êtes ici près, à attendre ses ordres; et je lui demanderai l'heure de sa commodité pour vous recevoir; en arrangeant les

choses, de manière à ne pas exposer sa réputation à la critique des mauvaises langues.

— En peu de mots, mon cher Sancho, reprit Don Quichotte, tu viens de me dire d'excellentes choses; et de me donner un conseil sage, opportun, que j'approuve, et que je reçois avec satisfaction. Marchons donc, mon bon ami, et allons de suite choisir un lieu où je puisse rester ignoré, pendant que tu reviendras chercher et prévenir ma princesse. O Sancho! que ne dois-je pas espérer de succès et de gloire, quand une fois je l'aurai vue moi-même; quand moi même j'aurai reçu l'assurance de sa faveur et de sa protection!

= Sancho qui, depuis long tems, enrageait de sentir son maître à portée et si près de découvrir la nichée de mensonges qu'il lui avait coulés sur les circonstances de l'ambassade de la Montagne noire au Toboso, ne se fit pas dire deux fois de sortir de la ville. Il prit donc les devans, tant que le grison put dépêcher. Don

Quichotte le suivit docilement; et au bout d'une petite lieue, ils trouvèrent un joli bouquet de bois où le chevalier choisit son poste pour attendre, pendant que l'écuyer retournerait seul au Toboso. Nous allons voir que cette seconde ambassade ne fait pas moins d'honneur que la première aux talens de Sancho, et qu'elle n'est pas moins digne de l'attention des lecteurs.

CHAPITRE X.

Comment l'industrieux Sancho Pansa trouva moyen d'enchanter Madame Dulcinée

L'AUTEUR de cette admirable histoire, en commençant ce chapitre, prévient ceux ou celles qui le liront, qu'il a failli le passer sous silence, persuadé qu'on ne croirait que très-difficilement à son contenu : il prévoit que la folie de Don

Quichotte y surpassant de cent piques au moins, tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extravagant, elle pourra paraître invraisemblable. Cependant, il proteste de sa véracité, et qu'il écrira les choses comme elles se sont passées, sans broderie ni dissimulation, et sans égard aux censures des lecteurs trop soupçonneux. Il observe que le devoir de l'historien est de dire la vérité ; que la vérité, tout invraisemblable qu'elle puisse quelquefois paraître, n'a jamais besoin de preuves ; et que par cela seul qu'elle est la vérité, toujours elle perce, se montre et se distingue de l'imposture : comme l'huile se sépare de l'eau, et surnage toujours, quelqu'effort qu'on ait fait pour les mêler et les confondre. Après ces réflexions sensées, l'histoire continue comme il suit.

Dès que Don Quichotte, dans le petit bois, eut fait choix du chêne sous lequel il se proposait d'attendre des nouvelles de son ambassade au Toboso, il enjoignit à Sancho de retourner en la cité, et il

lui donna les dernières instructions. Elles portaient en substance, de ne point revenir, de ne point reparaître en présence de son maître, sans avoir vu l'incomparable Dulcinée du Toboso ; sans l'avoir complimentée, et sans l'avoir suppliée d'accorder au chevalier son esclave, une entrevue où il put recevoir sa bénédiction, avec le secours de laquelle il se promettait les plus brillans succès dans toutes les aventures périlleuses qu'il allait désormais braver pour la seule gloire d'une si noble, si haute et si belle Princesse. Sancho promit d'exécuter de point en point, et mot pour mot, tout ce qui lui était ordonné ; et se fit fort de rapporter de la Dame, une réponse au moins aussi bonne que celle qu'il en avait déjà tirée, lors de sa première ambassade : — Va donc, mon enfant, continua Don Quichotte ; pars, et préserve toi de l'effet trop éblouissant du bel astre que tu vas contempler !.... Tu vas donc la voir !..... Tant de félicité n'était donc réservée qu'à toi !.... ô Sancho ! hâte

toi !.... Puisque telle était ta destinée, sois de tous les écuyers le plus favorisé, le plus heureux; pars, je t'en convie, je t'en presse.... Mais, que rien de ce qui se dira, se fera, se passera entr'elle et toi ne t'échappe : observe, remarque tout, absolument tout.... Observe comment elle t'accueillera ; si son teint s'anime ou se décolore pendant que tu lui exposeras le sujet de ta mission ; si elle s'agite ou se trouble chaque fois que tu lui prononceras mon nom.... Peut être tu la trouveras sur le galant canapé de son estrade ; en ce cas, observe si pendant votre entretien, elle se contraint pour ne pas se laisser aller sur ses coussins.... Si, au contraire, elle est debout pendant qu'elle te donnera audience, examine bien si elle se pose tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre.... Dans tous les cas, remarque si elle répète deux ou trois fois la même chose; si elle prononce ses réponses avec timidité, embarras ; si sa voix douce d'abord, s'altère et se monte au ton de la sévérité ; ou si, sévère

d'abord, elle tire ensuite sensiblement au tendre.... Si en te parlant elle porte fréquemment la main à ses cheveux, comme pour les ranger, encore qu'ils ne te paraissent point en désordre.... Enfin, observe jusqu'à ses moindres gestes. Et si tu me rends du tout un compte exact, songe que tu m'auras découvert le secret de son cœur. Car, apprends, Sancho, qu'entre amans, la contenance et les mouvemens extérieurs sont, pour celui qui sait les comprendre, les interprêtes les plus fidelles et les plus éloquens des impressions de l'ame.... Va, précieux ami; puisse la fortune moins rigoureuse pour toi que pour moi, guider et accompagner tes pas! puisse-t elle te ramener bientôt avec des nouvelles plus prospères que celles que je vais redouter, en t'attendant sous ces tristes et solitaires ombrages!

— J'irai, je vais, répondit Sancho, taut vîte que je pourrai; et je reviendrai plus vîte encore. Allons, mon cher maître, allons, du courage. Réconfortez moi

ce pauvre petit cœur, qui, je parie, n'est pas plus gros qu'un pois, tant il est serré. Songez qu'avec du courage et de la patience on vient à bout de tout.... Qu'on attrape quelquefois le lièvre au gîte, au moment qu'on s'y attend le moins. Je veux dire, que si la nuit passée, n'y voyant goutte, nous n'avons pu déterrer le château de Madame, ce n'est pas une raison pour que, de jour, et y voyant bien clair, je ne le déniche pas. Allez, comptez que je le trouverai, en fût-il, n'en fût-il pas : et une fois trouvé, laissez-moi faire, je réponds du reste.

= Sur ce, Sancho tourna bride et se mit à talonner le grison à coups redoublés. Don Quichotte à cheval, resta seul, appuyé sur sa longue lance fichée en terre, à sa gauche. Nous le laisserons dans cette attitude, rêver, craindre, espérer, soupirer, désirer, et sur-tout compter les momens : et nous suivrons Sancho Pansa, qui se trouvait pour le moins aussi embarrassé de sa personne, aussi agité que son maître. Il sortit du

bois ; mais bientôt ne sachant que faire, que devenir, et se voyant hors de portée d'être aperçu par Don Quichotte, il mit pied à terre, sous un arbre, pour s'y recueillir plus à son aise, et aviser aux moyens de se tirer d'affaire.

— Voyons, se dit-il, en parlant à lui même ; voyons où nous en sommes, et ramassons nos esprits.... Or çà, Monsieur Sancho, *primo*, d'abord, où s'en va votre Seigneurie de ce pas? Va-t-elle chercher son grison perdu ou égaré ? — Non ; puisque le voilà là. — Que va-t elle donc chercher? — Elle va chercher.... peu de chose.... une bagatelle.... Ce n'est qu'une Princesse.... et cette Princesse encore, n'est belle que comme un soleil, comme un firmament tout entier ! — Et.... où Monsieur Sancho va-t-il dénicher ce bel oiseau? — Où? ici près, dans la grande ville du Toboso. — Fort bien..... Et de quelle part Monsieur Sancho va-t il le chercher ? — De la part du grand Don Quichotte de la Manche, chevalier fameux et er-

rant, qui redresse les torts, qui donne à boire à ceux qui ont faim, et à manger à ceux qui ont soif. — A merveille... et... savez vous où elle demeure, cette Princesse? — Non; mais mon maître soutient qu'elle demeure dans un magnifique palais royal. — Et. . . . avez vous jamais vu la Dame, depuis que vous êtes en ce monde? la connaissez vous? — Non; ni moi ni mon maître. . . . Remarquez bien, Monsieur Sancho; ni vous ni votre maître! — Et. . . . . croyez-vous faire en cela, un métier décent, honnête, loyal? Croyez-vous que Messieurs du Toboso, trouveront bon que vous veniez ainsi leur soutirer leurs Princesses, et enjôler leurs Dames? Pensez-vous que s'ils s'en aperçoivent, ils ne viendront pas vous rouer de coups de bâton, vous casser les os?.... Vous direz que ce n'est pas pour votre compte; que vous n'êtes que commissionnaire dans l'affaire: mais s'arrangeront-ils, se contenteront-ils de cette mince excuse? N'y comptez pas, Monsieur Sancho; ne vous y fiez pas.

Messieurs de la Manche ne sont pas très-doux dans leurs manières : ils ne souffrent pas qu'on leur marche sur le pied ; et de plus, ils sont chatouilleux sur l'article... hem !.... Tout ceci ne sent pas comme baume.... Garde à toi, pauvre Sancho ; tire toi de là le mieux que tu pourras, et bien vîte.... Et puis, croit-il, ce fameux chevalier errant, qui ne voit jamais rien d'impossible pour lui ; croit-il donc, que ce qu'il cherche va se trouver comme Mars en carême ? Que les Dulcinées sont aussi communes au Toboso, que les bacheliers à Salamanque ?.... Au diable l'ambassade, et celui qui ma fourré dans ce maudit labyrinthe !

= Le résultat de ce soliloque de Sancho, fut de se recueillir en silence et pendant quelques minutes, au bout desquelles il reprit la parole : — Ce n'est pas le tout que de parler, se dit-il ; faut agir, faut en finir.... Partons d'abord d'un principe ; c'est qu'il y a remède à tout, hors à la mort, par où, bon gré malgré nous devons, tous, passer à la

fin de nos jours. Remarquons de plus, que mon maître est fou, archi-fou.... Il est vrai, entre nous soit dit, que je ne le suis peut-être guères moins que lui, moi, qui le connaissant si bien, ne le quitte ni jour ni nuit, et lui sers d'écuyer; et que le proverbe dit avec raison, *dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es:* mais ici, n'importe que je sois ou ne sois pas fou comme lui, le point essentiel est qu'il le soit, lui: et il l'est sans contredit, et d'une folie si pommée, que le plus souvent il vous prend une chose pour une autre, le blanc pour le noir, le noir pour le blanc; témoins ces moulins à vent, qu'il a pris pour autant de géans; ces mules bénédictines, qu'il a prises pour des dromadaires; ces troupeaux de moutons, qu'il a pris pour des armées, et cent autres quiproquo de ce calibre. Pourquoi donc ne viendrais-je pas à bout de lui faire croire que la première femelle qui nous tombera sous la main, est sa Madame Dulcinée, que j'aurai vue au Toboso?

S'il tortille.... hé bien, je soutiendrai, je parierai que c'est elle : s'il jure que non, je jurerai que si : s'il s'obstine, moi, je m'obstinerai plus ferme, je crierai plus haut que lui.... et Dieu sait à qui restera le poste, quand il ne s'agira que d'un assaut de poumons entre mon maître et moi. . . . Que peut-il en arriver, au bout du compte? ou qu'il se dégoûtera de m'employer à ses ambassades d'amour, et alors le mal ne sera pas grand : ou que, comme je l'espère, il donnera dans le panneau, et qu'il croira qu'un malicieux enchanteur, de ceux qui lui en veulent tant, à métamorphosé sa Dame; et alors, j'aurai bataille gagnée.... et.... vive Sancho.

= Ce plan parut à Sancho Pancha, si bon, si sûr, que, dès ce moment, il se tint pour certain du succès, et que toutes ses inquiétudes se dissipèrent. Il résolut en conséquence de passer tranquillement toute la matinée là où il se trouvait, et d'y attendre l'après midi avant de retourner à Don Quichotte, qui ne manquerait

pas de calculer le tems nécessaire pour l'allée et venue du Toboso, et pour tous les détails de l'ambassade.

Tout le favorisa si bien, que dans la soirée, au moment où il se disposait à revenir vers son maître, il aperçut venir de la ville, trois paysannes, montées chacune sur une âne. On ne sait pas encore au juste, si ces ânes étaient mâles ou femelles; mais on est fondé à les conjecturer femelles, d'après l'usage connu des Manchoises, qui généralement se confient avec plus de sécurité aux bouriques qu'aux baudets: au reste, ce point d'histoire n'est pas assez important pour valoir une plus longue digression.

— Sancho ne les eut pas plutôt aperçues, que toujours talonnant le grison, il revint à Don Quichotte. Il le retrouva dans la même attitude que le matin, quand il l'avait quitté: toujours soupirant et débitant à haute voix ses amoureuses lamentations.

— Hé bien Sancho, s'écria Don Quichotte, du plus loin qu'il put s'en faire

entendre, hé bien, mon ami, quelles nouvelles m'apportes-tu? est-ce en blanc, est-ce en noir que je dois marquer cette journée, la plus importante, et peut-être la dernière de ma trop longue vie?

— Ni en blanc, ni en noir, Monseigneur, répondit Sancho. Mais en gros rouge, et en grosses marques, afin qu'elles se voient de plus loin.

—Comment! s'écria Don Quichotte, tu m'apportes donc d'excellentes nouvelles.

— Si excellentes, répondit Sancho, qu'il ne vous reste plus qu'à serrer un coup de talon à votre Rossinante, et à marcher en avant hors du bois, pour recevoir Madame Dulcinée du Toboso, qui vient en personne, accompagnée de deux suivantes, vous donner à vous même la réponse à toutes vos demandes.

— Dieu! s'écria Don Quichotte, que me dis-tu là, mon cher Sancho!.... Serait il bien vrai!.... Mais non; tu m'abuses; ou touché de mon triste sort, tu cherches à l'adoucir par une illusion délicieuse.

— Hé ! qu'est-ce qu'il m'en reviendrait, de vous tromper ? répondit Sancho ; sur-tout quand il ne tient qu'à vous d'y regarder vous même, si vous ne m'en croyez pas. Piquez, piquez moi votre Rossinante, Monseigneur, et suivez moi. Vous allez, de vos deux yeux, voir votre chère Princesse ; mais parée ! arrangée et enjolivée ! Oh ! cela ne peut se rendre. Rien que ses deux suivantes, sont étincelantes comme des astres ! On les prendrait, du haut en bas, pour des épis de perles, de diamans et de rubis, sur un fond d'or massif, doublé de robes de brocard, de dix pieds de long. Leurs cheveux flottans ont l'air d'autant de rayons du soleil, qui jouent avec le vent. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'elles sont montées sur trois haquenées, d'un blanc pommé, comme de la vie je n'en ai vu....

— Dis-donc, pommelé, mon pauvre Sancho, interrompit Don Quichotte.

— Toujours est-il qu'elles viennent, reprit Sancho ; et qu'on n'a jamais rien

envisagé de si beau, de si élégant, de si magnifique; sur-tout, Madame la Princesse Dulcinée. Oh! celle-là vous fait presque trouver mal, pour peu qu'on la regarde.

— Allons Sancho, dit Don Quichotte, allons au devant d'elles.... Mais, fidelle et serviable ami, qu'avant tout, je te marque ma vive reconnaissance. Reçois, Sancho, le cadeau de la dépouille entière, quelle qu'elle soit, qui proviendra de ma première aventure: ou, à ton choix, la portée entière, quelle qu'elle soit, des trois jumens poulinières, que, comme tu sais, j'ai laissées dans le communal de notre village.

— Je préfère la portée des trois poulinières, répondit Sancho: car, qui sait ce que sera la dépouille de notre première aventure? Ainsi, c'est dit, je m'en tiens aux poulains, mâles ou femelles, tels que la providence les enverra.

= Arrivés à la lisière du bois, ils aperçurent, très-près d'eux, les trois paysannes. Don Quichotte n'en alongea pas

moins ses regards impatiens le long du chemin qui conduisait au Toboso ; et n'y voyant absolument autre chose que les trois campagnardes, il en témoigna sa surprise à Sancho, en lui demandant s'il s'était bien assuré que la Princesse et sa suite fussent sorties de la ville.

— Comment ! comment ! sorties de la ville ! s'écria Sancho. Votre Seigneurie aurait-elle la berlue ; ou les yeux de l'autre côté de la face ? Quoi ! vous ne les voyez pas, presque sous votre nez, éclatantes et reluisantes comme le soleil à midi !

— Je ne vois absolument rien, répondit Don Quichotte, qu'ici près trois campagnardes, montées sur des bouriques.

— C'est donc le grand Diable qui s'en mêle, dit Sancho. Comment ! ... trois superbes haquenées, plus blanches que neige, à la bigarure près, vous appelez cela des bouriques !

— Je te certifie, mon enfant, répondit Don Quichotte, qu'il est vrai que ce sont des bouriques, comme il est vrai que tu es Sancho Pansa, et moi Don

Quichotte de la Manche : du moins, elles me paraissent telles.

— Taisez-vous donc, Monseigneur, reprit Sancho, à demi voix, ou du moins parlez plus bas. Si elles vous entendaient, tout serait gâté ; et pour qui diable vous prendraient-elles ! ... Allons, dépapillottez moi vos deux yeux, et venez bien vîte faire votre révérence à Madame la souveraine de vos pensées. Il n'y a plus moyen de reculer ; la voilà bientôt sur vous.

= Et sans attendre de réplique, Sancho courut droit aux trois paysannes. Arrivé à portée, il se coula bas de son âne, sauta sur le licou de la première qui se trouva sous sa main, l'arrêta tout court, et en se jetant à deux genoux devant elle, il lui dit : — Reine et Duchesse de la beauté, votre haute Altesse est humblement suppliée de recevoir en ses bonnes grâces, ce chevalier votre esclave, que voilà là, tout troublé, tout pétrifié, presque pâmé, de se trouver, en personne, si près de votre magnifique présence.

Moi, je suis Sancho Pansa, son écuyer; et lui, c'est l'errant chevalier Don Quichotte de la Manche, autrement dit, le chevalier de la Triste figure.

= Pendant cette harangue, Don Quichotte, entraîné par l'exemple de son écuyer, s'était aussi mis à deux genoux et à côté de lui. Il ouvrait de grands yeux sur celle qu'il entendait appeler Reine et Duchesse de la beauté; mais n'y voyant qu'une paysanne rousse et camarde, il était si dépaysé, si embarrassé, qu'il ne pouvait proférer une seule parole. De leur côté, les paysannes, étonnées de se voir arrêtées par deux hommes si différens des autres, et cependant en posture si suppliante, ne savaient que faire et que répondre. A la fin, pourtant, celle dont Sancho tenait la bourique, rompit le silence, et entreprit de se regimber. — *Laissé m' passé*, dit elle aigrement à Sancho, en s'efforçant de lui arracher le licou; *j'nons pas l' tems d'écouté vos bétises.* — O Princesse! lui répondit Sancho; ô Dame universelle du Toboso!

comment votre magnifique cœur ne se ramollit il pas, en voyant à genoux, aux pieds de votre sublime prestance, la plus puissante colonne de la chevalerie errante!... *A çà*, reprit une des camarades, *en finirons-je bintôt? n'vlà-t-il pas d'biaux modèles, pour nous en conté! croyent-ils donc, parce que je n'sons que des paysannes, que je n'leu rendrons pas bin la monnaie d'leu pièce? Allons, garre, que j'passions. Adieu.*

— Relève-toi, Sancho, dit tristement Don Quichotte, en se relevant lui-même. Il n'est que trop évident, que l'implacable destin ennemi s'est emparé de toutes les issues qui peuvent introduire le bonheur dans ce cœur trop cruellement persécuté. Mais, toi, continua-t-il, en s'adressant à la paysanne, miracle de perfections! chef-d'œuvre de la nature! ame de cette ame où tu régneras uniquement et à jamais! puisqu'un barbare enchanteur peut impunément, en me fascinant les yeux, me priver du bonheur de te contempler dans toute ta beauté; puisque, pour moi seul,

sans doute, il a transformé ta céleste personne, en celle d'une campagnarde fort ordinaire; si le même coup ne m'a pas, à tes yeux, transformé en monstre hideux; je t'en conjure, accueille d'un seul regard d'intérêt et de commisération, le tendre hommage, qu'à genoux, je viens de rendre à tes charmes, quoiqu'invisibles pour moi! — *Qu'est c'qui chante donc c'taute?* reprit grossièrement la paysanne; *allons, garre, encore une fois, que j'passions; en v'là bin assez long, j'pense.*

= Sancho, à la fin, laissa le licou, et lâcha prise, enchanté, content au possible du succès complet de son entreprise. La Dulcinée supposée, se voyant dégagée, n'eut rien de plus pressé que de piquer sa bourique à grands coups d'aiguillon. La pauvre bête, poussée au-delà de ses moyens ordinaires, se trouva forcée de se mutiner. Elle se mit à ruer avec tant de colère et d'abandon, que bientôt, elle et Madame Dulcinée, en tombèrent

les quatre membres en l'air. Don Quichotte accourut à la Dame, pour la relever, et Sancho à la bourique, qu'il remit sur pieds, et dont il rétablit promptement le bât, qui, du choc, avait tourné du dos au ventre de la petite bête. Quand le désordre fut réparé, Don Quichotte présenta galamment la main à la Dame, pour l'aider à remonter à cheval : mais, au lieu de l'accepter, elle recula légèrement de quelques pas, revint de suite en courant, et s'élança si lestement, que, d'un seul saut, aidé de ses deux mains appuyées sur la croupe de sa bourique, elle retomba, les deux jambes écartées, et à califourchon, juste au milieu de son bât. — Tudieu ! s'écria Sancho, quelle légéreté ! quelle adresse ! Hé mais ! Madame notre souveraine en montrerait au plus ingambe écuyer du Mexique ou de Cordoue ! Comment ! d'un seul saut !.... et, déjà, la voilà au galop !.... et les demoiselles suivantes, comme elles vous en détalent aussi ! c'est à qui mieux mieux !

il semble, ma foi, que le vent les emporte !

= Et, en effet, dès l'instant que Madame Dulcinée s'était retrouvée à plomb sur son bât, toutes les trois, à l'envie, s'étaient mises à fuir à toutes jambes de leurs montures, et sans oser seulement regarder derrière. Don Quichotte, stupéfait, les suivit des yeux, mais ne recouvra le mouvement, ne put même parler, que long tems après qu'il les eut totalement perdues de vue. — Hé bien Sancho ! s'écria-t il alors, que penses-tu de la rage opiniâtre des cruels enchanteurs qui me persécutent ? vois-tu jusqu'où va leur ingénieuse fureur ? m'arracher jusqu'à la satisfaction de voir une seule fois mon incomparable Dulcinée, sous sa véritable forme ! Ah ! je le vois : le sort en est jeté. Né pour apprendre aux autres, par mon exemple, jusqu'à quel point on peut être malheureux, sans doute je ne suis ici bas, que pour y épuiser, seul, le carquois de l'adversité ! Et, remarque, mon cher Sancho, que les perfides ne se sont pas

bornés à métamorphoser horriblement ma Dulcinée, à ne me la montrer que sous l'apparence ignoble et repoussante d'une laide paysanne; ils ont poussé leur infernale malice, jusqu'à lui ôter un de ses traits les plus caractéristiques des belles de son rang; cette haleine douce, suave, qu'elles contractent au milieu des fleurs et des parfums dont elles s'aromatisent journellement. Je t'avoue, mon ami, qu'en approchant Madame, pour l'aider à remonter sur sa haquenée (qui, à moi, ne me paraissait, je t'assure, qu'une très-chétive bourique), je me suis senti les yeux et l'odorat fortement affectés d'une empoisonnante exhalaison, d'une pénétrante odeur d'ail et d'oignon crus, qui m'a fait éternuer et tousser à plusieurs reprises.

— O canaille! canaille maudite! s'écria Sancho. Coquins d'enchanteurs! ne vous verrai-je donc jamais, tous, enfilés par les ouïes, comme un chapelet de sardines! vous en savez long; vous en pouvez beaucoup; mais vous en abusez

par trop. Veillaques que vous êtes ! n'était-ce pas assez d'avoir, à la place des deux grands yeux de perle de notre princesse, fourré deux tristes petites noix de gale ! d'avoir remplacé sa superbe chevelure blondine, par la dépouille d'une queue de bœuf ! Enfin, n'était-ce pas assez d'en avoir fait un dégoûtant laidron, fallait-il lui ôter encore sa bonne odeur, qui, au moins, nous aurait donné à comprendre et à espérer, que vous n'aviez touché qu'à l'écorce de Madame !.... Vous comprenez, pourtant, mon bon maître, que je ne parle de toutes ces laideurs, que d'après ce que vous dites en avoir vu : car, quant à moi, je n'ai vu Madame que dans tout son soleil, dans toute sa beauté naturelle, et tellement belle, qu'elle a sous la lèvre, à gauche, en forme de petite moustache, un superbe signe, planté de six ou huit cheveux couleur d'or, et longs d'au moins six bons doigts.

— En ce cas, reprit Don Quichotte, d'après la correspondance ordinaire de

ces jeux de la nature sur nos corps, je suis assuré que ma Dulcinée a un pareil signe quelque part sur la cuisse droite : mais ce qui me déroute un peu, c'est la longueur des poils ; ils me paraissent énormes.

— Tout ce que j'en sais, dit Sancho, c'est qu'ils sont placés à ravir, et qu'ils ne jurent pas du tout avec le reste de la figure.

— Je le crois bien, répliqua Don Quichotte. Tous les traits de ma Dulcinée, jusques à ses signes, doivent être autant de chefs-d'œuvre de la nature : et je suis persuadé que cent signes, comme celui dont tu parles, semés sur son beau corps, y feraient juste l'effet que font au firmament les astres et les étoiles ; qu'ils ne feraient qu'en relever l'éclat et les perfections..... Mais, dis-moi, Sancho, cette selle que tu as remise en place, et qui ne m'a paru qu'un bât, était-elle à dossier ou à l'écuyère?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Sancho : c'était une selle *à la Ginette....* ; mais

caparaçonnée ! comme, de ma vie, je n'en ai vue : l'équipage valait, au moins, la moitié d'un royaume.

— Et je n'ai rien vu de tout cela ! reprit Don Quichotte. Ah ! Sancho : je le répète, je ne puis trop le répéter ; je suis de tous les humains le plus infortuné.

= Le traître Sancho riait sous cape, de l'excessive extravagance de son maître, et se félicitait de l'avoir si délicatement enjôlé ; mais il se gardait bien de lui en rien laisser apercevoir. Après nombre d'autres propos de cette espèce, ils remontèrent, l'un à cheval, l'autre sur son âne ; et ils prirent la route de Sarragosse, où ils se proposaient d'arriver pour la fameuse fête de Saint Georges. Ils ne prévoyaient pas les grands et singuliers événemens qu'on va raconter ; et qui, comme on le verra, dédommageront amplement le lecteur, de la peine qu'il prendra pour en lire l'histoire.

CHAPITRE XI.

De l'étrange aventure de Don Quichotte avec le char de la Mort.

Don Quichotte cheminait tristement ; et profondément occupé de l'infernale malice des enchanteurs qui venaient de métamorphoser son incomparable Dulcinée, en paysanne rousse, laide et rebutante, il cherchait dans son imagination, s'il n'y aurait pas quelque moyen de combattre ce cruel maléfice, et de rendre à sa Dame, sa forme naturelle. Totalement absorbé par cette idée, il avait, sans s'en apercevoir, abandonné la bride de Rossinante, qui, se sentant en pleine liberté, s'arrêtait à chaque pas, pour choisir l'herbe la plus fraîche, et s'en régaler à son appétit. Sancho, fort occupé aussi, mais moins tristement, se laissait, sans y penser, porter par le grison, qui, côte

à côte de Rossinante, le suivait et l'imitait fidellement. A la fin, ces fréquentes pauses imprévues, impatientèrent Sancho, le rappelèrent à lui; et il entreprit de tirer son maître de cette ennuyeuse rêverie. — Monseigneur, lui dit-il, on dit que la tristesse a été inventée pour les hommes, et non pas pour les bêtes, et j'en conviens : mais convenez aussi, que quand les hommes en prennent par trop, ils deviennent fièrement bêtes..... Allons, Monseigneur, allons, réveillez-vous.... Sortez-moi de cette léthargie, et relevez votre bride qui traîne.... Quel abattement! Où donc est-elle, cette vigueur toujours alerte des véritables chevaliers errans? Où diable sommes-nous donc? sommes-nous ici ou en France?... Hé! que Satan n'emporte-t-il, bien vîte, à tous les diables, toutes les Dulcinées du monde, s'il n'en faut qu'une seule pour enterrer tout vif le plus vaillant chevalier de la terre.

— Tais-toi Sancho, répondit Don Quichotte. Je te défends tout propos

indécent, toute parole irrespectueuse sur cette malheureuse princesse enchantée... Ne suis-je pas, d'ailleurs, la cause de son malheur? Sa cruelle situation ne provient-elle pas directement de l'envie et de la haine de mes ennemis personnels?

— Ah! oui, dit Sancho; elle est vraiment cruelle, sa situation.... Quand j'y pense! l'avoir vue, comme je l'ai vue; et la voir, comme vous l'avez vue! oh! cela fend le cœur!

— Tu peux en raisonner, toi, Sancho, reprit Don Quichotte; les enchanteurs ne t'avaient point fasciné les yeux; et tu as pu la voir dans toute sa beauté! Hélas! c'est sur moi seul que leur maléfice a opéré!... Mais, mon cher, un souvenir me revient qui me déroute, quand, d'après les détails, je cherche à me faire une juste idée de la beauté de ma princesse. Tu m'as dit que ses yeux étaient des yeux de perle; et je t'avoue, que des yeux de cette espèce, me paraissent plutôt des yeux de carpe frite, que des yeux de vierge. Je me les repré-

sente, au contraire, comme deux brillantes émeraudes, entourées chacune d'un joli petit arc en ciel, en forme de sourcil : et je présume, qu'ébloui toi-même par leur éclat, tu auras pris les yeux pour les dents, qui, en effet, doivent être autant de perles orientales.

— Il est possible, comme vous le dites, répondit Sancho, que j'aie pris les yeux pour les dents, et les dents pour les yeux; et il n'y aurait pas de quoi s'en étonner : car j'étais tout autant étourdi de ce que je voyais de magnifique, que vous pouviez l'être de ce que vous voyez de laid. Au reste, mon cher maître, Dieu seul, qui sait tout, sait ce qu'il en est : et ce que nous avons de mieux à faire en ce bas monde, en cette triste vallée de larmes et de douleurs, où presque tout est tromperie, méchanceté, coquinisme, c'est de nous recommander à la divine Providence, dans tous nos embarras.... Moi, ce qui m'intrigue le plus, c'est de savoir comment s'en tireront les géans et les chevaliers que

vous allez vaincre, quand, d'après vos ordres, ils iront présenter leurs soumissions devant la beauté de madame Dulcinée. Où diable la trouveront-ils! Il me semble les voir, comme des grands nigauds, dans les rues du Toboso, demander bêtement, de boutique en boutique, l'adresse de la belle princesse, que personne ne connaîtra plus. Ils ne la reconnaîtraient pas, quand même, par hasard, elle se trouverait sur leur chemin.

— Je ne présume pas, répondit Don Quichotte, que l'enchantement de Dulcinée soit visible pour tous autres que pour moi.... En tout cas, il sera facile d'éclaircir ce doute. Il ne s'agira que d'enjoindre aux premiers chevaliers ou géans vaincus, qui auront passé par mes mains, de revenir, sur le champ, me rendre compte de toutes les circonstances de leur présentation.

— Bien imaginé, reprit Sancho. De cette manière, au moins, nous saurons à quoi nous en tenir; et si Madame Dul-

cinée est véritablement enchantée à fond, et pour tout le monde, comme elle l'est pour vous; ce que je ne crois pas pourtant, puisque, moi, je l'ai vue si belle, si bien parée, si bien montée, et si richement caparaçonnée..... En attendant, prions Dieu qu'il la maintienne en santé, joie et patience. Nous, de notre côté, tâchons de nous maintenir de même, en faisant notre métier, et en cherchant nos aventures. Le tems, qui est le grand remède à tous maux, viendra sûrement à bout de celui-ci, comme de tant d'autres : laissons le s'en charger, et prenons courage; c'est, croyez moi, le plus sage à nous.

= Don Quichotte allait répliquer à Sancho Pansa; mais il en fut détourné par l'apparition subite d'une grande charrette découverte, qui, d'un chemin de traverse, débusquait sur celui qu'ils suivaient, et qui leur croisa brusquement le passage. Elle était chargée de plusieurs personnages très-extraordinaires. Celui qui conduisait les mules, était un affreux démon; et la première figure qui, après lui,

fixa les regards de Don Quichotte, fut celle de la Mort, ou, du moins, celle d'un humain de taille et d'embonpoint ordinaires, sous le hideux costume de la Mort. Près d'elle était assis un Ange à grandes ailes brillantes. A côté de l'Ange, était un Empereur, la couronne d'or sur la tête. Aux pieds de la Mort, était le dieu Cupidon, sans bandeau sur les yeux, mais qu'à son arc, son carquois et ses flèches, il était facile de reconnaître. Derrière, était un guerrier ferré, bardé du haut en bas, mais sans salade ni morion, la tête absolument nue. Enfin, plusieurs autres personnages moins remarquables, complétaient ce groupe singulier.

Le premier mouvement de Don Quichotte, à l'aspect imprévu de cette charrette, fut celui de la surprise; et celui de Sancho, la frayeur la plus épouvantable qu'il eût eue de sa vie. Mais notre chevalier passa bientôt de la surprise à la satisfaction, en réfléchissant qu'une rencontre aussi extraordinaire,

ne pouvait qu'annoncer une aventure extraordinairement périlleuse. Plein de cette idée héroïque, et résolu d'affronter l'enfer entier, il alla se poster en travers de la charrette, la lance en arrêt; et d'une voix forte et menaçante, il s'écria : — Qui que tu sois, infernal cocher! fusses-tu le grand diable lui-même! c'est à toi que je m'adresse d'abord. Je t'ordonne d'arrêter, de me dire qui tu es, d'où tu viens, où tu vas, et qui sont les personnages que tu conduis dans cette espèce de barque à Caron.

— Bien volontiers, répondit le Diable-cocher, d'un ton très-doux, et en arrêtant ses mules. Seigneur, nous sommes les comédiens de la troupe d'*Angelo el malo.* C'est aujourd'hui la fête du Sacré Corps. Nous venons de la solenniser par une représentation de la pièce de *la Mort à son tribunal,* dans un bourg ici près, derrière cette colline. Nous devons en donner, ce soir, une seconde représentation dans cet autre bourg que vous voyez à demi-lieue, devant nous. Comme nous

nous sommes trouvés trop pressés pour avoir le tems de nous déshabiller, de faire nos paquets et de nous rhabiller, nous avons pris le parti de nous transporter d'un bourg à l'autre, tout costumés, comme nous voilà. Ce jeune homme joue le rôle de la Mort : celui-ci fait l'Ange. Cette Dame est la femme de l'auteur de la pièce, et joue l'Impératrice ; celui là l'Empereur, et moi le Diable. Si votre Seigneurie désire en savoir davantage, elle n'a qu'à parler : je suis un Diable qui en sait long, et disposé à tout ce qui pourrait vous être agréable.

— Foi de chevalier errant, répondit Don Quichotte, quand cette charrette m'est apparue, j'ai pensé qu'elle m'amenait quelque grande aventure. C'est bien ici le cas de dire, qu'il faut se défier des apparences, et toucher avant que de croire. Allez, troupe aimable et joyeuse : allez en paix, solenniser la fête du jour. Si je puis quelque chose pour votre service, ordonnez, et je le ferai de bon cœur ; car toujours j'aimai le theatre et

les braves gens qui ont assez de talens pour en faire le métier.

= Pendant que Don Quichotte répondait ainsi, survint, à pied, un traîneur de la troupe. C'était une espèce de Diable subalterne, grotesquement vêtu, tout grouillant de grelots; et sa face était couverte d'un masque épouvantable. Il avait à la main un bâton, au bout duquel étaient suspendues trois vessies sèches et gonflées. En abordant la compagnie, ce farceur vint faire ses contorsions, et jouer de son bâton jusque sous le nez de Rossinante; et le bruit des vessies, celui des grelots, la forme et les mouvemens du baladin, causèrent au pauvre animal une si terrible frayeur, qu'il en perdit la tête. Il prit le mors aux dents; et quoiqu'en pût faire Don Quichotte, après force bonds et ruades, il s'enfuit, à toutes jambes, à travers champs, avec une vivacité, une souplesse, une impétuosité, dont à son extérieur sec et flegmatique, on ne l'eût jamais cru capable. Sancho, alarmé du

danger que courait son maître, sauta bas de son âne, comptant, qu'à pied, il lui serait plus facile de couper chemin à Rossinante, ou de le calmer par des cris. Mais il s'essouffla vainement, et vainement il s'égosilla. Cette nouvelle crânerie de Rossinante finit, comme à l'ordinaire, par la culbute totale du cheval et du chevalier, avant que Sancho pût les joindre ou prevenir le coup.

L'impitoyable farceur, ne voyant plus sur la scène que l'âne à qui s'en prendre, sauta dessus ; et à grands coups de vessies sur la croupe et par tout, il parvint, en lui faisant plus de peur que de mal, à l'animer au point de lui faire prendre le galop du côté du bourg où la troupe devait se rendre. Le malheureux Sancho, entre l'enclume et le marteau, voyant, d'un côté, son maître à terre, peut-être fracassé ; de l'autre, son âne, vexé, battu, et forcé de galopper entre les jambes d'un cruel Démon, ne savait où porter, d'abord, du secours. Chaque fois qu'il apercevait les terribles

vessies s'élever et retomber sur le trop cher grison, il se sentait déchirer les entrailles : il aurait volontiers consenti à recevoir tous ces coups lui-même, et entre les deux yeux, si, à cette condition, il eût pu en garantir le pauvre animal. Cependant, cette extrême tendresse pour son âne, ne put, dans le grand cœur de Sancho, l'emporter sur le sentiment de ce qu'en fidelle écuyer, en bon serviteur, il devait à son maître ; et ce fut à lui qu'il accourut d'abord.

Il le trouva seulement étourdi de la chûte ; mais embarrassé par son armure, au point de ne pouvoir se bouger : et Rossinante, les quatre fers en l'air, entièrement rentré dans son calme naturel. Il parvint à les relever tous les deux ; et en remettant son maître à cheval, il lui recommanda, pour Dieu, le malheureux grison que le Diable aux vessies emportait plus vîte que le vent.—Je te réponds corps pour corps, de ton grison, lui dit Don Quichotte : fût-il verrouillé dans le plus noir cachot de l'enfer, je te promets de te

le faire rendre jusqu'au dernier poil. Suis moi, Sancho, et marchons à l'ennemi ; je vois que la charrette va lentement, et que nous pouvons encore la joindre.... Viens, tu choisiras parmi les mules, celle qui pourra le mieux remplacer provisoirement ton âne.

— Ce n'est, je crois, plus la peine de nous tant presser, répondit Sancho, ni de vous mettre en colère. Grâce au ciel, je vois le Diable qui se sauve sur ses propres pattes, et mon grison qui s'en revient à nous.

= Et, en effet, l'âne et le Diable aux vessies, à force de galopper, avaient fini, comme Rossinante et son maître, par une culbute qui les avait séparés. Le Diable avait continué sa route à pied ; et l'âne se voyant seul et libre, s'était empressé de revenir à son monde ordinaire. — Il ne sera pas dit, s'écria Don Quichotte irrité, que l'on m'ait offensé impunément, en la personne de ton âne : et puisque le Diable assez téméraire pour avoir fait le coup, s'est dérobé, par la fuite, à ma

juste vengeance, j'en rends responsable tous ses compagnons; et je m'en prends à l'Empereur personnellement, comme le plus important de la troupe.

— Ne vous mettez pas cette mauvaise idée en tête, reprit Sancho. Tous ces farceurs, baladins, comédiens, sont une espèce de race à part, avec laquelle il est sage de n'avoir jamais rien à démêler. Adroits comme des singes, ils savent se tirer de par tout sans payer les pots cassés. J'en connais un qui, avec deux homicides sur le corps, est sorti d'affaire sans mal ni douleurs. Ils trouvent par tout secours et protection. Tout le monde les aime, parce qu'ils font plaisir à tout le monde: et puis, c'est que ceux des grandes troupes, des royales sur-tout, ont le bras long: ils vous ont un train, une tournure de Prince, qui vous en imposent.

— On ne m'en impose point, à moi, quand on a l'audace de m'offenser, répliqua Don Quichotte; et fut-il protégé par tout le genre humain, cet insolent

Démon aux trois vessies, n'aura pas à se vanter du tour qu'il ma joué.

= Et, sans vouloir en entendre davantage, Don Quichotte piqua des deux, et courut à la charrette, qui s'était déjà remise en marche.

— Arrêtez, arrêtez, lui cria-t-il de toute sa force; arrêtez donc, bande joyeuse et réjouissante: qu'avant de vous quitter, je vous aprenne au moins comment on doit traiter les ânes d'écuyers attachés à la chevalerie errante.

= Il criait et il gesticulait si violemment, qu'enfin les gens de la charrette l'entendirent, et comprirent ses intentions hostiles. Ils firent halte. La Mort, la première, sauta bas de la charrette; après elle, l'Empereur; puis, le Diable cocher; et ensuite le grand Ange. Jusqu'à la Reine et au Dieu Cupidon, tout fut à terre en un instant; et tous à se munir de pierres de calibre, pour recevoir Don Quichotte. Celui ci, voyant le bataillon si bien disposé, si prêt à lâcher sa bordée

de cailloux, fit halte à son tour : non qu'il eût peur, mais pour combiner les dispositions d'attaque les plus convenables en cette occurrence. Sancho, le prudent Sancho, qui, à pied, n'avait pu joindre son maître dans sa course trop rapide, mais qui ne l'en suivait pas moins, quoique de loin, le joignit enfin, comme il considérait le fort et le faible de l'ennemi. — Seriez vous donc assez fou, s'écria-t il tout essoufflé, pour entreprendre une pareille bataille ! faites donc attention, Monseigneur, mon cher maître, qu'à moins d'être sous une cloche de bronze, il n'y a pas moyen de se garrer d'une grêle de cailloux, comme celle qui va nous arriver. Considérez aussi, qu'il ne serait pas brave à vous, mais qu'il serait plus que téméraire, d'attaquer, seul, une armée entière, où combattent en personne, la Mort elle-même, et des Empereurs soutenus par des Anges, bons ou mauvais n'importe ; car, le meilleur ici, ne vaut rien pour nous, puisqu'ils sont tous contre nous. Enfin,

si ces raisons ne vous mettent pas à la raison, en voici encore une autre. C'est que dans tout ce tas d'Empereurs, de Diables, de Princes et de Dieux de théâtre, il n'y a sûrement pas un seul chevalier errant.

— Sancho, répondit Don Quichotte; je me rends à cette dernière raison : elle est, pour moi, sans réplique. En effet, je ne puis ni ne dois me mesurer contre qui n'est point armé chevalier. C'est donc à toi seul à punir cette espèce de gens-ci, de l'insulte faite à ton grison. Si le cœur t'en dit, marche en avant ; d'ici, je te soutiendrai de la voix et de mes conseils.

— Non Monseigneur, non, le cœur ne m'en dit mot, répondit Sancho. Je n'ai envie de me venger de personne. En bon chrétien, je pardonne cette injure-ci, comme tant d'autres que j'ai déjà pardonnées : et mon âne, qui s'en rapporte à moi du soin de toutes ses affaires, ne trouvera pas mauvais, que j'arrange celle-ci de manière à ce que

je vive en paix, pendant le peu de jours qui me reviennent encore pour ma part.

— En ce cas, apostolique et pacifique Sancho, reprit Don Quichotte ; en ce cas, sage et prudent Sancho, laissons là ces figures de théâtre, et cherchons ailleurs des aventures majeures. Autant que j'en puis juger, ce pays m'a tout l'air d'en fournir en abondance, et du plus grand genre.

= Don Quichotte alors tourna bride. Sancho rejoignit son âne, qu'il caressa tendrement avant de le remonter. La Mort et son cortége se regroupèrent dans leur charrette, et continuèrent leur voyage : et ainsi finit cette aventure qui, sans la sagesse de Sancho, et la docilité de son maître, eût pu devenir si terrible. La fortune leur en destinait pour le lendemain, une bien plus sérieuse encore, et non moins intéressante pour le lecteur, avec un chevalier errant et amoureux comme notre héros.

CHAPITRE XII.

De la grande et fameuse aventure de Don Quichotte avec le vaillant chevalier des Miroirs.

Don Quichotte et son écuyer, le soir du jour de l'aventure du char de la mort, entrèrent dans un forêt de futaie, où ils se déterminèrent à passer la nuit. Le premier soin de Sancho fut d'y engager son maître à prendre enfin quelque nourriture : et ils soupèrent amicalement ensemble, en conversant sur les événemens de la journée. — Ma foi, Monseigneur, dit Sancho, après divers autres propos, convenez que j'ai eu bon nez tantôt de préférer la portée de vos trois poulinières, à la dépouille de notre première aventure. Cela prouve bien que, comme dit le proverbe, moineau dans la poêle, vaut mieux que perdrix qui vole.

— Néanmoins, Sancho, répondit Don Quichotte, si tu m'eusses laissé faire, comme je le voulais, la dépouille en aurait valu la peine. Tu aurais au moins la couronne d'or de l'Empereur et les jolies ailes de Cupidon : car, à coup sûr, je ne leur aurais pas laissé ces deux rares morceaux; ni peut-être beaucoup d'autres, dont tu serais, à présent, paisible et légitime possesseur.

— Bah! reprit Sancho ; vous oubliez donc que les sceptres d'argent et les couronnes d'or des Rois de théâtre, ne sont que du fer blanc et de l'oripeau?

— Je n'y songeais effectivement plus, mon ami, répondit Don Quichotte ; et tu as raison. Il est vrai que toutes décorations, tous ornemens de théâtre ne sont que le simulacre de ce qu'ils paraissent être ; et ils ne peuvent être autre chose, puisque la comédie n'est elle-même que le simulacre des actions qu'elle représente. Je ne t'en conseille pas moins, Sancho, d'estimer la comédie ; et, par suite, de tenir en ta bienveillance et ceux qui la

jouent et ceux qui la composent. Tous sont membres utiles de la grande famille qu'on appelle le genre humain ; car il est toujours infiniment utile de présenter aux hommes les tableaux propres à les porter au bien, et à les éloigner du mal. Rien ne remplit mieux ce double but, ou du moins n'y tend plus directement, que la comédie et les comédiens. Le théâtre est, ou doit être, une espèce de miroir à deux faces, où, d'un côté, nous nous voyons tels que nous sommes, et de l'autre tels que nous devrions être. D'ailleurs, Sancho, à le bien prendre, tout ici bas n'est que comédie : et ce monde n'est lui même qu'un vaste théâtre, sur lequel nous jouons chacun le rôle dont la providence nous a chargés dans la pièce qu'on appelle *la vie.* Les uns y sont puissans, les autres faibles et passifs : les uns y ordonnent, les autres y obéissent : les uns y sont bons, les autres méchans : les uns y sont rusés ou fripons, les autres simples ou dupes : chacun même y porte l'habit de

son rôle, depuis le manteau royal ou la robe pontificale, jusqu'à la malheureuse guenille. Et comme la pièce finie, les comédiens quittent leur costume de théâtre, et ne conservent entr'eux d'autre distinction que celle de leur mérite personnel; de même, en ce monde, à la fin de la vie, la mort ne nous laisse plus que l'habit de la nature, qui est le même pour tous; et nous entasse dans le tombeau, sans autre distinction réelle et durable, que celle des vertus et des talens que nous avons montrés sur la scène du monde.

— Quelle brave comparaison! s'écria Sancho. Comme elle me paraît juste, et comme elle me frappe, quoique je ne l'entende pas aujourd'hui pour la première fois! Et cette autre, mon cher maître, cette autre qui dit la même chose, en comparant les hommes en ce monde, aux pions dans une partie d'échecs. Tant que la partie dure, chaque pion y fait, y peut, y vaut plus ou moins qu'un autre: mais quand elle est

terminée, ils rentrent tous dans le sac, où ils ne valent pas mieux l'un que l'autre. Hé bien, la partie, c'est notre vie; les pions, ce sont les hommes, qui, pendant la vie, peuvent beaucoup, peu, rien, ou moins que rien; et le sac, c'est le tombeau qui, après la partie, les ramasse tous, et bon gré malgré, les rend tous égaux.

— Très-bien dit! très-bien cité! mon cher Sancho, reprit Don Quichotte: je vois avec satisfaction que tu te formes, que chaque jour tu deviens moins simple; que tu t'instruis.

— Il serait par trop bête à moi, répondit Sancho, de ne pas profiter un peu du grand esprit de votre Seigneurie. Les champs les plus stériles, les plus arides, finissent toujours par valoir quelque chose, quand ils sont bien fumés et bien cultivés. Or.... les paroles que votre Seigneurie.... prend la complaisance de me lâcher de tems à autre, sont.... sont le fumier que vous jetez par-ci par là dans le champ stérile de

mon sec entendement.... et sa culture, c'est.... c'est le tems que..... qui s'est passé depuis, qu'à votre service, j'ai la faveur de communiquer avec votre conversation.... Ainsi j'espère..... que je finirai par donner récolte de beaux et bons fruits qui.... que.... qui ne seront pas indignes de la précieuse cultivation dont... dont votre Seigneurie a eu la bienveillance de.... de labourer ma maigre et dure intelligence.

= Don Quichotte ne put s'empêcher de sourire de la tournure entortillée du compliment de son disciple, qui effectivement faisait des progrès sensibles : mais qui n'étant point encore de force à filer des phrases d'une certaine élévation, perdait ordinairement la tramontane à moitié hauteur ; et retombait à plat dans sa balourdise naturelle, où il restait embourbé, chaque fois qu'il ne trouvait pas moyen de clorre sa période par une litanie de ses proverbes familiers.

Nos deux aventuriers passèrent une

partie de la nuit, en conversant ainsi, et de diverses autres choses, jusqu'à ce que Sancho se sentit une forte envie *de souffler la lampe et de tirer le rideau :* expression dont, dans ses quarts d'heure de verve, il se servait par fois pour dire qu'il voulait dormir. Il alla préalablement débâter le grison et l'entraver, afin qu'il pût à son aise, et sans inconvénient, se régaler du pâturage appétissant qui abondait aux environs. Il rendit ensuite le même bon office à Rossinante qu'il débrida, mais qu'il ne dessella point, parce que Don Quichotte lui enjoignit expressément de se conformer à l'usage des anciens chevaliers errans, qui, comme on sait, à la belle étoile, et la nuit comme le jour, avaient grand soin de tenir leurs chevaux sellés, et la bride suspendue à l'arçon, toujours prête à passer.

Rossinante et le grison, ainsi débarrassés et mis à l'aise, se rapprochèrent amicalement, pour jouir, en société, de ces précieux instans de bombance et

de liberté. L'auteur de cette véridique histoire, consacre ici un chapitre entier, à célébrer la rare amitié de ces deux estimables bêtes : mais plus rigoureux que lui sur le grand principe qu'on appelle *convenance*, et par respect pour cette sévère bienséance dont il ne me paraît jamais permis de s'écarter dans un ouvrage essentiellement héroïque, tel que celui-ci, je supprime ce chapitre, ou du moins je me borne à en traduire les traits les plus remarquables. Bénengély, pour donner une idée de l'intimité de ces deux dignes amis, raconte qu'aussitôt qu'ils se sentaient libres, leur premier mouvement les portait toujours à se réunir; et qu'après les choses obligeantes qu'en leur langage ils avaient coutume de se dire, ils se frottaient, et se grattaient mutuellement, jusqu'à ce que fatigués de ce laborieux genre de caresses, ou que délivrés de toutes démangeaisons importunes, ils éprouvassent l'un et l'autre, ou le besoin du repos, ou la satiété du plaisir : qu'alors Rossinante, le plus

haut des deux sur jambes, alongeait et posait son long col en travers sur les épaules du grison, qu'il débordait d'une bonne demi-vare; et qu'immobiles dans cette affectueuse attitude, occupés d'eux seuls et du soin de se soutenir réciproquement, ils se reposaient, les regards paisiblement fichés en terre, jusqu'à ce que la faim ou des ordres supérieurs vinssent les forcer à se séparer. Dans un autre endroit, Bénengély les met en parallèle avec Nisus et Euriale, et avec Oreste et Pilade: et à la honte des hommes d'aujourd'hui, si peu faits pour les célestes et pures jouissances de l'amitié, il finit par les proposer pour modèles à toute l'espèce humaine; en observant, qu'au surplus, ce n'est pas en ce genre seulement que les bêtes sont et ont été capables de donner aux hommes des leçons utiles, ou des exemples bons à suivre. Car, dit-il, n'est-ce pas la cigogne qui nous a fourni la salutaire idée des clystères; et le chien, celle des vomitifs? Et, au moral, quel homme peut

se flatter d'être aussi reconnaissant, aussi fidelle que le chien ; aussi vigilant que la grue ; aussi prévoyant que la fourmi ; aussi chaste que l'éléphant ! Après cet extrait de la trop longue digression de Bénengély sur l'exemplaire amitié de Rossinante et du grison, le traducteur revient à l'histoire, qui continue comme il suit.

Finalement, Sancho s'endormit au pied d'un chêne, pendant que Don Quichotte, au pied d'un autre, attendait le sommeil. Mais à peine notre héros commencait à s'assoupir, lorsqu'il fut subitement réveillé par un bruit très-voisin. A l'instant il fut relevé debout, et sur le qui vive. En prêtant l'oreille, et en dardant ses regards à travers l'obscurité de la nuit, qu'un demi-clair de lune éclaircissait un peu, il entendit et entrevit deux hommes à cheval ; et l'un des deux qui, en mettant pied à terre, disait à l'autre, en se jetant sur l'herbe avec l'abandon du désespoir : — Ami, restons

en ce lieu : descends et débride nos chevaux : ils trouveront, ce me semble, abondamment à vivre ici : et moi, je compte y trouver la solitude silencieuse dont mon triste cœur sent si vivement le besoin.

= Le froissement bruyant que cette espèce de chûte occasionna dans les diverses pièces d'une armure, et que Don Quichotte entendit très distinctement, lui fit connaître que ce nouveau venu était probablement un chevalier errant. Charmé de cette rencontre, et pressé de s'en réjouir, il courut à Sancho qu'il secoua fortement et du pied et de la main, et à plusieurs reprises, avant de parvenir à l'éveiller. — Sancho ! Sancho ! lui dit-il à demi-voix ; une aventure, mon ami ! enfin, nous en tenons une, et une véritable !

— Où ? où ? répondit Sancho tout engourdi, en cherchant des yeux, de tous côtés. Dieu nous la donne belle, Monseigneur ; Dieu nous la donne bonne !...

Mais, où donc est-elle, cette belle aventure ?..... Je ne la vois pas, la chère Dame.

— Tiens, reprit Don Quichotte, ouvre les yeux, regarde entre ces deux arbres : vois-tu ce chevalier errant étendu sur l'herbe ? autant que j'en puis juger, ce n'est pas non plus un chevalier bien fortuné, mon ami. Je l'ai vu descendre de cheval, et se jeter sur terre en homme terriblement accablé ! J'ai entendu craqueter une armure et des armes, qui ont fait le même bruit que les miennes quand je tombe, et je suis certain que, comme moi, il est chevalier errant.

— Je crois l'apercevoir, dit Sancho. Mais où donc est l'aventure ? Moi, je ne la vois pas.

— L'aventure, répondit Don Quichotte, n'est pas encore tout à fait formée : mais elle se fera ; c'est juste de cette manière-ci que commencent les véritables... Mais, paix... Je crois l'entendre accorder une guitare... Oui..... je ne me trompe

pas... Il tousse, il crache... Sûrement il va chanter.

— Ma foi oui, dit Sancho... Pardienne je me réjouis de l'entendre. C'est encore un chevalier amoureux, mon cher maître : je vous garantis qu'il en tient fortement dans l'aile, celui-ci.

— Tu dois savoir Sancho, reprit Don Quichotte, qu'il ne peut exister de chevalier errant sans amour; que sans être amoureux, nul ne peut être chevalier errant : que la règle le veut ainsi.... Mais, écoutons : bientôt nous saurons ce qu'il a dans l'ame. Quand on sait chanter soi même ce qu'on sent, le cœur tout entier doit s'exhaler dans la voix.

= Celle du nouveau venu se fit entendre alors, et coupa la parole à Sancho, qui allait répliquer. Voici ce qu'il chanta.

Fixez, ma Dame, un terme à ma souffrance :
Au malheureux trop plein de vos appas,
S'il faut toujours qu'il ne se plaigne pas,
Laissez, au moins, un rayon d'espérance.

Autant mourir, que taire ma constance :
Me l'ordonner, c'est ordonner ma mort ;
Mais s'il vous plaît de m'écouter encor,
Du tendre amour, que n'ai-je l'éloquence !

A vos vouloirs, quoique mon cœur flexible,
Plus mou que cire, obéisse en tremblant ;
Il gardera, plus dur qu'un diamant,
De vos beautés, l'empreinte indestructible.

Le chanteur, que désormais jusqu'à ce que nous le connaissions mieux, j'appellerai le chevalier de la Forêt, termina ses couplets par quelques profonds soupirs, entrecoupés d'exclamations dolentes ; et bientôt après, il s'écria du ton le plus pathétique : — Miracle de la nature ! O la plus belle des mortelles ! pour mon malheur, tu devais donc être aussi la plus ingrate ! C'en est donc fait, sérénissime Princesse, trop chère Casildée de Vandalie ! Sans pitié pour ton infortuné chevalier, tu le condamnes à se consumer loin de ta présence en vains désirs, en travaux continuels, en périlleux exploits !.... Te suffira-t il enfin, d'avoir éprouvé mon amour et ma constance,

par tout ce que j'ai fait pour ta gloire? Que peux tu vouloir encore? Après tant d'autres prouesses, n'ai-je pas, comme tu l'exigeais, forcé, par la valeur de ce bras toujours vainqueur, tous les chevaliers de Navarre, de Léon, de Castille, d'Andalousie, et jusques à ceux de la Manche, à reconnaître, confesser et affirmer que tu es la plus belle, la plus sage et la plus noble Princesse de la terre?....

— Cela n'est pas entièrement vrai, dit ici Don Quichotte, à demi-voix: car, moi, qui suis de la Manche et chevalier errant, j'affirme que je n'ai jamais rien affirmé de pareil; et que jamais, sûrement, je n'affirmerai rien d'aussi attentatoire à la prééminence de beauté de ma Princesse... Ce chevalier, Sancho, me paraît en délire: sa tête n'y est plus,... Mais, écoutons encore, peut-être nous en apprendra t il davantage.

— Oui, oui, écoutons, dit Sancho. Il paraît en train d'en dire long. Je parie qu'il en a pour un bon mois, si on le laisse faire.

= Mais Sancho fut trompé dans son attente. Le chevalier de la Forêt cessa de parler, comme pour écouter aussi. — Qui va là, s'écria-t-il, d'une voix ferme, en se relevant, après un instant de silence. J'ai entendu quelqu'un. Qui que vous soyez, répondez, sans crainte. Etes vous du nombre des heureux; êtes vous de celui des malheureux?

— De celui des malheureux, répondit Don Quichotte.

— En ce cas, approchez, reprit le chevalier de la Forêt. S'il est vrai que plus infortuné que nous, puisse, par l'effet de la comparaison, diminuer le sentiment de nos maux, vous trouverez auprès de moi ce triste soulagement.

= Don Quichotte vivement touché de cette invitation, si dolente en même tems et si affable, s'y rendit avec empressement; et Sancho le suivit. Le chevalier de la Forêt, sans aucun compliment préalable, saisit par le bras celui de la Triste figure, et lui dit : — Venez vous asseoir près de moi, Seigneur chevalier : dans cet

équipage, en ces lieux, je ne puis vous méconnaître : vous êtes de l'Ordre illustre dont j'ai aussi l'honneur d'être membre : vous êtes chevalier errant ?

— Oui Seigneur, répondit Don Quichotte : ainsi que vous, je suis chevalier errant ; infortuné comme vous, triste et affligé. Mais je n'en suis pas moins sensible aux peines d'autrui. Les vôtres, à en juger d'après ce que je viens de vous entendre chanter et dire, sont peines d'amour ? Sans doute vous gémissez des rigueurs de quelque trop aimable inhumaine?

— Et vous, Seigneur chevalier, reprit celui de la Forêt (en s'asseyant, et en faisant affectueusement asseoir Don Quichotte sur cette pelouse qui, dans quelques heures, devait leur servir de champ de bataille), seriez vous assez favorisé du ciel, pour ne point être amoureux ?

— Comme vous, Seigneur, je suis et je dois être amoureux, répondit Don Quichotte : et quoique malheureux par l'amour, je sens que je le serais bien plus

encore, s'il me fallait exister sans Dame. Si, loin de ce qu'on a me, l'amour honnête a ses tourmens, n'a-t-il pas aussi ses jouissances ? n'a-t-il pas l'espérance ?

— Oui, répliqua le chevalier de la Forêt. Mais, Seigneur, les rigueurs affectées, les froides cruautés, les vaines promesses, les dédains mortifians ; comment les supporter ? Ils font tourner la tête.

— Jamais, reprit Don Quichotte, je ne fus dédaigné ni rebuté par ma Dame ; je ne connais pas ce tourment.

— Non, par ma foi, s'écria Sancho, qui, sans façon, s'était posté derrière et entre les deux chevaliers : et je certifie que la Dame de mon maître est bonne enfant, douce comme un agneau, coulante en affaires comme une véritable crême.

— C'est là votre écuyer, Seigneur? demanda le chevalier de la Forêt, en se retournant brusquement.

— Oui Seigneur, répondit Don Quichotte.

— En ce cas, reprit le chevalier de la Forêt, c'est le premier écuyer que j'aye vu, assez osé, pour s'immiscer ainsi, sans ordre, dans la conversation de son maître. J'ai aussi mon écuyer, qui, assurément, et à tous égards, en vaut un autre : mais je défie que personne au monde, puisse dire l'avoir entendu me couper ainsi la parole.

— Hé bien, moi, reprit Sancho, je défie qu'on en puisse dire autant de moi. Je parle avec mon maître, et en sa présence, tant que le cœur m'en dit; et j'y parlerai à la barbe de. . . .

= Sancho ne put en lâcher davantage, parce qu'il se sentit alors tirer par la manche, et entraîner par l'écuyer du chevalier de la Forêt, qui, à quelques pas, lui dit à voix basse : — Si vous voulez, mon cher confrère, nous irons nous reposer quelque part où nous puissions à notre aise, causer ensemble et à l'écuyère. Croyez-moi, laissons nos Seigneurs nos maîtres, s'en donner aussi à leur appétit et sans gêne. Les voilà sur le chapitre

de leurs amours; et je vous réponds qu'ils n'en verront pas le bout avant le point du jour.

— Je ne demande pas mieux, répondit Sancho : vous avez là une excellente idée, et vous m'avez tout l'air d'un brave homme, vous. Allons, venez vous-en : je vous ferai voir qui je suis ; et que, quoiqu'on en dise, je suis en état de parler à propos, tout autant qu'un autre.

= Tout en parlant, ils s'éloignèrent, et allèrent s'asseoir à distance convenable pour être parfaitement libres. Voici leur conversation : quoique moins grave que celle de leurs maîtres, elle n'en est pas moins digne des honneurs de l'histoire.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'aventure du chevalier des Miroirs. Conversation curieuse entre les deux écuyers.

Les deux chevaliers assis sous un arbre, les deux écuyers sous un autre, firent bande à part, et à distance convenable pour pouvoir converser librement : ceux-ci de leurs petites affaires, ceux-là de leurs amours. L'histoire rend compte d'abord de l'entretien des deux serviteurs ; et ensuite, de celui des deux maîtres.

— Convenez, Monsieur mon confrère, dit l'écuyer du chevalier de la Forêt, que nous autres, pauvres écuyers, nous passons une rude vie au service de nos Seigneurs les chevaliers errans ! Nous subissons bien, dans toute sa rigueur, l'arrêt que Dieu lança contre nos premiers

pères, quand il les condamna, dans sa colère, eux et leur postérité, à manger désormais leur pain à la sueur de leur front!

— Ma foi, répondit Sancho, je trouve que nous en mangeons autant en grelottant qu'en suant. Car, les malheureux écuyers errans, presque toujours couchés à la fraîcheur de la belle étoile, ont, à mon avis, tout autant à pâtir du froid que du chaud. Passe encore, si, du moins, nous en mangions toujours à notre appétit, du pain! il semble qu'on sent moins ses maux, ou qu'on les supporte mieux, quand l'estomac est content. Mais combien de fois par semaine, ne nous arrive-t-il pas, de passer un et deux jours entiers, sans avaler autre chose que force bouffées du vent qui souffle!

— Cela ne serait vraiment pas supportable, reprit le camarade, si nous n'étions pas soutenus par la perspective d'une brillante récompense. Mais heureusement, l'expérience nous apprend

qu'il faudrait qu'un chevalier errant fût excessivement malencontreux ou mal adroit, pour ne pas finir, tôt ou tard, par donner à son écuyer un gouvernement d'île, peut-être même une comté ou un marquisat.

— Ma foi, moi, dit Sancho, j'ai préféré un gouvernement d'île; c'est mon goût; et je n'en ai pas fait mystère à mon maître. Il est si complaisant, si libéral, qu'il me l'a déjà promis bien des fois.

— Moi, reprit l'écuyer de la Forêt, je me suis contenté, pour prix de mes services, d'un bon petit canonicat que j'ai demandé à mon maître: et j'ai sa parole; c'est comme si je le tenais.

— Votre maître, apparemment, reprit Sancho, est chevalier ecclésiastique, puisqu'il peut vous payer en monnaie d'église. Mais le mien est tout laïque. Je me rappelle pourtant que certaines gens, que je n'en avais point priées, lui ont, dans le tems, conseillé de se faire archevêque, en place de se faire monarque.

Heureusement, il a tenu ferme; et pour mon compte, bien m'en a valu : car, entre nous soit dit, quoique j'aye peut-être la mine d'un homme, comme je ne sais ni A ni B, je ne suis qu'une bête pour la besogne d'église. Jamais je n'aurais pu tenir le moindre bénéfice, seulement pendant une semaine.

— Malgré cela, répondit le confrère, je crains fort, que, comme on dit, vous n'ayiez troqué votre cheval borgne contre un aveugle, et fait ce qu'on appelle une mauvaise affaire, en choisissant de préférence un gouvernement d'île. Il y en a de très désagréables. Il y en a de mal sains. Il y en a de si misérables, qu'ils ne donnent pas de l'eau à boire : et s'il s'en trouve quelques-uns d'un peu présentables, un peu cossus, on en paye les avantages diablement cher, par la multitude d'occupations, de soins et d'inquiétudes auxquels ont est exposé jour et nuit dans ce pénible métier là. Tenez, voulez-vous que je vous dise franchement ce que je pense? Je crois qu'au lieu de courir après

ces brillantes espérances, avec lesquelles on nous mène par le bout du nez, nous ferions beaucoup mieux de retourner chacun chez nous: au moins nous y serions nos maîtres. Moyennant un bon bidet, une paire de lévriers, et une couple de lignes de pêcheurs, nous y passerions notre tems utilement et agréablement à la chasse et à la pêche: et il n'en faut pas davantage pour se faire, chez soi, une existence fort honorable.

— Je ne suis pas riche, reprit Sancho: mais je vois que je pourrais avoir à peu près tout ce qu'il me faudrait pour cette gentille existence là. Je n'ai pas de bidet; mais j'ai un âne, que j'appelle mon grison, qui vaut son pesant d'or, ou du moins deux fois mieux que le cheval de mon maître. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne troquerais pas, quand même il me donnerait un sac d'avoine par-dessus le marché. Quant aux lévriers, je n'en ai point; mais il n'en manque pas dans mon village; et je trouverai toujours bien à en emprunter une paire, tantôt à celui-ci,

tantôt à celui là : d'ailleurs, il ne m'en coûtera pas si cher, tant que je ne chasserai qu'avec les chiens des autres.

— Ma foi, mon cher camarade, dit l'écuyer de la Forêt, c'en est fait, je suis las de vagabonder et de vivre je ne sais comment. Décidément, je me retire : au moins, chez moi, j'éléverai ma petite famille : trois enfans charmans, trois bijoux, trois véritables perles orientales !

— Je n'en ai que deux, moi, reprit Sancho, mais faits au tour, et présentables au Pape lui-même : sur-tout ma Sanchette, que j'élève pour être comtesse; et qui, n'en déplaise à sa mauvaise tête de mère, le sera, s'il plaît à Dieu, un de ces quatre matins.

— Quel âge a donc cette belle demoiselle, que vous élévez pour être comtesse? demanda l'écuyer de la Forêt.

— Je ne m'en rappelle pas au juste, répondit Sancho. Cela va, je crois, de quatorze à seize ans. Mais elle vous est grande et plantée comme un sapin, fraîche

comme une matinée d'Avril, et vigoureuse comme un chêne.

— Avec de pareils agrémens, reprit le camarade, au lieu de n'en faire qu'une simple comtesse, vous pourriez, ma foi, en faire une nymphe du vert bois! quel beau brin de femme! quel friand morceau! quinze ans! ah! la coquine!....

— Tout doux, tout doux, interrompit Sancho, d'un ton piqué. Ma fille, Monsieur l'écuyer, n'est point une coquine, pas plus que sa mère: et s'il plaît à Dieu, tant que l'ame me battra dans le corps, ni l'une ni l'autre ne feront un si vilain métier.... Et quand vous parleriez un peu plus honnêtement, le mal ne serait pas grand. Il me semble que pour un écuyer cultivé par la communication des chevaliers errans, qui sont la politesse même, vos paroles, entre nous soit dit, sont un peu saugrenues.

— Vous le prenez fort mal, répliqua l'écuyer de la Forêt: et, à mon tour, il me semble, Monsieur l'écuyer, que vous devriez vous connaître mieux en paro-

les honnêtes et obligeantes. Ne savez vous pas, que, généralement, quand une personne fait subitement une action brillante ; quand, par exemple, au combat du taureau, un chevalier détache un beau coup de lance à l'animal, chacun, dans le premier mouvement de surprise et de plaisir, s'écrie : *ah! le coquin ! quel beau coup!* Et ce terme, qui, je l'avoue, à quelquefois un sens insultant, porte avec lui, dans ce cas-ci, l'expression de la louange, et même de l'admiration. Voyez, à présent, Monsieur l'écuyer, si un bon père a lieu de se piquer quand il entend appliquer à ses enfans l'apostrophe flatteuse que vous venez de repousser....

— Et que je repousse encore, interrompit Sancho : je n'en veux point. Avec vos explications tirées par les cheveux, il ne tiendrait qu'à vous de me *coquiniſier*, moi, ma femme et mes enfans ; puisque, sans vanité, nous ne faisons que des choses louables. ... Mais, pour en revenir, je vous déclare franchement aussi, que je ne serais pas plus pressé de

sortir de l'état de péché mortel, que, dans le fond, je ne le suis de quitter mon rude métier d'écuyer. Si je m'y suis fourré une seconde fois, tenez, je ne vous le cache pas, c'est qu'affriandé par cent jolis écus d'or que j'ai trouvés, la première fois, dans les entrailles de la Montagne noire, le diable ne m'ôterait pas de la tête, que j'en trouverai bien d'autres encore. Aussi, chemin faisant, j'ai toujours les yeux par-ci, les yeux par là, à droite, à gauche, en avant, en arrière, de tous côtés; et jusqu'à ce que je trouve, au moins je me régale en idée, et je m'en donne à bouche que veux-tu. Je m'imagine toujours voir sous mes pas, un gros sac de doublons : je me jette dessus : je le prends, je l'embrasse, je l'emporte à mon village; j'en achète des champs; je m'en fais des rentes; je les bois; je les mange; et je vis heureux comme un prince. Pendant que cette gentille imagination là me caresse, il me semble que le tems coule plus doucement, et que je suis moins sensible aux tribulations qui me

pleuvent au service de mon extravagant maître, que je vous donne pour fou, archi-fou, complétement fou, tout chevalier qu'il est.

— Je vous donne aussi le mien, reprit le confrère, pour le plus grand fou de la terre : et puisque nous en sommes à parler confidentiellement de nos maîtres, je ne vous cache pas, que le mien en tient encore plus que le vôtre ; car, rien n'est si fou, que de faire le fou pour guérir un autre fou, quand il y a très-gros à perdre à cette partie folle, si par hasard on venait à ne pas la jouer assez bien pour la gagner.

— Je ne vous comprends guères, dit Sancho, mais n'importe... Si votre maître est chevalier, et fou, comme le mien, sans doute aussi, comme le mien, il est amoureux ?

— Oui, répondit l'écuyer de la Forêt : sa Dame est une certaine Casildée de Vandalie; et c'est bien la plus âpre, la plus acariâtre, la plus revêche, la plus verte, et la plus difficile Princesse de la

terre. Mais je passerais volontiers cette manie à mon maître, s'il n'en avait pas une plus dangereuse encore, dont, dans quelques instans peut-être, il nous reviendra des éclaboussures.

— Tout, dans ce monde, ne va pas comme on le voudrait, reprit Sancho. Il paraît que les fous y abondent plus que les sages, et qu'il s'y en trouve à tout bout de champ. Mais, toujours à quelque chose malheur est bon. S'il est vrai que d'avoir compagnon de misère, puisse servir de consolation, et que votre maître soit aussi fou que le mien, au moins nous avons de quoi nous consoler l'un l'autre.

— Le mien est fou, dit l'écuyer de la Forêt: mais je vous avertis qu'il est encore plus brave qu'il n'est fou; et qu'il est encore plus malin, plus rusé, qu'il n'est brave et fou.

— Pas le mien, reprit Sancho. C'est la bonté même: pas la moindre malice; ne faisant de mal à personne, et voulant du bien à tout le monde. C'est une vraie cire molle: on en fait ce qu'on veut; un enfant lui ferait voir les étoiles en plein

midi, et croire que les vessies sont des lanternes. Aussi, je sens que je l'aime comme mes yeux ; et malgré ses extravagances, j'aurai diablement de peine à me résoudre à le planter là.

— C'est bel et bien à vous, Monsieur et cher confrère, dit l'écuyer de la Forêt ; c'est ce qui s'appelle en agir en loyal serviteur. Mais vous me permettrez de vous observer qu'il est toujours fou de s'attacher ainsi à un fou. Quand un aveugle en veut mener un autre, garre qu'ils ne donnent ensemble dans le premier fossé. Croyez moi, le plus sage à nous qui voyons encore clair, est de retourner bien vîte chez nous et à nos propres affaires ; car, celles qu'on cherche à travers champs, sont rarement belles et bonnes à trouver.

= Sancho, à force de jaser, sentait sa salive s'épaissir, et commençait à crachoter fréquemment. Le camarade, bon enfant de son naturel, s'en aperçut et y eut égard. — Je vois, lui dit-il, et je sens, pour mon compte, qu'une certaine sécheresse commence à gêner le

mouvement de nos langues. J'ai heureusement, à l'arçon de ma selle, certain délayant, pas mauvais, qui ne sera pas de trop ici : qu'en dites-vous ?... Je vous quitte, et je suis à vous dans la minute, ajouta-t il, en se levant et en s'en allant.

= L'instant d'après, il revint chargé d'une énorme bouteille de cuir, gonflée à en crever, et d'un lourd pâté, long d'une bonne demi-vare, et si bien conditionné, que Sancho qui ne savait pas qu'il fût de lapin, jugea, en le soupésant, qu'il contenait, au moins, une chèvre et toute sa famille. — Diable ! s'écria-t-il, en le flairant ; et voilà comme vous faites le métier, vous !

— Cela vous surprend ! répondit le confrère. Vous me prenez donc pour un imbécille, ou pour un écuyer de bas aloi ? Oh ! je ne marche point, moi, sans être munitionné comme un général.

= Sancho ne répliqua point, parce que déjà ses mâchoires étaient occupées d'un autre service. Ce ne fut qu'après

avoir appaisé le premier feu de son appétit, par une suite précipitée de morceaux aussitôt avalés que touchés, qu'il songea qu'il était en arrière dans la conversation. — Oui, dit-il enfin, oui, Monsieur l'écuyer; si ce banquet est aussi réel qu'il me le paraît, et que je le crois; s'il n'est point une niche d'enchanteurs; je confesse que vous êtes noble et loyal, bien buvant, bien mangeant, bien vivant, magnifique et libéral au possible; en un mot, que vous êtes la perle des écuyers; et que je ne suis qu'un chétif et indigne camarade, moi, qui n'ai dans le bissac qu'un morceau de fromage, dur à casser la tête d'un géant; quatre douzaines, ou environ, de pruneaux secs, et autant, ou à peu près, de noix ou de noisettes : grâce à la scrupuleuse ponctualité de mon maître, à qui vous n'ôteriez point de la tête, qu'en honneur et en conscience, les chevaliers errans d'aujourd'hui, à l'imitation de ceux de l'ancien tems, doivent, en campagne, ne vivre que de fruits secs et de racines;

encore faut-il, suivant lui, que ces racines soient sauvages, et point potagères.

— Ma foi, mon camarade, reprit l'autre, grand bien lui fasse; quant à moi, je vous déclare que mon estomac ne s'arrange ni de chardons ni de chiendent Que nos Seigneurs vivent à leur fantaisie; moi, j'en suis pour les pâtés, pour les viandes froides, et sur-tout pour ma bouteille..... ma bouteille! c'est ma douce amie. Jamais, mon cher, elle ne quitte l'arçon de ma selle, et toujours rondelette comme vous la voyez. Entraîné vers elle à tout instant, à tout instant je la caresse et la baise..... comme on baise une bouteille, et toujours avec un nouveau plaisir. Vivent, vivent ces maîtresses dociles, complaisantes, dont jamais on ne se dégoûte; dont les appas se renouvellent, se varient à volonté, toujours frais, toujours piquans; et dont jamais on n'est jaloux! A vous, mon très-cher, à vous la dame de mes pensées (ajouta-t-il en passant à Sancho, la bouteille dans tout son embonpoint).

= Sancho, à bras ouverts, accueillit la dame; et sur le champ, il se mit à compter les étoiles au-dessus de lui, pendant que, convenablement haussée et penchée entre ses deux mains, elle transvasait tout doucement dans son gosier. Cette situation était trop délicieuse pour pouvoir durer long-tems. Au bout de quelques minutes, sentant qu'il étouffait, Sancho redressa la bouteille, reprit ses sens, et s'écria, en la repassant au cher confrère : — Ah! la coquine ! la coquine!..... et comme il est catholique romain, celui-là !

— Je vous y prends, mon camarade, interrompit l'écuyer de la Forêt. Vous venez de coquinifier ma bouteille; faut-il, à mon tour, que je m'en fâche; et prétendez-vous l'insulter?

— Non, non, non, répondit Sancho. Je prétends, au contraire, la louer, l'honorer comme elle le mérite. Ah! j'avais tort; et à présent, je dis, je confesse et je reconnais qu'on peut coquinifier ce qu'on aime et ce qu'on admire.... Mais,

dites-moi, monsieur l'écuyer, la main sur le cœur, est ce là du *Cindad-real?*

— Belle demande, vraiment! répondit le camarade. Hé! quel gourmet êtes-vous donc? Oui, oui, c'en est, et du bon; et qui a vu plus d'une St Martin, je vous en réponds.

— Dame! excusez, reprit Sancho. Je ne voulais pas m'informer s'il est bon, puisque sur cet article, à présent, j'en sais autant que vous: mais, seulement, voir si vous êtes connaisseur.

— Qui? moi? si je suis connaisseur, répliqua l'écuyer de la Forêt? Qu'on me donne, mon cher, quel vin on voudra, non pas à goûter, mais seulement à flairer; et je parie dire, sans me tromper, son pays, son âge, ses qualités, ses défauts, et toutes ses circonstances et appartenances... Et vous n'en serez pas surpris, quand vous saurez que je suis arrière-petit-fils, et arrière petit neveu des deux plus fameux gourmets de la Manche, de ces deux gourmets dont on raconte l'anecdote que je vais

vous dire, que vous ne savez peut-être pas, et qui vous fera voir s'ils s'y entendaient. Un jour, on les pria de goûter une tonne de vin qu'on voulait acheter. L'un en prit une goutte sur le bout de sa langue, et dit que le vin sentait le fer. L'autre ne fit qu'en porter une goutte sous son nez, et il prononça que ce vin sentait le cuir. Le vendeur soutint que cela ne pouvait être; que la tonne avait été soigneusement rincée, et que sûrement son vin n'avait point été drogué : mais toutes ces raisons n'empêchèrent pas les deux gourmets de persister dans leurs dires, après avoir réitéré leurs épreuves avec une nouvelle attention. Finalement, le vin se vendit et se but. Le tems vint de nettoyer la tonne; et l'on trouva dans les lies, une petite clef attachée à un petit cordon de cuir! S'il est vrai que bon chien chasse de race, vous entendez que je dois un peu me connaître en vin... Mais, pour en revenir à nos affaires, mon camarade, croyez-moi, laissons-là les aventures; et puisque nous avons chez

nous du pain cuit, ne cherchons pas ailleurs du gâteau que, peut être, nous ne trouverions pas.

—Hé bien, répondit Sancho, c'est un parti pris : laissez-moi seulement conduire mon maître jusqu'à Sarragosse : après quoi, nous verrons à nous arranger.

= A force de jaser et de boire, les deux chers confrères sentirent approcher le sommeil avec la fin du pâté et celle de la bouteille. Petit à petit, leurs phrases devinrent plus rares et plus courtes : et tout en marmottant quelques monosyllabes, ils se laissèrent aller, tombèrent et s'endormirent, l'un à droite, l'autre à gauche de la bouteille vide et des débris du pâté. Laissons-les ronfler en paix, et allons retrouver leurs maîtres.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'aventure du chevalier des Miroirs.

L'HISTORIEN, en commençant ce chapitre, annonce que de quantité de choses qui se dirent entre Don Quichotte et le chevalier de la Forêt, celles-ci sont les seules qu'il juge à propos de rapporter.

— Enfin, Seigneur, dit le chevalier de la Forêt, apprenez que d'accord avec mon cœur, le destin et l'amour m'enchaînent pour jamais au char de la sans pareille Casildée de Vandalie. Je la dis sans pareille, parce qu'en effet, nulle autre sur terre ne peut avoir sa taille, ses grâces, sa beauté : nulle autre n'est aussi sage, aussi noble, aussi spirituelle. Mais qu'elle est ingrate et cruelle ! Imaginez vous, Seigneur, qu'inflexible jusqu'à présent, quoique sensible à la pureté de mes

châstes et légitimes désirs, elle exige que, nouvel Hercule, je prouve ma constance par une suite continuelle de travaux et d'exploits. Les plus inouis, les plus périlleux, sont ceux qui la flattent le plus. Et moi, trop crédule, ou plutôt trop amoureux, abusé par ses perfides promesses, je me livre toujours à chaque entreprise, comptant toujours qu'elle sera la dernière. Ainsi se sont perpétuées mes espérances toujours déçues ; et trompé si souvent, je ne puis plus entrevoir avec certitude le terme de mes tourmens sans cesse renaissans. Un jour, elle exigea que j'allasse défier la *Giralda* *, cette fameuse géante de Séville, que l'on croirait de bronze, tant elle est invulnérable et ferme sur ses jambes, quoique sa tête soit si volage. J'obéis ; je vainquis la géante ; et rendue à ma discrétion, je lui imposai l'obligation de rester désormais immobile

* Très-haute tour à Séville, et singulièrement déliée, dont la partie supérieure vibre sensiblement, dit-on, lorsque les vents du sud sont d'une certaine force. *(Note du Traducteur.)*

de la ceinture en haut, tant qu'il ne soufflerait que les vents du Nord : et depuis lors, en effet, on ne la voit plus en mouvement que pendant les vents du Midi. Un autre jour, il lui prit fantaisie de vouloir que je soulevasse, seul, les énormes taureaux de pierre de *Guisando*, et que je lui disse combien ils pesaient. C'était plutôt un tour de force de crocheteur, qu'un exploit de chevalerie: néanmoins j'obéis, et la satisfis. Une autre fois encore, elle prétexta la curiosité de savoir ce que contenait la vaste et profonde caverne *de la Cabra;* et elle m'ordonna de me précipiter dans cet abyme affreux, de le visiter, et de revenir lui en rendre compte. J'ai tout entrepris ; j'ai surmonté tous les obstacles, bravé tous les périls ; par tout le succès a couronné mon audace, mais je n'en suis pas plus avancé ni plus heureux auprès d'elle. Toujours nouveaux ordres, et nouvelles froideurs dédaigneuses, jusqu'à ce qu'ils soient exécutés. Enfin, pour dernière épreuve, elle a voulu que je parcourusse toutes les

Espagnes, pour en contraindre tous les chevaliers à reconnaître et déclarer qu'elle est la plus belle des femmes, et moi le plus vaillant des chevaliers. Cette grande et périlleuse entreprise touche à son terme. Déjà j'ai parcouru la majeure partie de ces royaumes, et vaincu tous les chevaliers qui ont osé me résister ou se refuser à l'aveu exigé. De tous ces hauts faits, le plus glorieux, sans contredit, et pour elle et pour moi; celui dont je m'enorgueillis véritablement, c'est ma mémorable victoire sur le vaillant Don Quichotte, ce chevalier si justement fameux; et de l'avoir forcé, comme les autres, à reconnaître et confesser que ma Casildée l'emporte en beauté et en toute espèce de perfections, sur sa célèbre Dulcinée. Cette victoire me flatte, seule, plus que toutes les autres ensemble. Vainqueur de ce chevalier, je tiens que je le suis de tous les chevaliers de la terre, puisqu'il passe pour les avoir vaincus tous. Ses hauts faits, ses innombrables exploits, sont en quelque sorte devenus

les miens propres. Sa renommée, toute éclatante qu'elle est, doit s'éclipser devant celle de son vainqueur; ou, se joignant à la mienne, en former pour moi seul, une masse de gloire à nulle autre pareille, et qui ne m'en laisse plus à désirer.

= Don Quichotte, étrangement surpris, avait eu peine à contenir son impétueuse indignation, pendant ces dernières phrases du chevalier de la Forêt : dix fois il s'était senti sur le bout de la langue le *vous en avez menti*, prêt à s'échapper. Mais, considérant que la brutalité n'est pas de la vaillance, et qu'en pareil cas, il s'agissait beaucoup moins d'injurier le menteur que de le forcer à confesser lui-même son imposture, il se modéra de manière à pouvoir répliquer avec décence. — A la réserve d'une seule, Seigneur, lui répondit-il, je ne prétends contester aucune de vos victoires : et je veux bien croire, n'ayant aucune raison d'en douter, que vous ayez vaincu tous les chevaliers de l'Espagne, de toute la terre, même, si

vous le voulez : mais j'en excepte, et pour plus d'une forte raison, le chevalier Don Quichotte de la Manche ; ou du moins je soutiens que celui que vous avez vaincu ou pu vaincre, n'était pas le véritable Don Quichotte; mais seulement quelqu'un qui, peut être, lui ressemblait.

— Et moi, Seigneur, répliqua le chevalier de la Forêt, je soutiens que je vous parle du véritable Don Quichotte, du fameux Don Quichotte de la Manche lui-même, et en propre personne ; et je vous confirme que je l'ai défié, vaincu et forcé de se rendre à ma discrétion. Je l'ai vu d'assez près, je pense, pour ne pas m'y tromper. C'est un homme de haute stature, excessivement maigre et décharné : il a les membres longs et grêles ; la figure sèche et blême ; un grand nez de perroquet, un peu de travers ; des moustaches noires, longues et lisses : il est déjà sur le retour, et il commence à grisonner très-fort. Il marche sous le nom de chevalier de la triste Figure. Il monte un brave et fameux coursier qu'on nomme

Rossinante. Il a pour écuyer une espèce de paysan qu'on appelle Sancho Pansa. Enfin, il a pour Dame de ses pensées, une certaine Aldonsa Lorenzo, dont il a fait sa Dulcinée du Toboso, comme d'une Andalouse qui se nommait Casilda, j'ai fait ma Casildée de Vandalie. Si, au reste ce signalement et ces détails que j'affirme exacts et vrais ne suffisent pas pour vous persuader, voici mon épée qui a le grand talent de convaincre les plus incrédules.

— Ne nous emportons point, chevalier, reprit Don Quichotte : et à votre tour, écoutez-moi ; mais tranquillement, je vous prie. Ce Don Quichotte dont vous me parlez, m'est parfaitement connu : c'est, sans contredit, mon meilleur ami ; ses intérêts me sont aussi chers que les miens, et je lui suis tout aussi dévoué qu'à moi même. Sur le portrait que vous venez d'en faire, et que je confesse exact, fidelle et calqué d'après nature, à moins de vous supposer capable de la plus impudente imposture, il ne m'est pas possible de douter que ce soit lui que vous

avez vaincu. Cependant, comme d'un autre côté, je suis sûr, très-sûr, sûr comme si je voyais et touchais, que celui que vous avez vaincu n'est pas le véritable Don Quichotte; je pense, pour tout concilier, tout expliquer, que votre Don Quichotte n'est qu'une apparence du mien, qui est le véritable : et que les enchanteurs ennemis du mien, jaloux de sa gloire acquise par une multitude de hauts faits que tout le monde connaît et admire, et voulant la ternir, auront fait prendre sa parfaite ressemblance, à quelqu'un qu'en effet vous aurez fort bien pu vaincre. Cela me paraît d'autant plus certain, que tout récemment encore, il n'y a pas deux fois vingt-quatre heures, ces mêmes enchanteurs ennemis du véritable Don Quichotte, ont métamorphosé son incomparable Dulcinée en paysanne très-désagréable à tous égards. Si, au reste, cette explication ne vous suffit pas; si vous n'êtes pas encore persuadé, voici, de plus, ce véritable Don Quichotte lui-même, qui, à pied ou à

cheval, et à telles armes il vous plaira, se fait fort de vous convaincre, de manière qu'il ne vous reste aucun doute.

= Et sur le champ, Don Quichotte se leva, se mit en posture de bataille ; et la main sur la poignée de son épée, il attendit quel parti allait prendre, quelle réponse allait faire le chevalier de la Forêt, qui, sans s'émouvoir et d'un ton calme, répondit : — Jamais, chevalier, je ne me refuse à pareille invitation : et s'il est vrai, comme vous le prétendez, que je n'aye vaincu que votre ressemblance, j'accepte très volontiers cette occasion de joindre l'original à la copie. Mais, comme à des chevaliers de notre sorte, il ne convient pas de se mesurer dans l'obscurité ; comme le jeu, entre nous, doit être loyal et à découvert ; sans doute vous serez, comme moi, d'avis d'attendre le lever du soleil. Je vous propose encore, et comme condition expresse du combat, que le vainqueur reste maître du vaincu : c'est-à-

dire, que le vaincu se soumettra loyalement à tout ce que le vainqueur exigera... Bien entendu qu'il ne sera rien exigé par le vainqueur, qui ne soit compatible avec l'honneur, et avec les principes reconnus en chevalerie errante.

— Je suis satisfait de ces conditions, répondit Don Quichotte. Je les accepte, et les tiens pour irrévocablement convenues entre nous.

= Sur ce, les chevaliers, après avoir inutilement appelé leurs écuyers à plusieurs reprises, allèrent les chercher. Ils les trouvèrent profondément endormis et hors d'état d'entendre. Ils les réveillerent, non sans beaucoup de peine; et ils leur ordonnèrent d'aller, sur le champ, disposer les chevaux pour la grande bataille à outrance, qui venait d'être résolue et fixée au lever du soleil. A cette nouvelle, Sancho stupéfait, se rappela tout ce que le cher confrère lui avait conté de la vaillance et de l'adresse du chevalier de la Forêt : il en frissonna

pour Don Quichotte. Mais n'osant en rien témoigner, il imita le camarade, et, sans mot dire, il partit avec lui.

Chemin faisant, le confrère dit à Sancho. — Or çà, mon camarade, vous savez, ou, si vous ne le savez pas, je vous l'apprends, que la coutume, en Andalousie, est que les témoins d'un combat singulier, s'en donnent aussi une façon, pendant que les champions de l'affaire en sont aux prises. J'espère donc, que, pendant que nos maîtres se transperceront ou se pourfendront, nous ne resterons pas les bras croisés. Vous sentez que nous ne pouvons pas nous dispenser de férailler un tantinet, et de nous faire au moins quelques petites estafilades.

— Cette mode-là, Monsieur l'écuyer, répondit Sancho, peut bien être celle des spadassins Andaloux; mais je ne la crois pas en vogue parmi les écuyers errans. Du moins, mon maître, qui sait sur le bout du doigt toutes les règles de la chevalerie errante, ne m'a-t-il, je vous

assure, jamais parlé de celle ci. Au reste, que ce soit la règle ou que ce ne la soit pas, si je ne veux pas la suivre, je ne peux jamais en être que pour l'amende: et quelle qu'elle soit, j'aurai toujours plus de profit et moins de désagrémens à la payer, qu'à dépenser peut-être bien plus, en onguens et en charpies, pour me raccommoder la tête. Vous me l'auriez bientôt pourfendue, à moi, qui, de ma vie, n'ai manié l'épée; et qui ne saurais comment m'y prendre, si absolument il fallait m'en servir pour me battre.

— Jamais, reprit le confrère, je n'aurais pensé qu'un écuyer ne sût pas se servir de l'épée.... Mais je sais un remède à cet inconvénient... Il ne s'agit que de nous battre avec toute autre chose: car, enfin, mon cher camarade, je vous le répète, nous ne pouvons plus nous en dispenser.... Tenez; j'ai ici deux sacs de toile, d'égale grandeur; vous en prendrez un, et moi l'autre; et nous nous battrons à grands coups de

sac; les attrappera qui pourra : du moins les armes seront égales.

— De cette manière, je le veux bien, répondit Sancho. Nous ne courrons pas risque de nous faire grand mal; et nos habits s'en trouveront époussetés à fond.

— Ho ! reprit le confrère, ce n'est pas tout à fait ainsi que je l'entends. J'entends qu'avant de nous épousseter, nous commencerons par mettre au fond de chaque sac, afin que le vent ne l'emporte pas, une demi-douzaine de cailloux de la grosseur du poing seulement; mais, choisis, comme de juste et de raison, de manière qu'un sac ne pèse pas plus que l'autre.

— Tudieu ! s'écria Sancho ; quelle douce fourrure ! quel édredon mollet ! et vous croyez bonnement qu'avec des sacs ainsi rembourrés de cailloux, nous ne nous ferions pas sauter la cervelle, peut-être même la tête entière, du premier coup !.... Je vous déclare, mon cher Monsieur, que je ne me bats point

avec vos sacs, s'il y a la moindre chose dedans, ne fût ce qu'une poignée de cocons de vers à soie.... Et puis, au fait, parlons raison; dites moi, je vous prie, pourquoi nous battre? hé! croyez-moi, laissons nos maîtres s'en donner tant qu'ils voudront : et nous, mon cher confrère, pensons à vivre, à boire et à manger. Le tems, sans que nous l'aidions, saura bien venir à bout de nous. La vie est si courte, déjà! n'allons pas nous échiner à la raccourcir encore. Laissons mûrir le fruit: ne l'arrachons pas de force; assez tôt il tombera de lui-même.

— Mais, c'est forcé, mon cher, répondit l'écuyer de la Forêt. En honneur et en conscience, nous ne pouvons faire autrement. N'importe comment et avec quoi, quand ce ne serait que pendant une petite demi-heure, il faut absolument nous battre.

— Vous avez beau dire, répliqua Sancho. Je vous déclare que je n'en ferai rien. Non, Monsieur l'écuyer, non, je

ne serai point ingrat et malhonnête au point de chercher à assommer celui qui m'a si poliment, si généreusement régalé du meilleur pâté, et du plus excellent *cindad réal* que, de ma vie, j'aye tâté. Ajoutez, que je ne conçois seulement pas, comment on peut se battre sans être en fureur ou tout au moins en colère : et en vérité, je ne serai jamais disposé à m'y mettre contre vous.

— Si ce n'est que cela qui vous manque, reprit le confrère, je sais encore un excellent moyen d'y remédier, et le voici. Quand l'heure sera venue d'entrer en danse, je m'approcherai de vous tout doucement ; je vous appliquerai sur la face cinq à six bons soufflets qui vous feront rouler à mes pieds : et vous verrez qu'en vous relevant, votre colère sera parfaitement éveillée ; et que vous ne demanderez pas mieux que de vous battre.

—La tournure n'est pas mauvaise, répondit Sancho. Elle aurait pu vous réussir, si vous eussiez été assez fin pour ne m'en

rien dire d'avance. Mais puisqu'un bien averti en vaut le double, à mon tour, je vous préviens que votre coup est manqué. Je vais, moi, me précautionner d'un bon gourdin, avec lequel, quand je vous verrai m'approcher tout doucement, je vous coifferai d'une si fière façon, que, du coup, je vous promets de vous envoyer de ce monde en l'autre. Et là, puisque vous n'avez pas voulu l'apprendre ici, on vous dira qui je suis, et si je suis homme à me laisser couvrir la face de la main d'un autre.... Vous voyez qu'au moins je ne vous prends pas en traître. Cependant, j'en reviens toujours à mon premier sentiment; et je dis, que mieux vaudrait rester tout simplement en paix. La paix est une si belle chose! vous savez que Dieu la recommande à tous, et qu'il a fait de la colère un des sept péchés mortels; d'ailleurs, croyez-moi, défiez vous de l'eau dormante; n'y nage pas qui veut.... Pour trop chercher, on trouve souvent plus qu'on ne pense.... Si le chat craintif

devient lion quand on le pousse à bout, songez à ce qu'en pareille crise que le chat, peut devenir un homme qui a bec et ongles, et deux bons bras. Ainsi, Monsieur l'écuyer, à présent que vous savez de quoi il tourne avec moi, il en sera ce que vous voudrez : mais d'avance, je vous mets sur la conscience tout ce qui en arrivera.

— C'est assez, reprit le camarade. Il est inutile de vous échauffer actuellement. Le jour viendra bientôt, s'il plaît à Dieu ; et nous verrons comment iront les choses.

CHAPITRE XV.

Suite et fin de l'aventure du chevalier des Miroirs.

Des milliers de petits oiseaux de toutes couleurs, commençaient à fourmiller dans le feuillage, en gazouillant l'amour

et l'alégresse, et célébraient la bienvenue de l'aurore qui déjà se montrait sous le vaste portique de l'Orient ; une fraîcheur plus pénétrante, une rosée abondante annonçaient sa présence et ses bienfaits ; les arbres et les plantes aspiraient une nouvelle vie ; la verdure reparaissait petit à petit ; le cristal des fontaines retrouvait sa transparence ; les ruisseaux, au lieu de murmurer, semblaient roucouler aux caresses du zéphir, en cet instant délicieux : et toute la nature éveillée, ranimée et brillante des dons de l'aurore, se disposait à saluer le père du jour.

Le premier objet qui frappa les regards de Sancho, quand l'obscurité se trouva suffisamment dissipée pour pouvoir distinguer les objets, fut le nez, l'énorme nez, le nez démesuré de son camarade l'écuyer de la Forêt : et, en effet, jamais l'idée d'un pareil nez, n'était entrée dans l'imagination de Sancho. Cet effroyable nez descendait du milieu du front, jusques à deux bons doigts plus bas que le menton. Il était d'un gros rouge violet,

recourbé en bec de perroquet, et surmonté de plusieurs éminences hérissées de poireaux surchargés de verrues. Ainsi composé, ce nez hideux donnait à la physionomie du camarade, un caractère si épouvantable, tellement affreux, tellement effroyable, que le pauvre Sancho presqu'en convulsion, en perdit sur le champ l'usage de la langue et ne put que frapper du pied, en élevant ses mains jointes vers le ciel : mais en se jurant sur sa vie, de recevoir deux cents soufflets, plutôt que de s'exposer jamais à éveiller la colère d'un pareil monstre.

De son côté, Don Quichotte, dès qu'il fit jour, examina son adversaire du coin de l'œil ; et remarqua que quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, il était trapu, robuste et vigoureusement membré. Le chevalier de la Forêt avait sa visière baissée, et déjà fermée de manière à ne laisser rien entrevoir de sa figure. Il portait par-dessus son armure, une soubreveste d'étoffe brochée en or, symétriquement parsemée de petits miroirs

ronds ; et sur sa tête, un volumineux panache de plumes vertes, jaunes et blanches. Sa lance, appuyée à un arbre, était d'un échantillon extraordinairement fort, et armée d'un fer poli et luisant, d'un bon pied de long. Don Quichotte remarqua tout avec une attention, une curiosité dont il ne se sentait pas le maître : et il conclut de cet ensemble imposant, riche et brillant, que ce chevalier était un chevalier de force et de distinction, si jamais il en fût : mais il n'en fut nullement intimidé. Satisfait, au contraire, d'un si digne adversaire, il lui adressa la parole avec beaucoup de civilité, et lui dit : — Si l'empressement de vous mesurer avec moi, Seigneur, ne contrarie pas trop les égards que nous nous devons, et auxquels vraisemblablement vous n'êtes pas moins disposé que moi, veuillez, je vous prie, lever un instant votre visière. Je suis extrêmement curieux de voir une figure qui, sans doute, répond parfaitement aux grâces et à la noblesse de votre tenue : il serait d'ailleurs

très-placé que vous me fissiez connaître à qui j'ai affaire.

— Vainqueur ou vaincu, répondit le chevalier de la Forêt, après le combat, vous me verrez à votre aise. Mais, en cet instant, me rendre à votre invitation, emporterait un tems que le chevalier des Miroirs (c'est mon nom, Seigneur, et sans doute il ne vous est pas inconnu) ne doit qu'à la belle Casildée de Vandalie; ce serait retarder d'autant, l'hommage que je prétends vous forcer de rendre à la supériorité de ses perfections. Ne trouvez pas mauvais que je m'y refuse, et que, sur le champ, nous montions à cheval.

— Soit, Seigneur, répondit Don Quichotte. Mais, au moins, tout en montant à cheval, et sans qu'il vous en coûte un instant, vous pourriez, maintenant que vous me voyez, me dire si vous me reconnaissez pour ce Don Quichotte que vous prétendez avoir vaincu; vous ne vous refuserez pas, sans doute, à cette complaisance.

— Sur cette question, Seigneur, dit le chevalier des Miroirs, je réponds que si ce n'est pas vous que j'ai vaincu, c'est quelqu'un qui vous ressemble, comme un œuf ressemble à un autre œuf; mais que, d'après ce que vous m'avez raconté de la malice des enchanteurs qui vous en veulent, je ne puis ni ne dois affirmer que ce soit réellement vous.

— C'en est assez pour moi, en ce moment, répliqua Don Quichotte; et, bientôt, vos doutes, s'il vous en reste, seront éclaircis. A cheval, Seigneur; et en moins de tems qu'il ne vous en aurait fallu pour lever votre visière, j'espère, moyennant Dieu, ma Dame et mon bras, la voir de force, cette figure que vous vous obstinez à me cacher: et, de plus, vous apprendre, vous convaincre que le Don Quichotte que vous avez vaincu, n'était pas et ne pouvait pas être moi.

= Sur ce, trêve de discours; et les deux champions montèrent à cheval. Don Quichotte tourna bride d'un côté, le chevalier des Miroirs de l'autre, chacun

pour prendre du champ, ce qu'il en fallait pour venir fondre sur son adversaire. Mais Don Quichotte avait à peine fait vingt pas, quand il s'entendit rappeler par le chevalier des Mirois. Il se retourna, et voyant son homme en parade, il s'en rapprocha. — Chevalier, s'écria celui des Miroirs, c'est pour vous rappeler la condition du combat, et convenir de nouveau, que le vaincu restera soumis à la disposition du vainqueur.

— Je la connaissais, chevalier, répondit Don Quichotte. Mais en tant que besoin, je l'accepte de nouveau : sauf, toujours, la réserve convenue, qu'il ne sera rien ordonné au vaincu, de contraire à l'honneur, et qui ne soit compatible avec les principes de la chevalerie errante.

— Cela est entendu, s'écria le chevalier des Miroirs.

= Et à l'instant, ils se retournèrent et s'éloignèrent de nouveau pour prendre du champ. Ce fut alors que, pour la

première fois, Don Quichotte aperçut l'incroyable nez de l'écuyer de son adversaire. Ce nez hideux ne lui causa pas moins de surprise qu'à Sancho : mais il est inutile de dire qu'il n'en fut point effrayé. Seulement, il jugea qu'un pareil monstre n'avait pu être choisi pour écuyer, que par un chevalier bien extraordinaire. Quant à Sancho, plus ferme que jamais dans la résolution qu'il avait prise d'éviter, pendant la bataille, de se trouver tête à tête avec un homme qui, d'un seul coup de nez, pouvait l'assommer sur place, ou le faire mourir de peur, il épia l'instant où Don Quichotte tournait bride ; et il se précipita sur l'une de ses étrivières, après laquelle il se cramponna si bien, que moitié en courant, moitié en se faisant traîner, il parvint à le suivre, jusqu'à ce qu'en cheminant ainsi, l'idée lui vint de se percher au haut d'un arbre sous lequel il passaient : — O mon maître, mon bon maître ! s'écria-t il en sautant à la bride de Rossinante, donnez-moi, je vous en prie, un

coup de main pour m'aider à grimper sur ce chêne, afin que j'y voie à mon aise, et plus en plein, la fameuse bataille que vous allez faire avec ce luisant chevalier.

— Je te comprends, répondit Don Quichotte. Tu ne serais pas fâché d'être ici, comme au combat de taureaux, placé aux plus hautes loges, afin d'être tout à fait à l'abri des éclaboussures; n'est-ce pas?

— Ma foi, je ne vous dis pas que non, répondit Sancho. Je confesse que l'abominable nez de cet infernal écuyer, me fait si grande peur, que je ne peux me résoudre à m'en laisser approcher.

— Jamais, en effet, je n'en vis un pareil, reprit Don Quichotte: et j'avoue qu'il faut presqu'être moi, pour ne pas en être intimidé. Viens, grimpe au plus vîte, je vais t'aider.

= Pendant que Don Quichotte consumait ainsi son tems à rendre à Sancho ce charitable office, le chevalier des Miroirs, arrivé au terme convenable, fit

volte face; et sans attendre de signal, puisqu'il n'y avait là ni tambours ni trompettes, il revint, pour fondre sur l'ennemi, de toute l'impétuosité de son cheval. Ce coursier n'était ni moins léger, ni moins bouillant que Rossinante, mais il ne l'était pas plus: et quoique piqué violemment, il ne put fournir qu'un grand trot équivoque, forcé, rude, et très-propre à désarçonner son homme. Rendu vers le milieu de la carrière, le chevalier des Miroirs voyant que Don Quichotte, toujours occupé sous un arbre avec Sancho, ne bougeait pas encore, crut devoir s'arrêter aussi; et il fit halte, à la grande satisfaction de son cheval, qui déjà hors d'haleine, et en humeur de ce que plus il trottait, plus il se sentait éperonner, était sur le point de se mutiner, et même de refuser tout service. De son côté, Don Quichotte tout en soignant Sancho, avait eu l'œil sur tous les mouvemens de l'ennemi qu'il avait très-bien vu virer de bord, et s'élancer dans la carrière. Jugeant qu'enfin il n'y avait plus un

Charles Duvaulchoy del. Dien Sculp.

. . . . . il l'ajuste à son aise, le manque de sa lance, mais le choque masse à masse avec tant d'abandon, de vigueur et de furie, qu'il le jette à quatre pas sur l'herbe . . . . . .

instant à perdre, à son tour il se raffermit sur ses étriers, baisse sa lance au corps, se couvre de son écu, serre vigoureusement les deux flancs décharnés de Rossinante, le pique au vif, et de manière que, cette fois, le cheval prend un galop parfaitement prononcé, d'autant plus remarquable dans cette histoire, que, d'ordinaire, tout ce qu'on pouvait obtenir de lui, à force d'éperons, se réduisait à une allure mixte. Rossinante, donc, fend l'air; et bientôt il arrive à portée du chevalier des Miroirs, qui bataillait, alors, à grands coups de talons, sans pouvoir tirer de sa revêche haridelle, autre chose que des ruades tellement violentes et multipliées, qu'elles ne lui laissaient pas même la faculté de mettre sa lourde lance en arrêt. Don Quichotte le joint dans cette situation critique; et profitant, sans scrupule, de cet avantage qui lui parut de bonne guerre, il l'ajuste à son aise; le manque de sa lance, mais le choque masse à masse avec tant d'abandon, de vigueur et de furie, qu'il le jette à quatre pas

sur l'herbe, où le luisant chevalier reste étendu, sans mouvement, sans donner le moindre signe de vie.

Sancho, du haut de l'arbre où il s'était retranché, voit ce beau coup, et l'ennemi à terre. Pétillant d'aise et d'impatience, il se laisse couler à bas, et accourt à toutes jambes vers le champ de bataille. Déjà Don Quichotte avait mis pied à terre, et s'empressait de dénouer les cordons de la visière du chevalier renversé, pour voir s'il était mort, ou lui donner de l'air s'il en était encore tems. Mais, ô prodige! ô surprise! en levant la visière, il voit! quoi? ce que le lecteur n'apprendra pas, sans en être tout autant émerveillé que notre héros lui-même! ce que l'on ne croirait pas, si l'historien n'avait pas fait toutes ses preuves de véracité! Il voit et reconnaît le visage, la ressemblance parfaite, le portrait, trait pour trait, en un mot, la figure elle-même du bachelier Samson Carrasco! Don Quichotte, à cette vue, recule étonné: incertain de ce qu'il doit faire,

et, bouche béante, il attend Sancho qu'il voyait accourir: — Approche, Sancho, lui dit-il, si tôt qu'il le vit à portée. Regarde, mon enfant, vois toi même : vois, ce que tu vas voir, et ce que cependant tu ne pourras pas croire ! vois de près cette figure : vois jusqu'où va le pouvoir de ces redoutables enchanteurs.

= Sancho approche; jette un coup d'œil sur la figure du chevalier renversé; reconnaît le bachelier Samson Carrasco; et recule d'épouvante et de surprise, en faisant précipitamment cinquante signes de croix les uns sur les autres.

Pendant cette scène, le chevalier des Miroirs ne donnait aucun signe de vie. Don Quichotte et Sancho se regardaient, sans savoir que faire ni même que dire. A la fin, Sancho interrompit le silence, et dit: — Si vous m'en croyez, Monseigneur, sans tant tourner autour du pot, vous ficherez et enfoncerez votre épée tant qu'elle pourra entrer, entre les deux machoires de ce prétendu bachelier Samson Carrasco. Je parierais

gros, que du coup vous expédieriez un de ces maudits enchanteurs qui vous vexent si constamment.

— Tu as raison, Sancho ; ce sera toujours un ennemi de moins, répondit Don Quichotte, en tirant son épée.

= Et il se mettait en mesure d'exécuter, à la lettre, le conseil de Sancho, quand il en fut détourné par les cris perçans de l'écuyer du chevalier des Miroirs, qui accourait en gesticulant, et en s'égosillant : mais, ô prodige nouveau ! cet écuyer n'avait plus l'effroyable nez qui, naguères, le rendait si hideux! — Arrêtez, seigneur Don Quichotte, s'écria-t-il, en s'élançant sur le champ de bataille. Arrêtez : voyez donc que celui que vous voulez tuer, est votre ami, votre bon ami le bachelier Samson Carrasco ; et que moi, son écuyer, vous devez me reconnaître aussi.

= Sancho, en se frottant les yeux, lui demanda, d'abord, ce qu'était devenu son diable de nez. — Le voici, répondit l'autre, en tirant de sa poche

un énorme nez de carton, composé, peint et vernissé, comme on l'a décrit dans son tems, et que Sancho, en le considérant, reconnut parfaitement pour celui qui lui avait causé de si violentes convulsions.

— Mais! hé mais! Sainte Vierge Marie! s'écria Sancho, plus étonné que jamais; ne dirait-on pas, que celui-ci est Thomas Cécial, mon compère et mon voisin.

— Hé! oui, oui, mon cher Sancho Pansa, répondit l'écuyer au nez postiche; oui, je suis ton ami, ton compère, ton Thomas Cécial lui-même, en propre personne. Je vous conterai pourquoi, comment, par quelle diable de manœuvre je me trouve ici. Mais, avant tout, Seigneur Don Quichotte, épargnez ce malheureux chevalier des Miroirs : ne l'achevez pas; il est peut être déjà moitié mort de sa chûte : et tel que vous le voyez, je vous assure, je vous proteste de nouveau, que c'est votre ami, votre bon compatriote, le bachelier Samson

Carrasco. Ah! qu'il eût bien mieux fait de ne jamais se mêler de chevalerie errante!

= Pendant ce colloque, le chevalier des Miroirs, ranimé par le grand air, était un peu revenu de l'étourdissement causé par sa chûte, et il commençait à s'agiter un peu, pour pouvoir se remettre sur son séant. Don Quichotte, à ce mouvement, s'élança vers lui, et lui porta la pointe de l'épée entre les deux yeux. — Vous êtes mort, chevalier, lui dit-il d'une voix menaçante, si, à l'instant, vous ne confessez que l'incomparable Dulcinée du Toboso, l'emporte en perfections et en beauté, sur votre Casildée de Vandalie....; si, de plus, vous ne promettez, foi de chevalier, dans le cas où vous sortiez de ce combat la vie sauve, d'aller, de suite, en la cité du Toboso, vous présenter de ma part à ma Princesse, et vous mettre à sa discrétion....; et, enfin, si vous ne vous engagez, sauf toutefois le bon plaisir de Madame Dulcinée, à revenir

me rendre compte de toutes les circonstances de votre présentation. Par tout où je sois, il vous sera facile de me rejoindre, en suivant la trace de mes exploits ou le bruit de ma renommée. Telles sont, chevalier, les obligations que je vous impose : elles ne contiennent rien qu'on ne puisse exiger d'un chevalier vaincu, dont on veut bien ménager l'honneur et la dignité. Acceptez-les sur le champ, où..... je le repète, et pour la dernière fois... vous êtes mort.

— Je confesse et reconnais, répondit le chevalier en désarroi, que la vieille pantoufle de madame la Princesse Dulcinée du Toboso est cent fois plus belle, plus noble, plus mignonne, plus adorable que ma Casildée toute entière. Je promets d'aller me rendre à la discrétion de votre Dame. Je promets de revenir, au bruit de votre renommée, vous raconter de point en point toutes les circonstances de ma présentation.

— J'exige de plus, ajouta Don Quichotte, que vous reconnaissiez et déclariez

que le Don Quichotte, que vous dites avoir vaincu, n'était point et n'a jamais pu être le véritable Don Quichotte de la Manche; mais seulement quelqu'un, à qui, pour raisons à moi connues, les enchanteurs auront fait prendre ma ressemblance, comme ils viennent de vous faire prendre celle du bachelier Samson Carrasco, mon meilleur ami, dans la vue d'enchaîner ma colère, de me forcer à la clémence envers vous, et de sauver la vie à un de mes plus dangereux ennemis.

— Je vous répète, Seigneur, répondit le chevalier éreinté, que je confesse, déclare, reconnais, promets et affirme tout ce qu'il vous plaira; mais, je vous en prie, je vous en conjure, remettez votre épée dans le fourreau : elle est devenue très inutile; et laissez-moi me relever, s'il y a moyen. Il me tarde de m'assurer si j'ai autant de membres fracassés ou disloqués, qu'il me le semble et que je le crains.

— Don Quichotte, pleinement satis-

fait, posa son épée; et avec le secours de Thomas Cécial, on parvint à relever le malheureux chevalier, qui, cependant, s'en trouva quitte pour des contusions et des meurtrissures. Quant à Sancho, depuis l'arrivée du soi-disant compère, il ne le quittait plus de vue; il rôdait à ses côtés; il l'examinait du haut en bas; il lui faisait cent questions, tendantes à vérifier s'il était le véritable Thomas Cécial. Celui-ci répondait à toutes, de manière à ne devoir lui laisser aucun doute. Cependant Sancho, d'accord avec son maître, était si persuadé que le chevalier des Miroirs n'était qu'un bachelier Samson Carrasco de la fabrique des enchanteurs, que rien ne put le dissuader sur le compte du prétendu Thomas Cécial: et le bon Sancho finit, comme Don Quichotte, par n'en croire ni ses yeux, ni ses oreilles.

Le chevalier des Miroirs pressé de secours et de pansemens, se fit remettre à cheval; et d'aussi mauvaise humeur qu'en mauvais état, il prit, côte à côte

de son écuyer, la route du bourg le plus voisin. Don Quichotte et Sancho reprirent celle de Sarragosse, sur laquelle nous les laisserons cheminer un moment, pour apprendre au lecteur, qui étaient ce chevalier des Miroirs et son écuyer au nez postiche.

On se souvient que le véritable Samson Carrasco, loin de contrarier le départ de Don Quichotte pour cette troisième campagne ci, fit tout ce qu'il put pour l'accélérer. Il faut savoir maintenant, que son motif secret, était l'exécution d'un plan concerté avec le curé et le barbier, pour forcer le malheureux maniaque à renoncer à ses aventures, et à rester en paix dans son manoir. Ils étaient, en conséquence, convenus de le laisser partir, puisque d'ailleurs il paraissait impossible de l'en empêcher: mais une fois parti, le bachelier déguisé en chevalier errant, devait le suivre à la piste ou à à peu près, le joindre, lui chercher noise de manière qu'il en résultat un combat singulier, ce qui ne paraissait pas

difficile ; convenir, pour condition du combat, que le vaincu resterait à la disposition du vainqueur; et après l'avoir vaincu, ce qui paraissait encore chose très-aisée, le chevalier bachelier devait lui imposer l'obligation de retourner dans son manoir, et d'y rester tranquille, sans toucher à ses armes, pendant deux années, pendant lesquelles on espérait, ou qu'il oublierait ses chimères chevaleresques, ou qu'en tous cas on trouverait quelque moyen de combattre et de tempérer sa folie : et l'on ne doutait pas, que Don Quichotte, en loyal et scrupuleux chevalier errant, ne tînt religieusement un pareil engagement. Samson Carrasco s'était équipé et armé sous le nom de chevalier des Miroirs : il avait pris pour écuyer un de ses voisins nommé Thomas Cécial, son ami, bon vivant, et homme de facétieuse humeur, qui, pour se déguiser de manière à ne pas être reconnu de Sancho, son compère, s'était avisé de s'affubler de cet énorme nez postiche que l'on a vu figurer dans l'aventure. Ils

avaient en effet suivi Don Quichotte de si près, qu'il avaient failli le joindre au moment de l'aventure du char de la Mort. Mais l'ayant manqué là de quelques instans, ils l'avaient rejoint, la nuit, dans la forêt, où les choses, comme on l'a vu, tournèrent fort à rebours de ce qu'ils s'en étaient promis ; et où très-peu s'en fallut, que l'officieux Samson Carrasco, pour avoir voulu faire le docteur en un genre qui n'était pas le sien, n'y restât *a quia*, et la bouche close à jamais.

L'infortuné bachelier, en outre de ses contusions et de ses meurtrissures, eut encore à essuyer les propos malins de son écuyer, si tôt qu'ils se retrouvèrent tête à tête : — Convenez, Monsieur le chevalier errant, lui dit celui-ci, d'un ton moitié piqué moitié goguenard, que nous n'avons que ce que nous avons bien mérité, pour avoir oublié trop légérement que l'homme propose et que Dieu dispose ; et qu'il n'est pas aussi facile de faire que de dire. Don Quichotte fou,

s'en tire gai et bien portant, et nous, gens d'esprit, qui nous piquons de finesse et de raison, nous en sortons tristes et avec les coups. Dites-moi, je vous prie, lequel des deux est le plus fou, de celui qui a le malheur de l'être réellement, ou de celui qui en ne faisant que semblant de l'être, s'expose à ce qui vient de nous arriver?

— Quoi que vous en disiez, mon ami, répondit Samson, il vaut encore mieux ne faire que semblant d'être fou; du moins, on a la faculté de cesser de l'être, quand cela convient.

— Puisque nous avons cette faculté, reprit Thomas, trouvez bon que j'en use. J'ai consenti à faire le fou, en consentant à vous servir d'écuyer; maintenant, je vous déclare que j'en ai ma suffisance; qu'avec votre permission, je laisse là le métier, et que je m'en retourne à mes affaires.

— A votre aise, mon cher, répondit le bachelier: mais ne comptez pas me ramener avec vous; ni me faire renoncer

à mon projet, que je n'aye roué ce Don Quichotte de coups de bâton. Je vous déclare que je ne le lâche point, que je le suivrai, non pas comme ci devant, pour guérir sa tête, mais jusqu'à ce que je sois vengé. Cela n'est peut-être pas fort chrétien; mais je souffre trop, je suis trop piqué au jeu, pour pouvoir me faire à l'idée de lui pardonner celui qu'il a joué avec moi.

= En causant ainsi, ces deux malencontreux arrivèrent à un bourg où heureusement ils trouvèrent un chirurgien qui se chargea de guérir le mal avisé bachelier. Thomas Cécial l'y laissa se rétablir, et combiner ses plans de vengeance. L'histoire l'y laisse aussi, mais pour le ramener sur la scène dans un autre moment; et elle revient à notre héros.

CHAPITRE XVI.

Rencontre d'un honorable gentilhomme Manchois.

Don Quichotte fier de sa victoire, content au possible de sa brillante matinée, cheminait tout extasié de la situation prospère dans laquelle il se trouvait. Un chevalier, nouvel Hercule, soutenu, défendu et protégé par les enchanteurs, et qui lui-même était vainqueur de tous les chevaliers de la terre, venait de tomber sous ses coups! D'après ce triomphe, notre heureux héros ne voyait plus d'exploits impossibles; il n'imaginait plus d'aventures dont il ne pût facilement venir à bout. Il bravait jusqu'aux enchanteurs, dont il venait de déjouer, avec tant de valeur et de succès, la malfaisance et les efforts. Bien assuré, d'après les lois et les principes de la chevalerie errante, que le

chevalier vaincu ne manquerait pas de revenir bientôt rendre compte de sa mission et de sa présentation au Toboso, il se voyait à la veille d'être délivré de sa plus cruelle inquiétude ; celle de savoir au juste, si sa Dulcinée était enchantée à fond, ou seulement en apparence. . . . . Tout lui souriait ; et il jouissait de cette alégresse intérieure qui nous fait si facilement oublier toutes nos peines passées. Il ne songeait plus ni aux nombreux coups de bâton dont sa carrière chevaleresque avait été parsemée ; ni à la rude bordée de cailloux qui lui avait fracassé les mâchoires et coûté la majeure partie de ses dernières dents ; ni à la déloyauté des ingrats galériens ; ni même à l'insolente gourdinade des muletiers Yangois. Enfin, sa parfaite félicité n'était plus contrariée que par l'incertitude des moyens à employer pour parvenir, n'importe comment, et à quelque prix que ce fût, à désenchanter sa Dulcinée.

Agréablement absorbé par ses réflexions, notre héros ne disait mot ; mais

bientôt, Sancho, las de marcher sans parler, rompit ce silence ennuyeux. — Croiriez vous, mon cher maître, lui dit-il en s'approchant côte à côte, que je ne peux venir à bout d'oublier l'abominable nez de mon soi-disant compère Thomas ? J'ai beau faire, ce maudit nez, me revient toujours en pensée, comme si je l'avais toujours devant les yeux.

— Tu crois donc bonnement, répondit Don Quichotte, que ce chevalier des Miroirs, est le véritable bachelier Samson Carrasco ; et son écuyer, ton véritable compère Thomas Cécial ! désabuse toi, mon enfant; ne donne pas dans ce panneau.

— Je ne sais, ma foi, que vous en dire, reprit Sancho ; mais ce qu'il y a de sûr et de très sûr, c'est que je lui ai fait, touchant ma femme et mes enfans, cent questions auxquelles le véritable Thomas pouvait, seul, répondre net et vrai, sans tortiller, comme celui-ci m'y a répondu : c'est que, ôtez son vilain nez, toute sa figure était absolument la

même que celle de mon compère Thomas, que je connais comme ma poche, et que je dois bien connaître, puisque depuis que je suis au monde, je ne vois que lui, tous les jours, chez lui, chez moi ou dans la rue ; c'est que le son de sa voix, ses gestes, ses manières, toute son encolure, sont, juste, les mêmes que celles de mon compère Thomas.

— Tout cela est possible, mon enfant, répondit Don Quichotte. Mais d'un autre côté, raisonne un peu, et tu seras bientôt détrompé. Dis-moi : quels motifs auraient pu engager le bachelier, à venir en chevalier armé offensivement et défensivement, me défier et m'attaquer ? Suis-je son ennemi ? Est-il le mien ? L'ai-je jamais offensé ? Suis-je son rival ? Peut il être jaloux de ma gloire et de mes exploits, lui, homme d'église et d'une profession si différente de la mienne ?

— Quoi que vous en disiez, reprit Sancho, si, en effet, il y a du maléfice et de l'enchantement dans l'affaire, je ne

comprends pas pourquoi les enchanteurs ont choisi les mines du bachelier Samson Carrasco et de mon compère Thomas, plutôt que celles de cent mille autres.

— Rien, cependant, n'est plus facile à pénétrer, répliqua Don Quichotte. Avec le secours de leur art infernal, les enchanteurs auront facilement su d'avance, que je sortirais vainqueur de cette furieuse bataille : et pour m'empêcher d'utiliser ma victoire, comme aussi pour sauver la vie de mon ennemi peut-être le plus dangereux, dès qu'ils l'ont vu à terre, il lui ont bien vîte fait prendre la ressemblance du bachelier Carrasco, plutôt que celle de tout autre ; parce qu'ils ont senti, que le bachelier étant, sans contredit, l'un de mes meilleurs amis, sa personne, plutôt que celle de tout autre, m'intéresserait, et me ferait tomber des mains cette épée vengeresse avec laquelle j'allais très-légitimement trancher les jours de celui qui en voulait aux miens, et qui, sans doute, ne les aurait pas épargnés. Eh ! ne sais tu pas,

Sancho ; n'as tu pas remarqué souvent ; l'expérience, qui ne trompe jamais, ne t'a-t'elle pas prouvé, tout récemment encore, avec quelle facilité, quelle promptitude, les enchanteurs vous subtilisent une figure, en substituent une autre, et vous métamorphosent le beau en laid, ou le laid en beau? Ne te souvient-il plus, qu'avant-hier même, tu voyais l'incomparable Dulcinée dans toute sa beauté naturelle, pendant que je ne la voyais que sous les formes grossières d'une paysanne rousse, chassieuse, dégoûtante, et de la plus désagréable odeur? Il n'est pas étonnant, ce me semble, que les enchanteurs qui ont osé opérer, il y a deux jours, sur ma Dulcinée une si complète métamorphose, se soient avisés, ce matin, pour m'arracher les fruits d'une victoire importante, de transformer mon ennemi sous les traits de Carrasco : et ce n'est sans doute que pour mieux me faire donner dans le piége, qu'ils auront fait prendre à son écuyer la ressemblance de ton compère Thomas Cécial. Mais ce qui me console

un peu, c'est que malgré leurs sortiléges, malgré tous leurs efforts, je suis resté vainqueur de leur protégé : quel qu'il soit, il n'en est pas moins tombé sous mes coups et à ma discrétion.

= Sancho se sentait d'autant moins convaincu par ces raisonnemens, qu'il en connaissait le faible et le faux, puisqu'il savait à merveille, que l'enchantement de Dulcinée n'était qu'une tricherie de sa façon, à laquelle les enchanteurs n'avaient pas mis la main. Cependant, ébranlé par d'autres considérations, et ne sachant finalement que conclure sur le compte du soi-disant compère Thomas, il prit le parti que d'ordinaire il prenait dans les occasions embarrassantes ou douteuses ; celui de n'y plus penser, et de laisser aller les choses à la volonté de Dieu.

Nos aventuriers, en ce moment, entendirent derrière eux, et virent venir un cavalier monté sur une superbe jument gris pommelé. Il était vêtu d'un manteau de fin drap vert et bordé de

velours fauve. Il était coiffé d'une *montera* ou bonnet de velours pareil à celui de la bordure du manteau. Son équipage de cheval était vert, bordé en franges cramoisies. Il portait un magnifique sabre à la mauresque, suspendu à un large baudrier vert, brodé en or. Ses bottines étaient aussi fond vert, brodé en or. Ses éperons n'étaient pas dorés ; mais parfaitement polis et vernissés, sur fond vert, ils n'en étaient que plus élégans.

En joignant nos aventuriers, ce voyageur les salua poliment, et pressa sa jument, comme pour les outre-passer avec une promptitude affectée, que Don Quichotte remarqua et dont il se sentit peiné : — Je suis fâché, Seigneur chevalier, lui dit-il, de vous voir pressé : si vous suiviez la même route que nous, je me serais fait un vrai plaisir de pouvoir vous engager à la faire de compagnie avec nous.

— Ce n'est pas que je sois très pressé, Seigneur chevalier, répondit le voyageur au manteau vert. Je ne cherche à pren-

dre les devants, qu'à cause de ma jument, dont le voisinage pourrait causer à votre cheval, quelques fantaisies qui vous deviendraient incommodes.

— Si ce n'est que cela qui vous presse, Seigneur, reprit Sancho, vous n'avez que faire de tant pousser votre jolie bête. Je vous donne notre cheval pour l'animal le plus sage et le plus continent de ce monde. Depuis que je le connais, je ne lui ai vu faire qu'une seule fredaine, que mon maître et moi avons payée diablement cher : mais il n'y est pas revenu, et sûrement il n'y reviendra de sa vie. Ainsi, pour peu que notre compagnie vous fasse plaisir, ne vous gênez pas : je vous garantis votre jument, corps pour corps, et qu'elle ne sera seulement pas lorgnée.

= Le voyageur alors accepta la partie, et ralentit le train de sa jument qu'il remit au pas de Rossinante et du grison. Etrangement surpris du costume, de la tournure et de la figure de Don Quichotte, qui, en ce moment, était

nu-tête, mais dont la salade était ostensiblement suspendue au pommeau du bât de Sancho, il considérait ce long cheval efflanqué, cette armure inusitée, cette tête cave et décharnée, cette indéfinissable physionomie, ce maintien bizarre et menaçant, sans trop savoir qu'en penser, ni sur-tout comment et par où entrer en conversation avec un aussi singulier personnage. De son côté, Don Quichotte examinait le voyageur avec tout autant de curiosité. C'était un homme d'environ cinquante ans, encore frais et commençant à peine à grisonner. Il portait une de ces physionomies douces et nobles qui annoncent l'homme honnête et de distinction. Don Quichotte remarqua facilement sa surprise et son embarras; et naturellement prévenant, il s'empressa de satisfaire la curiosité dont il le voyait inquiété : — Je ne m'étonnerais point, Seigneur, lui dit il, que vous fussiez grandement étonné de rencontrer en moi, l'homme dont probablement vous n'avez jamais vu le pareil. Mais cet

étonnement cessera sans doute, quand vous saurez que je suis chevalier errant; et que ma profession, est de chercher sans cesse les aventures. J'ai quitté mes pénates, délaissé parens et amis, abandonné mes affaires, et fondu la majeure partie de mon patrimoine, pour me livrer, corps et biens, au projet de faire revivre l'antique chevalerie errante. Il y a du tems, déjà, que cette grande entreprise est commencée, et que je la suis tantôt avec plus, tantôt avec moins de succès: mais elle avance, elle réussit à travers les obstacles et les périls continuels qu'il me faut vaincre ou braver pour remplir mes devoirs. Ces devoirs, comme vous savez, Seigneur, sont de protéger la veuve et l'orphelin, le faible et l'opprimé, et de faire respecter par tout l'honneur des Dames. C'est par ces utiles travaux et à force de prouesses éclatantes, que déjà je suis parvenu à rendre mon nom célèbre sur toute la face de la terre. Déjà trente mille volumes de mon histoire courent les quatre parties

du monde ; et je crois que si le ciel n'y met ordre, bientôt il y en aura par millions, tant mes incroyables hauts faits se multiplient chaque jour, tant ils intéressent la curiosité, tant ils captivent l'admiration ! Enfin, Seigneur, pour tout vous dire en peu de mots, ou plutôt en un seul, je vous apprends que je suis ce Don Quichotte de la Manche, autrement dit ce chevalier de la Triste figure, dont la renommée ne vous est sans doute point inconnue. Quoiqu'il ne convienne ordinairement pas de se louer soi-même, il est des cas où je me trouve forcé de me nommer, pour me faire reconnaître par ceux qui ne m'auraient jamais vu. Je pense, Seigneur, d'après cette explication, que ce cheval, cette lance, cet écu, cet écuyer, cette antique et lourde armure, ce visage et ce corps exténués de gloire, que vous semblez considérer avec tant d'étonnement, cesseront de vous émerveiller.

= Don Quichotte se tut pour céder la parole à son homme : mais tout ce que

le voyageur au manteau vert venait d'entendre n'ayant fait qu'ajouter à sa surprise et à son embarras, ce ne fut qu'après un assez long quart d'heure de réflexion, qu'enfin il rompit le silence. — Vous avez parfaitement bien réussi, Seigneur chevalier, lui répondit-il, à pénétrer ma surprise, mais non pas à la faire cesser: car, assurément, plus vous m'avez donné d'éclaircissemens, plus, au contraire, vous m'avez causé d'étonnement. Est-il bien possible, en effet, qu'il existe aujourd'hui des chevaliers errans! Est-il possible qu'il existe trente mille volumes d'une histoire de chevalerie errante, et que cette histoire soit véritable! Je vous avoue que je n'en puis revenir; que j'ai peine à me le persuader, quoique je vous voye et vous entende bien véritablement. . . . Mais, au moins, s'il en est ainsi, nous aurons donc enfin une histoire de chevalerie qui sera digne de foi! et sans doute, elle nous rendra l'important service d'enterrer et de faire oublier cette multitude d'histoires de chevalerie errante, ou plutôt

de contes absurbes et ridicules, dont nous sommes inondés, au grand préjudice de la saine littérature, du bon goût, et, j'ose dire, des bonnes mœurs.

— Seigneur, reprit Don Quichotte, il y a beaucoup à réfléchir, avant de prononcer si les histoires de chevalerie sont ou ne sont pas mensongères. Gardons-nous de trancher, trop légérement, sur cette grande question.

— Hé mais, mon Dieu ! s'écria le voyageur, existe-t-il donc aujourd'hui dans la classe sensée, un seul homme qui puisse ajouter foi à d'aussi extravagantes rapsodies !

— Oui, oui, Seigneur, il en existe, répondit Don Quichotte; et si nous passons ensemble quelques heures, j'espère, Dieu aidant, vous convaincre que vous-même, vous avez eu tort de suivre le torrent, et de douter, comme tant d'autres, de la véracité des histoires de chevalerie.

= D'après cette conversation, le voyageur au manteau vert, commençait à

soupçonner que Don Quichotte pouvait bien n'être qu'un fou d'une espèce extraordinaire; et il se disposait à lui faire de nouvelles questions, pour s'en convaincre : mais Don Quichotte les prévint, en le priant de vouloir bien, à son tour, se faire connaître. — Très-volontiers, Seigneur chevalier, répondit le voyageur : il est trop juste que je vous rende confiance pour confiance. Je suis gentilhomme, et habitant d'une petite ville où nous arriverons dans quelques heures, et où j'espère avoir l'honneur de vous donner à dîner aujourd'hui. Je me nomme Don Diégo de Miranda. Sans être puissamment riche, je jouis d'une fortune beaucoup plus qu'ordinaire. Je coule paisiblement mes jours avec ma femme, ma famille et mes amis. Mes passe tems ordinaires, sont la pêche et la chasse : cependant, je n'ai ni fauconnerie, ni meute ; je chasse en simple particulier, avec quelques bons furets et quelques chiens d'arrêt. J'ai une petite bibliothèque choisie, très-peu nombreuse,

partie en ouvrages espagnols, partie en latins ; les uns d'agrément, les autres de dévotion; et ceux-ci ne sont pas ceux que je lis le plus souvent : mais dans les autres, je recherche la décence et les mœurs ; j'aime sur-tout ceux qui réunissent les grâces du style et le mérite de l'invention. Mais malheureusement cette espèce est si rare en Espagne, qu'à peine ai-je pu en ramasser quarante volumes. Il semble que l'on n'y ait plus d'imagination que pour entasser l'absurde et l'invraisemblable, et que l'on ne puisse plus y intéresser autrement ; tant vos livres de chevalerie y ont gâté le goût et blasé la curiosité : aussi je les déteste, et vous proteste que jamais il n'en est entré chez moi. J'aime la société ; et je dîne volontiers chez mes amis ou mes voisins ; mais plus volontiers encore, je leur donne à dîner chez moi : parce que là, maître du choix de mes convives, j'éloigne, à mon gré, les méchans, les médisans, ces gens qui n'ont de plaisir qu'à censurer, blâmer ou mordre les

autres, et que je n'aime point; car, moi-même, je m'occupe fort peu de la conduite ou des affaires d'autrui. Je donne aux pauvres le plus que je puis, mais sans éclat, et dans la seule vue de les soulager, persuadé que l'ostentation des vertus mène infailliblement à l'hypocrisie. Je cherche à réconcilier, à réunir ceux que je sais en haine ou en humeur les uns contre les autres. J'entends la messe tous les jours. Je suis particulièrement dévot à la Très Sainte Vierge: et plein de confiance en la miséricorde de Dieu, j'en espère le pardon de mes péchés, quand il lui plaira de m'appeler de cette vie dans l'autre.

= Sancho, singulièrement attentif à tout ce que disait le voyageur, et frappé d'un genre de vie si religieux, s'imagina que celui qui en était capable, ne pouvait qu'être un Saint à miracles. Entraîné par cette idée, il se précipita de son âne à terre, et courut à Don Diégo, dont il saisit l'étrier; et plein de componction, les yeux baignés de larmes,

il lui baisa le pied à plusieurs reprises, et coup sur coup. — Que faites-vous donc là, mon ami? se récria le gentilhomme étonné. Que signifient ces baisers?... mais vous n'y pensez pas!...

— Laissez-moi vous baiser, vous rebaiser les pieds, répondit Sancho. Vous êtes le premier Saint vivant, et monté à la ginette, que j'aye vu depuis que je suis de ce monde. Je ne veux pas manquer une si belle occasion d'en toucher et d'en baiser au moins un dans ma vie.

— Vous êtes dans l'erreur, mon bon ami, reprit le gentilhomme. Je suis loin, bien loin d'être un Saint. Je ne suis, comme vous, qu'un pécheur : je le suis même plus que vous, sans doute ; car l'extrême simplicité d'esprit, dont vous faites preuve en ce moment, vous donne au royaume des cieux, des droits qui sûrement ne m'appartiennent pas.

= Don Quichotte, malgré son flegme imperturbable, ne put s'empêcher de rire aux éclats, de l'ingénuité de son écuyer, qui laissa Don Diégo plus surpris que

jamais, et s'en vint se remettre sur son bât. Notre chevalier, alors, reprit la conversation avec le gentilhomme, en lui demandant s'il avait une famille nombreuse. — Les Sages du paganisme, lui dit-il, faisaient consister le bonheur dans la santé, dans les jouissances de la richesse, dans celles de l'amitié, et dans le nombre et le mérite de leurs enfans. Sans doute, vous, Seigneur, qui avez, comme eux, santé, richesses, et beaucoup d'amis, et qui avez, de plus qu'eux, le bonheur d'être né dans le sein d'une religion sainte, vous avez aussi des enfans dignes de leur père, et qui complètent votre félicité.

— Oui, seigneur Chevalier, répondit le gentilhomme. J'ai, sur-tout, un fils qui m'est cher. Cependant, il ne me rend point heureux, ou, pour mieux dire, il me semble que je le serais encore plus que je ne le suis, s'il ne me fût jamais né. Non qu'il soit mauvais fils, ni même mauvais sujet; mais il n'est point ce que j'ambitionnerais qu'il fût, ce que j'en ai

long-tems espéré; et cette espérance déçue, altère réellement ma félicité. Aujourd'hui, c'est un jeune homme de dix-huit ans. Il en a passé six à Salamanque, à l'étude des langues grecque et latine; il s'y est distingué. D'après ses heureuses dispositions, et le succès de ses jeunes années, je me réjouissais de le voir un jour honorer sa famille, et mériter, par ses connaissances, un rang dans la magistrature, ou la confiance de son souverain, dans quelqu'autre poste éminent. Mais lorsque j'ai voulu qu'il s'appliquât aux sciences, je l'ai trouvé tellement entiché du goût de la poésie, qu'il n'a pas encore été possible de le déterminer, même à l'étude des lois, moins encore à celle de la théologie, que je considère, cependant, comme la plus importante de toutes les connaissances humaines. J'ai la douleur de le voir consumer ses plus précieuses années, en balivernes poëtiques. Il passe une journée entière à disséquer un vers d'Homère; à éplucher ou à savourer une épigramme de Martial;

à discuter le sens ou la structure d'un distique de Virgile. Dans toutes ses conversations, on ne l'entend parler que de ces trois poëtes, d'Horace, de Perse, de Juvenal et de Tibulle. Il s'occupe fort peu de nos poëtes nationaux, dont il ne paraît pas faire grand cas, quoiqu'il prise assez notre langue pour la travailler lui-même, de préférence à toute autre. Au moment où je vous parle, il a comme perdu la tête, depuis quelques jours, après une glose, proposée sur quatre vers qui lui sont venus de Salamanque, et que je crois le sujet de ce qu'il appelle un concours littéraire.

— Seigneur, Seigneur, répondit Don Quichotte ; nos enfans sont une partie de nous-mêmes, une portion de nos propres personnes ; nous devons les chérir tels que la providence nous les donne, comme nous nous chérissons, nous-mêmes, tels que nous sommes. Nos défauts, d'ailleurs, sont beaucoup moins notre ouvrage que celui de nos pères. Car la nature nous fait naître tous enfans ; elle

nous jette tous hors du néant, à peu près sans organes, sans force, sans intelligence; et l'éducation seule fait de nous des hommes. Voulons-nous donc, que nos enfans deviennent un jour la consolation, le soutien de notre vieillesse, l'honneur de notre postérité? c'est à nous à leur former de bonne heure l'esprit et le cœur; à les diriger vers le bien dès leur plus tendre enfance; et à leur procurer toute l'instruction et les talens possibles. Ce n'est pas à nous, cependant, à fixer leur goût ou à forcer le penchant qui les porterait à telle science ou à tel art, de préférence à tel autre. Tout ce que nous devons nous permettre, est de tâcher de les déterminer suivant nos vues; mais sans violence, et seulement par la voie de l'insinuation. C'est sur-tout aux enfans nés avec assez de fortune pour pouvoir vivre sans le secours du travail, qu'il appartient de ne s'occuper que de ce qui convient à leurs goûts. Votre fils, Seigneur, paraît être de cette classe favorisée. Hé bien, laissez-le se livrer à la

poésie qui le flatte et l'intéresse. Quoique plus agréable qu'utile, ce bel art n'est au dessous de qui que ce soit. Il n'est pas de génie qui ne doive s'en honorer; pas de rang, pas de nom qu'il ne puisse illustrer. La poésie est l'aimable sœur de toutes les sciences, de tous les beaux arts; et, sans contredit, elle est la plus jolie, l'enfant gâté de la famille. Belle de ses propres appas, elle a d'ailleurs la prérogative unique de s'embellir, à son gré, des atours de ses sœurs; de s'approprier leurs attraits et jusqu'à leur physionomie. A la vérité, n'approche pas qui veut de cette belle. Sévère et difficile, elle n'admet à sa cour qu'un petit nombre d'amans choisis; encore les assujettit-elle à la plus rigoureuse réserve: mais heureux ceux qu'elle favorise; elle en fait des immortels!

Le talent de la poésie, Seigneur, pour parler moins figurément, n'est blâmable que dans celui qui le prostitue à l'impiété, à la calomnie, au libertinage, aux passions malfaisantes; ou dans celui qui

faisant de ses vers une marchandise, vise mal-adroitement plus à la quantité, qu'à la qualité. N'est pas toujours poëte, d'ailleurs, celui qui s'en pique, ou croit être un grand homme, parce qu'il parvient à ranger des mots d'une manière plutôt que de l'autre, dans un fastidieux madrigal, un froid sonnet, une injurieuse satire, ou une scandaleuse obcénité. Le vrai poëte est celui qui sachant s'élever à la hauteur de l'épopée, se soutient toujours beau dans les productions de longue haleine; dans ces poëmes consacrés à immortaliser le souvenir des héros; dans ces tragédies déchirantes ou attendrissantes, destinées à nourrir la sensibilité et la compassion; dans ces comédies ingénieuses et morales, dont le but est de corriger les hommes en les amusant. Le vrai poëte est celui qui dédaignant les bluettes et les succès éphémères, ne sacrifie point le suffrage des siècles futurs au mauvais goût du vulgaire de son tems. Et par vulgaire, Seigneur, j'entends ici, non pas la classe

plébéïenne, mais tous les ignares, tous les sots, quels que soient leur rang, leurs noms, leurs titres et leur naissance.

Pour en revenir à votre fils, Seigneur, je le désapprouverais fort, si, en effet, il dédaignait la poésie en langue espagnole. Tous les poëtes célèbres, de quelque nation que ce soit, n'ont écrit dans leur langue maternelle de préférence à toute autre, que parce que la plus familière et la plus commode, est toujours celle qu'on a suçée avec le lait : l'immortel Homère n'aurait point écrit en grec, s'il fût né latin, ni Virgile en latin s'il fût né grec. L'allemand, l'espagnol, le biscayen même, n'en seront pas moins grands poëtes, pour n'écrire que dans leur langue, quand, d'ailleurs, ils en auront le talent ; car c'est la pensée bien plus que le mot, qui fait la poésie. Je pense donc que votre fils en veut non pas à la poésie en langue espagnole, mais aux poëtes espagnols qui bornés à leur seule langue naturelle, et privés des grandes ressources que leur

procureraient la connaissance et l'étude des autres langues, ne peuvent guères sortir d'une certaine médiocrité. Cependant, il y a des exceptions : *Est Deus in nobis*, est une vérité dont l'histoire de notre poésie offre plus d'un exemple. Il est certain que le grand poëte naît poëte ; et que nous devons des chefs-d'œuvre précieux à des génies sans culture. Mais ces phénomènes sont infiniment rares : et sans doute, ces heureux génies ; s'ils eussent été fécondés par l'art et enrichis par l'étude et l'instruction, eussent été bien plus admirables encore et bien plus féconds.

Je conclus de tout ce que je viens de vous dire, Seigneur, que vous devez laisser votre fils suivre le penchant qui l'entraîne vers la poésie ; car, on ne résiste point à son étoile. Puisqu'il a déjà pour lui d'excellentes études ; puisqu'il possède parfaitement son grec et son latin, il a fait le premier pas, le pas difficile dans la carrière littéraire ; il peut désormais y prétendre à tout : et le

mérite littéraire, quoi qu'on en dise, sied aussi bien à un gentilhomme, le décore aussi noblement que la mitre épiscopale ou la robe de président. Mais réprimandez le, si en abusant de son talent, il se livre à la satire ; s'il cherche à briller et à plaire, en écrivant avec grâce du mal d'autrui. Déchirez ses feuilles, brûlez sans miséricorde ses vers, s'il imite ces écrivains caustiques qui, plutôt que d'étouffer une épigramme ; se feraient déporter aux Antipodes. Qu'à l'exemple d'Horace, il attaque les vices et ménage les personnes. Que décent dans ses vers, il n'oublie jamais que la plume est la langue de l'ame ; et que toujours le caractère de l'écrivain, son caractère moral se montre dans ses écrits. Comptez qu'alors, admiré pour ses talens, et chéri pour ses vertus, il obtiendra l'estime publique, la considération des grands, les faveurs du souverain ; et peut-être enfin, la couronne réservée au génie : couronne glorieuse, immortelle, à laquelle on n'a consacré la branche du laurier (de ces

arbuste chéri de la nature et des Dieux, et que la foudre même n'offense jamais), que pour indiquer par un emblême ingénieux et frappant, le respect que commande à tous, le front du grand homme qui sut la mériter!

= Sancho fort peu curieux de dissertations littéraires, s'était détourné pour aller demander une gorgée de lait, à des bergers qu'il avait aperçus à la tête de leur troupeau, dans les champs, à quelque distance du chemin. Quant au gentilhomme, il avait écouté attentivement cette tirade; et à mesure qu'elle avançait, il avait senti diminuer et s'évanouir les soupçons que d'abord il avait conçus que Don Quichotte ne fût qu'un fou. Mais il n'en était que plus étonné, plus embarrassé, de concilier ce qu'il entendait avec ce qu'il voyait. Il allait lui répliquer, quand notre héros en levant la tête, vit venir une grande charrette sur laquelle flottaient plusieurs bannières royales. Il jugea, du premier coup d'œil, que c'était une nouvelle aventure qui s'approchait,

et il s'arrêta pour crier à Sancho, d'apporter promptement son armure de tête. Sancho, sur le champ, quitta les bergers, talonna le grison, et s'en vint en grande hâte à son maître, qui, effectivement, touchait à une aventure effroyable et des plus extraordinaires.

CHAPITRE XVII.

Comment Don Quichotte, par son incroyable valeur, vint heureusement à bout de l'épouvantable aventure des lions.

A l'instant même où Don Quichotte s'égosillait après Sancho, pour le faire revenir au plus vîte, celui-ci venait d'acheter aux bergers une couple de petits fromages à la crême, dont il se proposait de se régaler; et que, faute d'un autre vase, il avait provisoirement déposés dans le fond de l'armet de la salade de

son maître, en attendant le tems de les avaler à loisir. Pressé par le ton d'urgence des ordres et des cris de son Seigneur, ne voulant pas jeter ses fromages, mais ne se sentant pas le tems de les expédier, Sancho accourut au grand trot du grison, et arriva tout effaré, la salade à la main : — Donne moi vîte cette salade, mon enfant, lui dit Don Quichotte (en se précipitant vers lui, et en la prenant lui-même); ou je ne me connais plus en aventures, ou en voici une dont il sera parlé long-tems, et pour laquelle toutes mes armes, tant offensives que défensives, ne seront sûrement pas de trop.

= A ce propos, Don Diégo se retourna de tous côtés, et ne voyant rien, absolument rien, qu'une charrette qui s'en venait paisiblement, et qu'à ses bannières il jugea chargée d'espèces ou de quelques objets particuliers pour la personne même de Sa Majesté, il en fit l'observation à Don Quichotte, en lui demandant où donc il voyait les appa-

rences d'une aventure à nécessiter l'usage de toute son armure : — J'ai pour moi, Seigneur, répondit notre héros, l'expérience que mes ennemis se présentent sous toutes sortes de formes, quelquefois même sous des apparences indéchiffrables. Je dois, en conséquence, me tenir toujours prêt à les combattre ; et si tôt aperçus, j'ai pour principe de les prévenir.

= Et tout en répondant, les yeux toujours sur la charrette, il se dépêchait de se mettre la salade en tête, sans faire attention s'il y avait ou non, quelque chose au fond de l'armet. Les fromages écrasés, pressurés par cette manœuvre, se décomposèrent aussitôt ; et le petit lait découla de tous côtés dans les cheveux, sur la figure, dans les moustachès, et jusqu'entre chemise et chair, sur les épaules et la poitrine de Don Quichotte. Effrayé de cette inondation dont il était loin de pénétrer la véritable cause, il se secoua, comme pour se réconforter, et dit : — Je ne sais trop ce que j'éprouve,

Sancho ; je croirais presque que mon cerveau se fond, et que ma cervelle se tourne en eau. Je sens une sueur froide extrêmement abondante, qui me prend de la tête aux pieds. Tu dois croire, cependant, qne ce n'est pas de peur, qu'elle provient. A la vérité, cette aventure ci paraît devoir être des plus terribles; mais à coup sûr, ce n'est pas là ce qui me fait suer.... Vois, je te prie, mon ami, si tu n'as pas à me passer une serviette, un mouchoir pour m'essuyer : la sueur me tombe jusque dans les yeux, et à si grosses gouttes, qu'elle m'offusque ; bientôt je n'y verrais plus.

— Sancho tremblant, lui passa vîte un mouchoir, sans dire mot; mais en remerciant Dieu, de tout son cœur, de ce que le cher maître paraissait prendre le change sur la véritable source de ce déluge de petit lait. Don Quichotte, après s'être essuyé, ôta sa salade pour reconnaître d'où provenait certaine fraîcheur qu'il se sentait comme fixée sur le sommet de la tête. Il aperçut alors le gâchis

des fromages défigurés au fond de l'armet, et il le porta sous son nez, pour pouvoir, en le flairant, en déchiffrer la nature : — Par la vie de Madame la Princesse Dulcinée du Toboso ! s'écria-t-il en fureur, c'est du fromage à la crême ! malheureux écuyer ! traître ! qu'as tu fait !

— Si ce n'est que du fromage à la crême, répondit Sancho, sans se déconcerter, le mal n'est pas grand ; j'en serai quitte pour le manger. . . : ou plutôt, non. . . . . que le diable s'en régale lui-même, car ce n'est que sa malice infernale qui peut avoir fourré là ce prétendu fromage..... Au moins, Monseigneur, n'allez pas vous figurer qu'ils soient de mon cru, ces maudits fromages.... Hé bien oui, moi ! j'aurais eu le front d'encrêmer votre armet ! hé ! à quel propos, s'il vous plaît ! et qu'aurait-il pu m'en revenir ? .... Tenez, Monseigneur, à force d'y songer, je crois deviner à présent le fin mot. Comme je suis presque du même bois que vous, puisque comme

vous le dites, je suis *vos membres*, vous verrez que j'ai aussi ma part d'enchanteurs qui me persécutent ; et que, les coquins, méchamment et à dessein, auront insinué, je ne sais comment, ce paquet d'immondices au fond de votre armet, afin de vous mettre en colère, et de vous pousser, tout bon que vous êtes, jusqu'à me donner un savon ou une volée, comme de tems en tems cela vous arrive. Mais j'espère que, cette fois, ils y perdront leur latin et leur fromage. Monseigneur est trop clair-voyant, trop juste, pour s'en prendre à son fidelle écuyer. Monseigneur considérera que je n'ai pu avoir ici ni lait, ni crême, ni fromage, ni autres ingrédiens pareils; et que si j'en avais eus, je n'aurais pas manqué d'en farcir mon estomac, avant d'en loger dans son armet. ...

— C'en est assez, interrompit Don Quichotte. Je suis content de tes réflexions, n'en parlons plus.

= Et sans s'en émouvoir davantage, il s'essuya tranquillement les cheveux,

la face et les moustaches, et de suite il se remit la salade en tête. Cela fait, il se raffermit en selle et sur ses étriers; il sonda si son épée n'était pas trop tenace dans le fourreau; il empoigna sa lance, la brandit et la baissa la pointe à l'ennemi, et l'écu haut, il s'écria : — Vienne maintenant qui voudra, j'attends de pied ferme; et Satan lui même, en personne, ne passerait pas outre, sans m'avoir donné toute satisfaction.

= Don Diégo de Miranda, témoin de cette scène et de tous les propos qu'on vient de raconter, écoutait, examinait, réfléchissait et n'en savait pas mieux qu'en dire et qu'en penser. Enfin, le chariot aux bannières royales arriva. Deux hommes le conduisaient : l'un à pied, gouvernait les mules; l'autre était assis sur l'avant-train, en avant d'une énorme caisse de bois qui occupait, seule, toute la longueur et la largeur du chariot. Don Quichotte leur barra le passage. — Arrêtez, bonnes gens, leur cria-t-il; et apprenez moi, et sur le champ, et au vrai,

à qui est ce chariot, ce que vous voiturez sur ce chariot, et pourquoi ces bannières sur ce chariot?

— Le chariot m'appartient, Seigneur, répondit le conducteur qui était sur l'avant train. Il est chargé de deux vigoureux lions enfermés dans ces cages, et que le gouverneur d'Oran, envoie en cadeau à Sa Majesté. Ces bannières sont des bannières royales : elles sont là pour apprendre à tous passans et autres, que ma voiture est chargée pour le service personnel du Roi.

— Sont-ils de taille, ces vigoureux lions? demanda Don Quichotte, d'un ton goguenard.

— S'ils sont de taille ! répondit le conducteur. Je vous garantis, Seigneur, que ce sont les plus forts qui aient passé d'Afrique en Espagne, depuis que je fais le métier. J'en ai vus quelques-uns dans ma vie, mais pas un seul encore qui vaille ceux ci. J'ai mâle et femelle : le mâle est dans cette cage, ici, sur le devant; et la femelle est là, dans la cage de

derrière. Ils n'ont pas encore mangé de la journée : il me tarde d'arriver, pour les faire dîner : trouvez bon, je vous prie, que je ne m'arrête pas plus long-tems.

— Un moment, un moment, répondit Don Quichotte, en souriant et en ricanant. Ce sont, dites vous, des lions ? des lions que l'on m'envoie ! à moi ! ici ! en plein jour ?..... pauvres petits ! hé bien, je vais, en votre présence, apprendre à qui me les députe, si Don Quichotte de la Manche, est homme à trembler et à reculer devant des lions. Descendez, brave homme ; et puisque vous êtes le conducteur de ces bêtes si terribles, c'est à vous que j'ordonne d'ouvrir leur cage, et de me les sortir en plaine. Là, je leur montrerai qui je suis ; et vous pourrez en porter des nouvelles à messieurs les enchanteurs.

= Bon ! se dit alors Don Diégo ; en voici une bien prononcée ! Ah ! mon pauvre Chevalier ! décidément, vous n'êtes qu'un fou. Les fromages à la crême vous ont délayé la cervelle.

= Sancho entendant le gentilhomme marmotter entre ses dents, s'approcha de lui, et lui dit à l'oreille : — Au nom de Dieu, Monsieur le gentilhomme, faites donc votre possible, pour que Monseigneur Don Quichotte ne se frotte pas à ces épouvantables bêtes : il nous ferait mettre en pièces ou croquer tout vifs.

— Quoi ! reprit le gentilhomme, votre maître serait assez fou pour vouloir se battre contre ces terribles animaux ! Mais... vous me faites frémir !

= Mon maître n'est pas fou, répondit Sancho ; du moins ce n'est pas tout à-fait cela que j'ai voulu vous dire ; mais que je le connais d'une audace à tout entreprendre.

— J'espère bien qu'il n'en fera rien, et je vais le raisonner, reprit le gentilhomme, en accourant se poster entre Don Quichotte et le conducteur, que notre héros pressait vivement d'ouvrir la cage.

— Seigneur, dit-il à Don Quichotte, écoutez-moi, je vous prie. Les chevaliers

errans ne sont pas plus tenus que tous autres de tenter l'impossible. Au moins faut-il qu'il y ait quelqu'espérance fondée de succès, dans leurs entreprises; et, certainement, il n'y en a pas l'ombre pour vous dans celle-ci, qui, d'ailleurs, n'est rien moins qu'une aventure de votre compétence. Observez, que l'intrépidité, quand elle est évidemment téméraire, tient plutôt de la folie que de la véritable bravoure. Ajoutez, que ces lions ne sont point envoyés contre vous; qu'ils sont loin, bien loin de vous en vouloir, ni même de penser à vous; qu'ils sont destinés à Sa Majesté; qu'ils lui appartiennent; et qu'il n'est ni convenable, ni même permis à qui que ce soit, de contrarier leur destination.

— Monsieur le gentilhomme, répondit Don Quichotte, s'il s'agissait d'une affaire de furets ou de chiens d'arrêt, je prendrais vos conseils, et m'en rapporterais à vous qui vous y connaissez. Mais chacun son métier : le mien est d'en savoir un peu

plus que vous en fait d'aventures, de celles sur-tout où les lions sont pour quelque chose; et je puis seul pénétrer pourquoi et comment ces petits seigneurs-là se trouvent ici. Au surplus, trève de discours, continua-t-il d'une voix menaçante, en s'adressant au conducteur: ouvres-tu cette cage, malheureux veillaque! ou veux-tu, que d'un coup de cette lance, je te cloue à ton chariot?

= Le muletier, jugeant qu'il n'y avait pas moyen de faire entendre raison à cette espèce de long démon ferré et armé de toutes pièces, lui dit: — Au moins, Monseigneur, par charité, laissez-moi dételer et me sauver avec mes mules, avant que les lions soient lâchés. Ils ne feraient qu'une bouchée de tout mon attelage; et si j'avais le malheur de le perdre, je serais moi-même un homme perdu; car c'est tout ce que je possède au monde pour gagner ma vie.

— Pauvre trembleur! répondit Don Quichotte. Détèle; fais ce que tu vou-

dras, j'y consens : mais tu verras bientôt, qu'il était fort inutile de prendre cette précaution.

= Le muletier ne se le fit pas dire deux fois, et dételа en grande hâte. Le conducteur alors s'écria : — Je vous prends à témoin, Messieurs, que c'est contre ma volonté que j'ouvre ces cages, et que j'y suis contraint par force majeure. Je proteste de tout le mal qui en arrivera ; j'en rends responsable ce chevalier ; et me réserve, de plus, de me pourvoir, pour mon compte, en dommages intérêts, contre qui il appartiendra. Dépêchez-vous, Messieurs, de vous sauver, et de tâcher de vous mettre en sûreté, avant que j'ouvre. Ces animaux ne connaissent que moi ; ils ne me feront aucun mal ; mais je ne réponds que de moi ; et je vous engage à ne pas vous exposer à leur fureur.

= Le gentilhomme essaya de raisonner, encore une fois, le trop audacieux Don Quichotte, et de lui persuader

qu'une pareille entreprise était de la plus grande folie. *Je sais ce que je fais; je sais ce que j'ai à faire*, furent les seules réponses qu'il en put obtenir, jusqu'à ce que, excédé des remontrances du gentilhomme, il lui dit très-brusquement : — Au surplus, si vous craignez d'être présent, libre à vous de vous éloigner; mais, hâtez-vous; piquez des deux, et bien vîte.

= Sancho, la larme à l'œil, déploya aussi toute sa rhétorique, pour déterminer son Seigneur à renoncer à cette terrible aventure; — en comparaison de laquelle, lui disait-il, toutes nos autres batailles, celle même des moulins à vent, et notre épouvantable aventure des foulons, n'étaient que fariboles et bagatelles. Faites bien attention, mon cher Maître, qu'il ne s'agit pas ici, d'enchanteurs ni de transformations; j'ai regardé par une fente de la cage. Je n'ai pu apercevoir qu'un ongle du pied de la bête; mais je l'ai vu bien véritablement;

et il est si étoffé, si pointu, si crochu, que je parierais le lion, gros, au moins, comme une maison.

— Plus gros que sa cage, sans doute, reprit Don Quichotte, en souriant. Bientôt, la peur te le fera voir plus gros qu'une montagne : mais il n'en sera ni plus ni moins; c'est un parti pris : rien n'ébranlera ma résolution. Au reste, Sancho, retire-toi ; songe aussi à te mettre en sûreté : je ne m'y oppose point. Mais, au cas que je périsse ici, rappelle-toi notre ancienne convention; tu iras sur le champ trouver ma Dulcinée; tu sais pourquoi : je ne t'en dis pas davantage.

= Don Diégo désespérant de venir à bout de Don Quichotte, par la persuasion, fut, un instant, tenté d'employer la force, et de proposer de se réunir tous contre lui, pour empêcher l'exécution de son insensé projet. Mais, considérant qu'il faudrait se résoudre à le combattre à outrance, s'exposer à l'assommer ou à se faire assommer; pressé, d'ailleurs, par la violence des menaces redoublées que

notre héros adressait au conducteur, pour se faire ouvrir sur le champ, il prit, enfin, le parti de piquer sa jument, et de fuir. Sancho se mit aussi à piquer son grison; le muletier, à fouailler ses mules; et tous, à qui mieux mieux, à sauve qui peut, s'éloignèrent à toutes jambes, pour pouvoir se mettre en sûreté, avant que les lions fussent lâchés. Sancho, sanglottant, pleurait son Seigneur, qu'il lui semblait déjà voir en pièces, entre les griffes du lion. Il maudissait sa propre destinée, et l'heure à laquelle il avait eu la fantaisie de recommencer à servir un pareil maître. Mais, tout en pleurant et se lamentant, il ne ménageait ni les coups de talons, ni même les coups de poing, pour presser le grison, et ne pas rester à la queue des fuyards.

Le conducteur, toujours pressé, toujours menacé par le bouillant chevalier, voyant les fuyards déjà loin, et avec assez d'avance pour être hors de danger, renouvela ses observations, protestations et réserves. Don Quichotte ré-

pondit qu'il les avait déjà parfaitement entendues et pesées toutes ; qu'elles étaient, qu'elles seraient désormais inutiles, et qu'il ne restait plus qu'à obéir à l'instant. Le conducteur se mit donc, enfin, en posture d'ouvrir la première cage. Don Quichotte, alors, réfléchit à ses dispositions d'attaque et de défense. Il sentit qu'il serait peut-être dangereux, de livrer cette bataille à cheval, en ce que Rossinante, à la vue des lions, pourrait s'épouvanter, et lui causer quelqu'embarras. En conséquence, il met pied à terre, jette sa lance, se couvre de son écu, et, l'épée à la main, il se pose en garde, marche en avant à petits pas mesurés, et vient, avec une merveilleuse intrépidité, se poster en face de la porte de la cage, en se recommandant de tout son cœur, à la protection de Madame Dulcinée, et à Dieu.

Ici, l'auteur de cette véridique histoire, emporté par l'admiration, s'écrie : « O » valeureux chevalier ! moderne et nou- » veau Don Manuel de Léon ! miroir

» réfléchissant tous les héros de l'antique
» chevalerie ! En vain, j'hyperboliserais
» les plus fortes hyperboles pour célébrer
» dignement ton courage ! Je ne trouve-
» rais pas d'expressions convenables à
» cette nouvelle prouesse : elle est si pro-
» digieuse, que la postérité, quoi que j'en
» dise, ne pourra jamais la croire. Seul,
» à pied ! armé seulement d'une assez
» mince épée ! couvert d'une assez che-
» tive armure ! fort de ta seule audace !
» tu oses défier les deux lions les plus
» puissans qui soient jamais sortis des
» brûlans climats de l'Afrique ! Non,
» vaillant Manchois ; non, je n'entre-
» prendrai point de te louer : d'aussi
» hauts faits que celui-ci, sont au-dessus
» de tous éloges ; on ne peut que les ra-
» conter. »

Le conducteur, continue l'historien après cette exclamation, voyant Don Quichotte en mesure, et qu'il fallait absolument lui céder, ou s'exposer à toute sa fureur, ouvrit brusquement la première cage, en se jetant de côté et à l'é-

tart. La porte ouverte, laissa voir à notre héros un lion d'une taille extraordinaire et de la plus épouvantable encolure. Il était couché dans sa loge. L'animal, au bruit que vient de faire l'ouverture de sa cage, se lève lourdement, s'alonge et se détire les muscles en se cramponnant sur toutes ses griffes déployées; et, comme s'il s'éveillait, il ouvre une effroyable gueule, bâille lentement à trois reprises différentes; et, chaque fois, il sort deux pieds de long, de large langue dont il s'humecte les naseaux et les yeux. Il avance ensuite sur le bord de sa loge; et toute son énorme tête en dehors, il darde de droite et de gauche, et sur notre héros, des regards étincelans. Ce formidable aspect aurait, sans contredit, glacé de terreur le plus intrépide des braves; cependant, il ne fit aucune impression sur notre chevalier, qui, en garde, l'écu en avant, attendait de pied ferme que l'animal descendit; et qui, sûr de le tailler en pièces, bouillait d'impatience d'en venir aux mains.

Mais le lion, soit générosité, soit engourdissement causé par le sommeil, soit qu'après avoir regardé de tous côtés, il n'eût rien remarqué de digne de sa colère ou de son appétit, se retourna tout doucement de tête à queue, présenta ses fesses à Don Quichotte, et se recoucha paisiblement.

Don Quichotte indigné, piqué au vif, enjoignit alors au conducteur, d'irriter la bête à coups de bâton, pour la forcer à descendre. —Je n'en ferai sûrement rien, répondit le conducteur; je serais infailliblement sa première victime, et je n'ai point envie de me faire mettre en pièces. Au surplus, Seigneur Chevalier, si vous m'en croyez, vous vous contenterez de ce qui s'est passé. Ne tentez pas la fortune une seconde fois, puisque la première vous a si bien réussi. La porte est ouverte au lion; il est libre de sortir ou de ne pas sortir : mais puisqu'il n'est pas descendu d'abord, je vous garantis qu'il ne descendra pas de la journée; et que vous pouvez vous tenir pour déclaré, de sa part, qu'il

refuse le combat. Quant à vous, Seigneur Chevalier, vous avez prouvé sans réplique, un courage sans exemple; et cela doit vous suffire, d'autant qu'à mon avis, le plus vaillant champion ne peut que défier son adversaire, se rendre sur le champ de bataille et l'y attendre. Celui qui ne s'y présente pas, est réputé vaincu; la honte lui en reste, et toute la gloire est à celui qui a défié, quoiqu'il ne se soit point battu.

— Mon ami, répliqua Don Quichotte, je sens que vous avez raison. Refermez la cage, j'y consens; mais je vous demande une attestation circonstanciée, et en bonne forme autant que possible, de tout ce qui s'est passé. Je veux constater qu'à ma réquisition, vous avez ouvert la porte au lion; que je l'ai défié; que je l'ai attendu les armes à la main, et de pied ferme; qu'il n'a pas voulu descendre; que j'ai persisté à le défier et à l'attendre sur le pré; qu'il a persisté à s'y refuser; et qu'il a fini par se coucher humblement devant moi, pour me notifier qu'il aime mieux

s'avouer vaincu, que se mesurer contre moi. Je reconnais que je n'en dois et n'en puis pas davantage. Que Messieurs les enchanteurs s'arrangent donc comme il leur plaira : j'ai fait mon devoir devant Dieu et devant les hommes, en digne chevalier errant. Refermez cette cage, mon cher; reverrouillez ce lion si fier. Moi, je vais faire revenir nos fuyards ; souvenez-vous que vous êtes tenu de leur raconter et certifier l'affaire, telle qu'elle a eu lieu en votre présence.

= Le conducteur ferma la cage; et Don Quichotte, après avoir attaché au bout de sa lance, le mouchoir blanc dont il s'était servi pour s'essuyer le chef en sortant de son bain de petit lait, se mit à crier de toute sa force pour rappeler les fuyards, qui, le gentilhomme en avant, attendu qu'il était le mieux monté, couraient toujours à toutes jambes et dans le plus grand désordre; mais en retournant la tête à tout instant du côté du chariot. Sancho, le premier, aperçut le mouchoir blanc. — Sur mon baptême, Mes-

sieurs, s'écria-t-il, mon maître est venu à bout de ces terribles bêtes ! On nous fait signe de revenir, et, si je ne me trompe, c'est lui-même en personne vivante.

= Les fuyards alors s'arrêtèrent, se retournèrent tout à fait, hasardèrent, en avant, quelques pas incertains, et, petit à petit, ils se rapprochèrent jusqu'à portée de la voix de notre héros, qui s'égosillait à les rappeler. Bien convaincus, enfin, que c'était lui-même qu'ils voyaient et qu'ils entendaient, ils accoururent et arrivèrent. — Revenez atteler vos mules, mon ami, cria Don Quichotte au muletier, et remettez-vous en marche quand il vous plaira, l'aventure est finie. Et toi, Sancho, donne, à chacun de ces deux hommes, un écu d'or, pour les dédommager du tems que je leur ai pris.

— De tout mon cœur, Monseigneur, de tout mon cœur, répondit Sancho, trépignant de joie.... Mais, dites-moi donc, Monseigneur, et les lions ? que

sont-ils devenus, les lions? sont-ils morts ou en vie?

= Le conducteur alors prit la parole, et raconta ce qui venait de se passer, en exaltant, de son mieux, le courage de Don Quichotte. Il raconta comment le lion intimidé n'avait osé sortir de sa cage, et accepter la bataille, quoique défié dans toutes les règles, et quoique sa cage fût restée ouverte pendant un assez long tems: comment, pour ne pas se battre, le lion s'était couché; comment le chevalier avait donné l'ordre d'irriter la bête à coups de bâton, pour la forcer à descendre en plaine; et comment, lui conducteur, s'y était refusé, en alléguant que c'eût été provoquer le ciel lui-même, et fort mal à propos; et enfin, combien le chevalier avait eu de peine à consentir que la cage fût refermée.

— Hé bien, Sancho, reprit Don Quichotte: que t'en semble, mon ami? Comment trouves-tu cette aventure-ci? Croiras-tu, maintenant, qu'il y ait au

monde puissance capable d'en imposer à un véritable chevalier errant? Les enchanteurs peuvent bien me souffler une aventure, me l'arracher des mains: mais le courage! mais l'intrépidité! jamais, jamais ils ne me les ôteront: impossible à eux de me faire reculer d'un pas.

= Sancho donna les deux écus d'or; le charretier rattela ses mules, et le conducteur, en baisant les mains de Don Quichotte en reconnaissance du cadeau, lui promit de raconter son étonnante prouesse au Roi lui même.

—Vous ferez bien, et me ferez plaisir, répondit Don Quichotte; et si Sa Majesté vous demande le nom du chevalier qui a fait le coup, vous lui direz que c'est *le chevalier des Lions.* C'est le nom que, désormais, je prends: je l'adopte, dès ce moment, et à jamais, en place de celui de *la Triste figure;* et, en cela, je ne fais que me conformer à l'usage de mes prédécesseurs, les anciens chevaliers errans, qui avaient la faculté, ou plutôt la prérogative, de changer leur nom, quand ils

le jugeaient à propos, ou à l'occasion de quelqu'ayenture majeure, terminée avec éclat.

= Enfin, le chariot aux lions se remit en marche; et, de leur côté, Don Quichotte, Sancho et le gentilhomme, continuèrent leur chemin. Depuis son retour de la calvacade forcée qu'il venait de faire, le gentilhomme, toujours plus surpris de tant d'extravagance dans les actions, et de tant de sens dans les discours de Don Quichotte, n'avait dit mot. Il ne pouvait comprendre, ni un sage aussi fou, ni un fou aussi sage. Comme il ne connaissait pas encore la première partie déjà publiée de l'histoire de notre héros, il n'avait aucune connaissance de la bizarrerie de son caractère: de sorte que, toujours indécis sur son compte, il ne savait réellement quel langage lui tenir. Ces fromages à la crême, se disait-il intérieurement, qu'il se pressure sur le crâne, et qu'il prend pour son cerveau fondu par les enchanteurs; ces lions contre lesquels il veut absolument se battre, et

qu'il a eu l'extravagante audace de braver de si près ! assurément, voilà des folies bien prononcées, bien manifestes. Mais, d'un autre côté, quel sens ! quelle justesse ! quelle instruction dans ses raisonnemens et dans ses discours ! quel singulier homme ! en vérité, je m'y perds.

Telles étaient les réflexions que se faisait Don Diégo, en cheminant silencieusement côte à côte de notre chevalier, lorsque celui-ci, las et inquiet de cette taciturnité dont il soupçonnait la cause, lui adressa la parole : — Seigneur Don Diégo de Miranda, lui dit-il, je crois pénétrer ce qui vous occupe si fort ; et m'apercevoir que vous êtes bien tenté de me prendre pour un extravagant, pour un fou. J'avoue que, d'après ce que vous m'avez vu faire, ce ne serait pas sans quelque fondement, que vous auriez de moi cette opinion : cependant, en pesant mes raisons, en y regardant de près, vous vous convaincrez, j'espère, que ce serait me juger beaucoup trop rigoureusement. On applaudit tous les jours à

l'audace, à la dextérité du chevalier *Tauréador*, qui, dans l'arène, affronte et repousse vaillamment le taureau furieux : les *bravo* du public, ceux des grands, ceux du Roi lui-même, quand il est présent, sont toujours enlevés par l'heureux vainqueur : et quand il succomberait dans cette lutte périlleuse, personne ne le taxerait de folie, parce qu'en effet, il n'y en a jamais à remplir les devoirs de sa profession. On comble d'éloges et de caresses les brillans chevaliers qui, dans nos galans tournois, montrent le plus de grâce, d'adresse et de valeur. Il suffit à la cour d'être chevalier, et militaire, ne fût-ce que de nom, pour jouir de la plus haute considération. Par tout le titre de chevalier est respecté, honoré, parce qu'il suppose dans celui qui en est revêtu, le dévouement à ses devoirs, la bravoure sur-tout et l'honneur au suprême degré. Cependant, de toutes les classes de chevaliers, la plus estimable, sans contredit, est celle des chevaliers errans, puisqu'elle est en même tems la plus périlleusement

laborieuse et la plus utile. Leurs fonctions ne se bornent pas à des jeux publics, à de vaines parades, à des simulacres de bataille. Le chevalier errant n'en est pas quitte, comme l'opulent chevalier de cour, pour la peine de consommer avec faste d'immenses revenus ; pour celle d'entretenir un nombreux domestique, de brillans équipages, une table splendide, et de verser force bienfaits autour de lui. Tout cela, sans doute, est utile et louable; mais rien de tout cela n'est comparable aux dangereuses obligations du chevalier errant. Celui-ci doit sans cesse, sans relâche, parcourir le monde ; franchir forêts, déserts, montagnes, vallons, de jour, de nuit, en toute saison. Il doit protéger par tout la veuve et l'orphelin, le faible et l'opprimé ; et particulièrement l'honneur des Dames, que tant d'autres soi-disant chevaliers ne cherchent qu'à souiller et à flétrir : et dans cette vue, toujours armé, pénètre jusqu'au fond des labyrinthes inabordables et des antres sauvages : il y poursuit les bêtes et des [illegible] ger :

rien ne l'arrête : ni la foudre, ni les tempêtes, ni le froid, ni le chaud. Les lions même ne l'intimident pas : il ne s'épouvante ni des monstres, ni des spectres ni des géans ; par tout, au contraire, il les cherche, les joint, les défie, les attaque et les détruit ; parce que tel est le devoir de sa profession, et son seul but est la gloire ; la célébrité, sa seule récompense.... Je suis chevalier errant, Seigneur, parce que telle est ma destinée: mon devoir est donc de m'élancer au devant de tout ce qui est ou peut devenir aventure périlleuse. Je n'ai donc fait que ce que je devais faire, en défiant ces lions que je viens de braver : c'était une affaire absolument de ma compétence ; et, par cette raison, je l'ai entreprise, quoique convaincu que c'était à ma part une imprudence insign[illegible] Je sais à merveille, que la vérita[illegible] bravoure tient le milieu entre de[illegible]ès opposés : entre l'impardonnable, [illegible]témérité, et la méprisable pour des [illegible]. Mais, si, quelquefois, circonstances extraordi-

naires, il faut s'écarter de ce juste milieu, ne vaut-il pas mieux pécher par trop, que par trop peu d'audace? Ne convient-il pas mieux à un chevalier errant de faire dire de lui, qu'en telle occasion il a poussé l'audace jusqu'à la témérité, que d'en faire dire, qu'il y a poussé la prudence jusqu'à la lâcheté? D'ailleurs, vous conviendrez, Seigneur, qu'il est plus facile à un téméraire de se modérer assez pour n'être que brave, qu'à un poltron de s'élever jusqu'à la véritable bravoure.

— Je conviens, Seigneur, reprit Don Diégo, que tout ce que vous venez de dire et de faire, est parfaitement bien raisonné d'après les principes de votre chevalerie errante; et que si aujourd'hui ces principes sont oubliés, vous êtes l'homme propre à les rappeler tous. Au surplus, pressons-nous un peu : il commence à se faire tard : arrivons chez moi : je suis empressé de vous y recevoir comme vous le méritez : vous devez avoir besoin de repos. Quoique vous n'ayez point livré bataille dans cette aventure-ci, j'estime

qu'elle a dû vous émouvoir assez, pour qu'un peu de délassement ne vous soit pas hors de propos.

— Flatté de vos offres obligeantes, Seigneur, répondit Don Quichotte, je les accepte avec reconnaissance.

= Et, à l'instant, on doubla le pas, de manière que vers deux heures après midi, on arriva chez le gentilhomme au manteau vert.

CHAPITRE XVIII.

Don Quichotte chez le gentilhomme au manteau vert.

Le manoir de Don Diégo de Miranda, situé dans la principale rue du bourg, était une vaste maison plus bourgeoise que somptueuse. Tout y annonçait la grande aisance; mais sans ostentation, sans luxe, sans prétention: sauf pourtant le volumineux écusson des armoiries de famille, qui, grossièrement sculpté, surchargeait

le fronton rustique de la porte d'entrée, et notifiait à tous passans, la noble origine du maître de céans. Une cour spacieuse environnée de caves, de caveaux, de celliers ; peuplée de plusieurs files de jarres de terre cuite, de toutes grandeurs, telles qu'il s'en fabrique au Toboso, indiquait la demeure d'un propriétaire riche, actif et occupé de la culture et de l'exploitation de ses propres domaines.

Don Quichotte frappé au cœur à l'aspect des jarres, parce qu'il les reconnut pour être du Toboso, et parce qu'elles lui ramenèrent inopinément à la pensée le souvenir de sa malheureuse Princesse enchantée, ne fit d'abord aucune attention au jeune poëte, fils de la maison, ni à sa mère, qui déjà se trouvaient dans la cour, pour recevoir l'un son père, l'autre son époux : et sans s'embarrasser s'il était ou n'était pas vu et entendu, il s'écria du ton le plus pathétique, après avoir poussé deux ou trois énormes soupirs : — O jarres Tobosines ! ô vous,

qu'en d'autres tems, j'aurais envisagées avec tant de volupté ! qu'aujourd'hui je vous vois avec amertume! quels cruels et doux souvenirs vous rappelez dans mon triste cœur !

— Notre héros, en terminant cette touchante complainte, mit pied à terre et aborda civilement la maîtresse de la maison, en la suppliant de l'admettre à l'honneur de lui baiser la main. La Dame, non moins interdite de l'étrange figure de Don Quichotte, que de ce qu'elle venait d'entendre, était surprise au point de ne savoir trop quelle contenance faire. Mais Don Diégo en l'embrassant, se hâta de la tirer d'embarras, et lui dit : — Je vous présente, Madame, le Seigneur Don Quichotte de la Manche, chevalier errant ; et je vous le donne pour le plus vaillant, comme pour le plus spirituel et le plus galant qui soit au monde. C'est assez vous en dire, sans doute, pour vous engager à l'accueillir avec toute la politesse et l'affabilité qui vous sont si naturelles.

= Dona Christine alors (ainsi se nommait la Dame), fit l'accueil le plus gracieux à Don Quichotte, qui, de son côté, déploya tout son savoir vivre et tout son savoir dire pour la courtiser et la complimenter convenablement. Pareil assaut de civilités eut ensuite lieu entre notre héros et le jeune poëte fils de Don Diégo, que, dès cet instant, Don Quichotte tint pour un génie supérieur, tant il le trouva poli, et habile à tourner un compliment.

Ici, l'auteur, avec sa précision accoutumée, fait la description détaillée de toutes les circonstances et dépendances de la maison de Don Diégo, depuis la cave jusqu'au grenier; mais le traducteur la passe sous silence, dans la crainte de ralentir, par une digression naturellement froide, la marche de l'action, et d'en attiédir l'intérêt qui tient plus aux faits, qu'à des tableaux minutieux et sans vie.

On introduisit Don Quichotte dans l'appartement d'honneur, où il fut, sur

le champ, désarmé et déferré de la tête aux pieds, par son écuyer. Resté en culotte à la vallone, et en camisole de chamois, bigarrée par la crasse et la rouille de son armure, il se décora d'une fraise blanche, mais sans empois, dentelle ni broderie, et à la manière des étudians; de ses brodequins de cuir fauve, lacés au-dessus de ses souliers; et de sa glorieuse épée suspendue à un large baudrier de peau d'un loup marin qui, longtems malade, dit-on, de la gravelle, en avait perdu presque tout son poil. Pardessus ce noble ajustement, il s'affubla de son manteau minime. Mais, avant tout, il se rinça si sévérement le chef, que l'on n'est pas d'accord sur le nombre des chaudronnées d'eau tiéde qu'il fallut y employer; cependant on pense assez généralement, que ce ne fut qu'à la septième, qu'enfin l'eau de rinçure cessa d'être sale et graisseuse: grâce à la gloutonnerie de Sancho, à sa fantaisie de fromages à la crême; et tant le jus de ces fromages, en pénétrant la poudreuse

épiderme de notre héros, y avait fortement mastiqué jusqu'à leur racine, ses cheveux, ses sourcils et ses moustaches !

Ainsi rincé, bouchonné et paré, Don Quichotte, si tôt sa toilette achevée, se rendit au salon de compagnie. Le jeune poëte l'y attendait, pour l'entretenir jusqu'au dîné, qu'on servit, ce jour là, plus tard que de coutume, parce que Dona Christine, jalouse de montrer qu'elle savait et qu'elle pouvait recevoir convenablement un personnage aussi important, avait ordonné des apprêts extraordinaires qui emportèrent un certain tems.

Don Laurent (c'est le nom du jeune poëte) avait eu le tems et la précaution, pendant la toilette de Don Quichotte, de prendre langue avec Don Diégo, sur le compte du singulier homme présenté sous la qualification de chevalier errant. — Je ne sais trop que t'en dire, mon fils, avait répondu Don Diégo. Il m'a surpris, et me surprend encore, autant qu'il paraît t'étonner. Indubitablement, il est

chevalier errant de son métier : je l'ai vu opérer comme tel, et d'une manière si extravagante, que je l'ai jugé le plus grand fou de la terre : d'un autre côté, je lui ai ouï dire des choses, et tenir une conversation qui m'ont donné la plus haute opinion de son jugement et de ses lumières. Au surplus, entretiens-le ; tâte-lui le poulx : tu t'y entends assez pour le juger toi même. Quant à moi, je lui vois des momens de folie bien prononcée, et des momens de saine raison, pendant lesquels il est vraiment homme d'esprit.

— Don Laurent, ainsi prévenu, n'en était que plus impatient d'entretenir Don Quichotte. Il le reçut au salon avec tous les égards possibles, et, sur le champ, la conversation s'engagea. — Le Seigneur Don Diégo de Miranda, votre père, lui dit Don Quichotte, m'a parlé avec éloge des talens et du génie distingué, dont, quoique jeune encore, vous avez déjà donné des preuves ; il m'a dit, que, surtout, vous étiez grand poëte.

— Il a pu vous dire, Seigneur, inter-

rompit Don Laurent, que j'aime la poésie par-dessus tout, que je ne lis guères que des poëtes : mais mon père ne peut ignorer que je suis loin de me croire grand poëte : je n'en ai, sûrement, pas la prétention.

— Votre modestie, jeune Seigneur, reprit Don Quichotte, est une nouvelle preuve de votre mérite : elle est d'autant plus estimable en vous, qu'elle n'est pas la vertu dominante des poëtes : généralement, ils sont présomptueux, c'est la règle.

— Elle n'est pas sans exception, cette règle, répliqua le jeune homme ; il y a eu des poëtes, grands poëtes, vraiment supérieurs, et qui ne s'en targuaient pas.

— Vous en citeriez fort peu, reprit Don Quichotte. Au reste, Seigneur, laissons les autres et parlons de vous, s'il vous plaît. Ce sont des vers que vous tenez-là, Seigneur? Sans doute, ce sont ceux dont votre père m'a parlé; ceux dont il vous dit si fortement occupé? C'est une glose; je le sais; je serai fort

aise de la voir, et que nous en causions ensemble : je m'y connais un peu. Je sais encore qu'elle est le sujet d'un concours académique ; du moins, on me l'a dit. Je vous invite, en ce cas, à n'ambitionner que le second prix ; parce que, dans ces sortes de concours, le premier prix étant toujours donné à la faveur ou au rang du concurrent, le second l'est réellement au mérite de l'ouvrage : en sorte que le troisième, aux yeux des gens qui connaissent la carte, est toujours réputé le second ; tandis que le prétendu premier, n'est compté par eux que pour le troisième, et le plus souvent comme nul. Tel est communément le mode de distribution des prix et des grades dans les universités ; et, sans doute, voilà pourquoi l'on voit tant d'ineptes se prétendre si vanitensement d'habiles gens.

— Jusqu'à présent, se dit en lui-même Don Laurent, notre homme ne me semble rien moins que fou ; voyons plus loin. Votre Seigneurie, lui dit-il, paraît avoir beaucoup fréquenté les universités. Ose-

rais-je lui demander à quelle science elle s'y est particulièrement adonnée?

— A celle de la chevalerie errante, répondit Don Quichotte. Sans contredit, elle est au moins aussi recommandable que celle de la poésie, dont toutefois je fais le plus grand cas.

— A celle de la chevalerie errante! se récria Don Laurent. Je ne connais point cette science : ou, pour mieux dire, j'ai ignoré jusqu'à ce moment, que la chevalerie errante fût une science.

— C'est une science, si jamais il en fut, répliqua Don Quichotte : et cette science, Seigneur, renferme en elle, toutes, ou à peu près, les autres sciences cultivées en ce bas monde. Car, le chevalier errant doit être profond jurisconsulte, connaître les lois et les principes de la justice distributive et commutative, pour pouvoir allouer ou faire rendre à chacun ce que de droit. Il doit être théologien, pour pouvoir soutenir et prouver, le cas échéant, qu'il n'agit que conformément aux loix divines et à la morale

orthodoxe. Il doit être médecin, chirurgien, apothicaire, et sur-tout habile botaniste, pour pouvoir connaître, au milieu des landes et des déserts, les plantes qui ont la propriété de guérir les blessures ; car, vous sentez qu'un chevalier errant ne va pas perdre son tems à chercher, de boutique en boutique, un frater pour se faire panser. Il doit être astrologue, astronome et géographe, pour pouvoir, à l'aide du firmament seul, connaître l'heure qu'il est pendant la nuit, et en quelle zone, en quel climat du monde il se trouve. Il doit être mathématicien, parce qu'à chaque pas, à tout instant, il est dans le cas de calculer, de mesurer, de combiner : et sans parler d'une troupe de menues connaissances qui lui sont indispensables, telles que celles de nager comme un poisson, de ferrer un cheval, de le seller, de le brider, etc. Le chevalier errant ne doit-il pas être profond moraliste, être doué de toutes les vertus théologales et cardinales? Autrement, comment serait-il, ainsi

qu'il doit l'être, inébranlablement fidelle à son Dieu et à sa dame? Comment serait-il chaste jusque dans ses pensées, décent dans ses paroles, réservé dans ses goûts, généreux et brave dans ses actions, patient dans l'adversité, charitable et compatissant envers les infortunés? Enfin, comment serait-il l'intrépide champion de la vérité; toujours prêt, pour la soutenir ou la défendre, à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang? Voilà, Seigneur Don Laurent, l'aperçu de quelques-unes des parties et particules dont se compose la science de la chevalerie errante. Jugez maintenant, si cette science est une mince science; si elle doit baisser pavillon devant la plus fière de toutes celles qu'on enseigne dans nos universités et nos gymnases.

— S'il en était ainsi, reprit Don Laurent, je confesse que toute prééminence lui serait bien légitimement due. . . .

— Comment! s'il en était ainsi! interrompit Don Quichotte. Que voulez vous dire, Seigneur?

— Je veux dire, répondit Don Laurent,

que vous auriez incontestablement raison, s'il était avéré qu'il eut jamais existé des chevaliers errans; et, sur-tout, doués des connaissances, sciences et perfections dont vous venez de me donner l'aperçu.

— Je ne puis, reprit Don Quichotte, que vous répéter ce que si souvent déjà j'ai dit à tant d'autres. Croire qu'il n'a jamais existé de chevaliers errans, est une erreur palpable : mais elle me paraît si répandue, si accréditée aujourd'hui, que, sans un miracle du ciel, je crains, quelque peine que je prenne, de ne pouvoir réussir à la déraciner par tout. Puisque vous la partagez avec tant d'autres, je n'entreprendrai point, en ce moment, de vous en faire revenir. Je laisse à votre raison plus expérimentée, à vous montrer combien les anciens chevaliers errans furent, dans leur tems, utiles ou même nécessaires; combien, sur-tout, ils le seraient aujourd'hui, qu'à la honte de l'espèce humaine, et, sans doute, en punition de sa dépravation, les hommes,

nés pour donner l'exemple aux autres, ne se livrent plus qu'à la mollesse, à l'oisiveté, à la bombance et aux plaisirs.

— Ah ! notre cher hôte ! se dit alors Don Laurent; vous voilà déboutonné et à découvert. Il n'y a pas à s'y méprendre : vous n'êtes qu'un fou; mais bien singulier, bien étonnant !

= Ici cessa la conversation, parce qu'on vint annoncer que le dîner était servi. Don Laurent conduisit Don Quichotte à la salle à manger. La chère fut excellente, abondante et proprement servie; et ce qui, sur-tout, flatta beaucoup Don Quichotte, ce fut le silence presque religieux que l'on observa pendant le repas. Il lui sembla dîner avec des chartreux : et cette manière de servir un étranger qu'on voit et qu'on traite pour la première fois, lui parut du meilleur ton de complaisance. Après le dessert, et l'eau sur les mains, Don Quichotte témoigna gracieusement au jeune poëte, un pétulant désir d'entendre, enfin, la glose destinée au concours en

question. — Je n'imiterai point, répondit le jeune homme, ces poëtes qui refusent de lire leurs vers aux curieux, tandis qu'ils les jettent à la tête, et en assomment ceux qui n'ont aucune envie de les entendre. Je vous réciterai ma glose, puisque vous le désirez : mais, permettez que, d'abord, je vous prévienne que je n'ai pas la moindre prétention au prix; et que je ne me suis occupé de cette petite pièce, que pour m'exercer un peu.

— Sublime..... merveilleux jeune homme ! s'écria Don Quichotte. J'en atteste les sept cieux suspendus sur nos têtes ; puisque à votre âge vous êtes déjà le plus modeste, vous devez être un jour le plus grand poëte de ce siècle. Oui, vous méritez la couronne. Vous devez l'obtenir, non pas à Chipre ou à Gaëte, (comme disait certain poëte ignare que Dieu prenne en pitié); mais à l'académie d'Athènes, si aujourd'hui elle existait; mais à toutes les académies actuellement rayonnantes à Paris, à Boulogne et à Salamanque ! Puisse l'animadversion céleste

punir l'iniquité des juges qui vous refuseraient le premier prix ! Qu'Apollon, à coups de flèches, les chasse ignominieusement du sacré vallon ; et que méprisés des neuf sœurs, aucune ne daigne jamais les favoriser d'un seul regard ! . . . .

= L'amour propre est l'endroit chatouilleux de tout poëte. Celui de Don Laurent ne fut pas insensible aux éloges de Don Quichotte, tout fou qu'il était, et tout outrés qu'ils étaient : tant il est vrai, que toujours la louange s'insinue et nous pénètre jusqu'au vif, de quelque part qu'elle nous vienne. Don Laurent prouva cette vérité pour son compte, en se prêtant avec une sorte d'empressement aux désirs de Don Quichotte. Pendant tout le tems que notre héros, constamment fêté, caressé et bien régalé, passa chez l'honorable Don Diégo, le jeune poëte lut tout ce qu'il put de ses vers, et se laissa louer tant qu'il plût à Don Quichotte, qui, enfin, au bout de quatre jours, sollicita de ses hôtes la permission de se remettre en campagne. En les

remerciant de leur généreux accueil, il ne manqua pas de leur observer, qu'un chevalier errant ne pouvait se permettre un plus long repos. Il leur confia que son dessein était d'épuiser d'abord toutes les aventures dont il savait que cette contrée abondait ; et d'y employer son tems jusques à l'époque des grands Tournois de Sarragosse, où il se proposait de se rendre ; et qu'il allait commencer par fouiller la fameuse caverne de Montésinos, de laquelle on racontait certaines particularités merveilleuses qu'absolument il voulait approfondir, ainsi que l'origine encore inconnue et mystérieuse des neuf lacs, vulgairement appelés les lacs de Ruidéra.

Don Diégo et son fils applaudirent aux héroïques dispositions de Don Quichotte : ils le laissèrent libre de partir à sa volonté ; mais sous condition qu'en tout tems il userait, comme du sien propre, de leur maison et de leur bourse ; et qu'il resterait persuadé du cas infini qu'ils feraient toujours de sa personne et de son

auguste profession. Enfin, le moment du départ arriva ; moment de jubilation pour notre chevalier, autant qu'il fut amer et désolant pour le pauvre Sancho Pansa, qui déjà s'était habitué à la paisible abondance de la maison de Don Diégo. Il trouvait rude, après plusieurs jours de succulente bombance, d'aller se remettre aux prises avec la famine dans les forêts et les déserts. Cependant, il lui fallut obéir ; mais ce fut de fort mauvaise grâce, malgré la précaution qu'il avait prise, d'approvisionner et de rembourrer le bissac, de tout ce qui lui avait été offert ou laissé à discrétion : — Je ne sais, Seigneur, dit Don Quichotte à Don Laurent, en prenant congé de lui, si je ne vous ai pas déjà parlé d'une idée que m'a inspirée ma tendre amitié pour vous : mais, en tout cas, je vais vous la répéter. Dès lors que vous avez la noble ambition de la gloire, si jamais vous vous sentez rebuté de la lenteur ou de l'ingratitude de la carrière de la poésie, que vous avez choisie pour y parvenir, je vous engage

à quitter cette route peu sûre, et à vous élancer dans celle de la chevalerie errante, qui peut, en peu de tems, vous conduire à tout. Dieu sait, Seigneur, si je m'estimerais heureux d'y guider vos premiers pas; s'il me serait doux et glorieux d'avoir un disciple tel que vous! mais votre âge trop tendre encore, contrarie ce plus cher de tous mes désirs: et puisque, d'ailleurs, vous êtes en ce moment livré par goût à d'autres exercices infiniment louables aussi, à Dieu ne plaise que je vous en détourne, d'autant que je vous y prédis les plus brillans succès; sur-tout si vous ne perdez pas de vue l'avis qu'en témoignage de mon affectueuse estime, je vais me permettre de vous donner. C'est que pour parvenir à une célébrité méritée, vous devez vous défier constamment de votre propre opinion sur vos ouvrages, et ne jamais dédaigner celle d'autrui, qui peut seule vous perfectionner, en vous signalant vos fautes, s'il vous en échappe. Songez qu'il n'y a pas d'enfant, si laid qu'il soit, qui ne semble gentil aux yeux

de ses père et mère : et que la prévention des hommes en faveur des productions de leur esprit, est encore plus tenace, et par conséquent plus aveugle, que celle qui leur est si naturelle en faveur de leur progéniture.

= Don Diégo et son fils, toujours plus étonnés de tant de sens et de lumières si bizarrement amalgamés avec tant d'extravagance sur le chapitre de la chevalerie et des aventures, ne surent encore que répliquer à Don Quichotte. Ils l'embrassèrent pour la dernière fois ; et après force remercîmens, force civilités de sa part ; après force soumissions particulières et offres de service à la Dame du château, il monta sur Rossinante, Sancho sur le grison, et ils se mirent en marche.

CHAPITRE XIX.

Amours remarquables d'un villageois, et autres événemens non moins intéressans.

A peu de distance du bourg où demeurait Don Diégo, Don Quichotte rencontra quatre hommes montés chacun sur un âne. Deux semblaient être des étudians ou des ecclésiastiques; les deux autres, des paysans. L'un des deux étudians portait en croupe, en manière de portemanteau, un petit paquet de nippes enveloppé de toile cirée; l'autre ne portait rien, que, sous son bras, une paire de fleurets. Les deux paysans paraissaient chargés de diverses emplettes fraîchement faites à la ville voisine, et qu'ils rapportaient à leur village.

Etudians et paysans, tous quatre, au premier abord, ouvrirent de grands yeux

étonnés sur Don Quichotte ; et, comme tous ceux qui l'envisageaient pour la première fois, ils se creusèrent le cerveau pour deviner ce que pouvait être un homme aussi extraordinairement vêtu et armé. Don Quichotte les salua civilement, en leur demandant où ils allaient, et la permission de faire route ensemble ; pourvu, toutefois, qu'ils voulussent bien ralentir le train de leurs bourriques, et le remettre à celui de son cheval ; ce à quoi ils consentirent de la meilleure grâce : et, de suite, pour reconnaître leur complaisance, il leur apprit quelle était sa profession ; comment, en sa qualité de chevalier errant, il était tenu de parcourir, incessamment, les quatre parties du monde, pour y chercher les aventures ; qu'enfin, il se nommait Don Quichotte de la Manche ; et, présentement, depuis peu, *le chevalier des Lions*.

Pour les deux villageois, tout ce que dit Don Quichotte, ne fut que du grec, ou, du moins, du jargon inintelligible : mais les deux étudians, plus exercés, en

comprirent facilement, que Don Quichotte n'était qu'un fou. Cependant, ils le considéraient avec une sorte d'intérêt et de curiosité irrésistibles. L'un d'eux reprit la parole, et lui dit : — Si le Seigneur chevalier n'avait pas, en ce moment, de destination fixe, ce qui est très-possible, puisqu'il n'est, dit-il, en campagne que pour chercher des aventures, nous l'engagerions à venir, avec nous, voir les noces les plus brillantes, les plus cossues qui se soient jamais célébrées dans toute la Manche, peut-être même dans bien d'autres pays.

— Ce sont donc des noces de prince? demanda Don Quichotte.

— Non, répondit l'étudiant. Ce sont, tout simplement, les noces d'un villageois et d'une villageoise. Mais le prétendu est, de beaucoup, le plus riche particulier de la province; et la prétendue est, sans contredit, la plus belle créature qu'on y ait jamais vue. Les préparatifs de la fête sont immenses, et dans un genre extraordinaire; elle doit se faire en plein champ,

dans un pré voisin du village de la mariée. Le prétendu s'appelle Camache, et on le surnomme le riche; la prétendue s'appelle Quitterie, et, à bien juste titre, on la surnomme la belle. Elle a dix-huit ans; lui, vingt-deux. C'est un couple assez bien assorti, quoiqu'en disent certains épilogueurs malins, qui prétendent que cette alliance fait plus d'honneur au monsieur qu'à la demoiselle. Mais, la richesse aussi, a son mérite; et, au besoin, elle compenserait bien des imperfections. D'ailleurs, il faut en convenir; Camache a des qualités : il est libéral et magnifique. On dit qu'il s'est mis en tête, de couvrir le pré tout entier, et de l'environner de feuillage, de manière que le soleil ne puisse y pénétrer; qu'il y aura des danses de toute espèce, même des danses aux épées et de danses aux grelots, exécutées à la perfection, par les fameux du canton; qu'enfin, il a réuni tout ce qu'il y a d'habile dans le pays, et de capable d'embellir la fête. Mais on croit que rien encore de tout cela, ne

sera comparable à ce qu'on y attend de surprenant de la part du malheureux Basile, qui a, dit-on, juré de rendre, à lui seul, la journée si fameuse, qu'on en parlera long-tems. Ce Basile est un jeune et beau garçon du même village que Quitterie; et le plus proche voisin de la belle, car leurs deux maisons se touchent : un mur mitoyen les sépare. A la faveur de ce voisinage, Basile et Quitterie ont commencé leur histoire, justement comme Pyrame et Thisbé. Tous deux du même âge, ils se virent et s'aimèrent dès leur plus tendre enfance. Basile devenu grand, fut l'amant, aussi délicat que passionné, de Quitterie; et Quitterie fut toujours sa fidelle amante; mais, sévérement attachée à la sagesse et à ses devoirs d'honnête fille, jamais elle ne donna prise à la critique; et toujours, dans le village, on parla sans les calomnier, sans même les blâmer, des amours de ces deux charmans enfans, que la voix publique destinait l'un à l'autre, quand le tems en serait venu. Il

arriva, ce tems; mais Basile, comblé de tous les dons de la nature, était malheureusement sans biens. Quitterie, belle comme un ange, avait un père aussi sans fortune, qui, jugeant que sa fille, avec tant de perfections, pouvait espérer un mariage plus avantageux, défendit l'entrée de sa maison au pauvre Basile; et bientôt après, ce père saisit, avec empressement, l'occasion d'accorder sa belle Quitterie au riche Camache. Telle est l'histoire de ce cher Basile, que chacun plaint, que tout le monde aime, et qui est plein de qualités brillantes et précieuses. C'est le plus beau, le plus leste, le plus vigoureux jeune homme du canton. A la barre, à la lutte, à la paume, aux quilles, à tous les jeux de force ou d'adresse, il n'a pas son pareil. A la course, c'est un daim. La jeune chèvre ne saute pas plus agilement. Il chante comme un rossignol; et il tire de sa guitare, qu'il fait parler, des accords et des sons qui vous extasient. Enfin, c'est sur-tout aux armes qu'il excelle; jamais on n'a manié l'épée

aussi supérieurement que lui : c'est son talent favori, celui qu'il cultive de préférence....

— Pour ce seul talent, interrompit Don Quichotte, je soutiens que ce brave garçon mérite, non-seulement la belle Quitterie, mais la Reine Genièvre elle-même, en dépit de Lancelot, et de tous les envieux qui pourraient en enrager.

— Arrangez-vous avec ma femme comme vous pourrez, reprit Sancho, qui, jusqu'alors, avait écouté sans desserrer les dents. Elle prétend, elle, que l'égalité fait les bons mariages ; et le diable ne l'en ferait pas démordre. Quant à moi, dans ce moment ci, je suis de son sentiment ; et, au lieu de votre Reine Genièvre, j'aimerais mieux que ce gentil Basile, pour qui je me sens venir de l'amitié, se mariât tout simplement avec sa belle Quitterie. Je ne peux pas supporter, moi, qu'on empêche de se marier ensemble, les jeunes gens qui s'aiment bien.

— S'il suffisait de s'aimer pour avoir la liberté de s'épouser, répliqua Don Qui-

chotte, que deviendrait donc ce droit si naturel, si important d'ailleurs à l'ordre social, qu'ont les pères et mères d'empêcher ou de consentir les mariages de leurs enfans ? Et si nos jeunes filles étaient maîtresses absolues de leur choix, combien n'en verrait-on pas prendre, l'une le valet de son papa, l'autre le premier passant qui, dans la rue, lui paraîtrait bien tourné, ne fût-il qu'un méprisable libertin ! Pour les hommes aussi, rien de plus essentiel, de plus difficile, que le choix d'une épouse ; rien, néanmoins, de plus légérement soigné, de plus aveuglement dirigé, quand Dieu ou de sages parens n'y mettent pas la main. L'amour et le désir président seuls à presque tous ces choix ; et l'amour et le désir sont nécessairement toujours des guides dangereux ; car toujours ils troublent la raison, sans laquelle il est évidemment impossible de raisonner ce qu'on fait. Le mariage est, cependant, de toutes les affaires de l'homme, celle qui influe le plus sur le bonheur de son existence. C'est pour nous le

véritable nœud gordien. Aussitôt formé, ce lien redoutable devient tellement indissoluble, que la faulx de la mort, seule peut le trancher : car, la femme n'est pas une de ces marchandises qu'on puisse rendre quand on prouve qu'on a été trompé en l'achetant : une fois prise et livrée, bonne ou mauvaise, il faut l'user et la garder, jusqu'à ce que le trépas nous en sépare. Quoi ! nous ne choisirions qu'avec le plus grand soin, le compagnon d'un voyage de quelques semaines ; nous ne l'adopterions, nous ne lui donnerions confiance qu'après nous être assurés de ses qualités sociales et morales ; et nous sommes infiniment moins attentifs, moins sévères, dans le choix de la compagne qui doit faire avec nous le plus long, le plus orageux de tous les voyages, celui de tout le reste de notre vie ! d'une compagne tellement immédiate, qu'elle ne doit plus nous quitter un seul instant, pas même à table, pas même au lit ! On ne peut donc trop maintenir les droits des pères et mères sur les mariages de leurs enfans.

Au moins, en jugeant, en décidant plus sainement que la pétulante jeunesse, les parens la préservent souvent des suites funestes que le bandeau de l'amour l'empêcherait presque toujours de prévoir.... J'aurais à dire bien d'autres choses encore sur cette importante matière : mais il est beaucoup plus pressant pour moi, d'entendre de la bouche de Monsieur le licencié ou le bachelier (Monsieur, sans doute, est l'un ou l'autre), le reste de l'histoire de l'intéressant Basile.

— Je vous ai raconté à peu près tout ce que j'en sais, répondit l'étudiant. Je vous dirai seulement de plus, que, depuis son malheur, Basile est au désespoir ; qu'on ne l'a plus vu sourire ; qu'on ne l'a plus entendu mettre ensemble deux paroles sensées ; qu'il est plongé dans la plus noire mélancolie ; que sans cesse il parle entre ses dents, sans que personne puisse le comprendre ; qu'il semble avoir tout à fait perdu la tête ; qu'il ne mange et ne dort plus ; et que, jour et nuit, il bat les champs, comme une brute éperdue. Il

ne regarde et ne semble connaître qui que ce soit : il ne répond à rien de ce qu'on lui dit : toujours il a les yeux élevés vers le ciel ou fichés en terre, si absorbé, si abattu, que souvent, pendant des heures entières, il ne bouge pas plus qu'une borne; et que de loin on le prendrait pour une statue, si par fois le vent n'agitait ses vêtemens. Enfin, son désespoir est si profond, son cœur et sa tête sont si malades, que nous tremblons tous, que le *oui* fatal, en sortant de la bouche de la trop belle Quitterie, n'aille à l'instant même porter le coup mortel à ce malheureux amant.

— Les choses iront peut-être mieux que vous ne croyez, reprit Sancho attendri : le bon Dieu peut encore y mettre la main..... Hors la mort, ici bas, il n'y a pas de maux qui n'ayent leur remède : et qui sait tout ce qui nous pend à l'oreille.... D'ici à demain, il y a bien des quarts d'heure, et il n'en faut qu'un pour amener un coup du ciel...; et du blanc au noir, il n'y a pas toujours si loin

qu'on pense ; ni de la pluie au beau tems; car même j'ai vu plus d'une fois, tout ensemble, pleuvoir et le soleil luire.... Les choses changent souvent en un tour de main ; et, d'un jour à l'autre, il passe diablement d'eau sous les ponts..... Et puis, qui est ce qui peut se vanter d'avoir le poignet assez ferme pour mettre un bâton dans la roue de Madame fortune, et l'empêcher de tourner toujours son train ?.... Allez, allez, que la femme vous dise *oui*, qu'elle vous dise *non*, vous n'en savez pas mieux le fin mot; et duppe ou fou, qui prend ce qu'elle dit pour argent comptant. A mon avis, moi, le fin mot, le voici. Si la Demoiselle Quitterie aime Basile de tout son cœur, comme on le dit; si elle est brave fille, comme je le crois; je dis que Basile n'est pas si mal dans ses affaires. L'amour vient à bout de tout : à ses yeux, l'or ne vaut pas mieux que le cuivre, ni le riche que le pauvre : ce n'est pas seulement avec des perles et des joyaux qu'on l'enjôle.....

— Maudit Sancho, interrompit Don Quichotte, si l'on ne t'arrêtait pas, quand une fois tu as lâché la bonde à ton réservoir de sentences et de proverbes, il n'y aurait plus à parler que pour toi ! Mais, animal, idiot que tu es ! que veux-tu donc dire, avec ton bâton, ta roue, ton or, tes perles, et tout ton bavardage ?

— Ho, répondit Sancho, si l'on ne me comprend pas, il est tout simple que mes proverbes paraissent bêtes ; mais, n'importe : moi, qui me comprends, je dis que, dans tout ce que j'ai dit, il n'y a pas autant de bêtises qu'on se l'imagine.... Au reste, voilà comme est Monseigneur ; toujours à *criquiter* mes paroles, quand il ne trouve pas à me pincer sur mes actions.

— Dis donc *critiquer*, malheureux prévaricateur, reprit Don Quichotte. Quand donc, au moins, cesseras-tu d'estropier ta langue, puisqu'il n'y a pas moyen de te faire taire !

— Hé ! répliqua Sancho, laissez-moi parler à ma guise ! vous savez mieux que

personne, que ce n'est pas à la cour que j'ai été en éducation, et que je n'ai pas appris à Salamanque, combien il faut de lettres, et comment il faut les ranger pour bien bâtir une parole. Ce serait bien le diable, si un pauvre campagnard était obliger de parler aussi proprement qu'un Tolédain.... Encore, je parierais que les Tolédains ne parlent pas, tous, de manière qu'il n'y ait jamais rien à regratter.

— Ce brave homme a raison, dit le licencié. A Tolède même, les gens qui ont passé leur vie dans les ateliers ou dans les halles, ne parlent sûrement pas comme ceux qui n'ont fréquenté que la bonne compagnie, ou comme les gens d'église. Croire que le talent de parler correctement sa langue, soit une propriété particulière à tel canton plutôt qu'à tel autre, n'est qu'une erreur. La belle et bonne élocution est le résultat du goût, qui n'est lui-même que le résultat d'une plus ou moins riche masse de connaissances assorties plus ou moins

heureusement : et par tout où l'on soit né, l'instruction et le goût sont les meilleurs, ou, pour mieux dire, les seuls bons maîtres de langue et de style. Moi, Messieurs, qui, pour mes péchés, ai long-tems étudié à Salamanque le droit canon et tous ses alentours, je vous réponds que, sans vanité, je crois parler ma langue avec autant de précision et de pureté, que si je fusse né à Tolède.

— Vous en sauriez davantage encore, dit l'autre étudiant : au lieu d'avoir été toujours à la queue de votre classe, vous en auriez souvent été le premier, si vous vous fussiez autant occupé de vos cahiers que de vos fleurets. Votre malheureuse passion pour l'escrime, mon cher, vous a fait grand tort : et je ne vois guères à quoi bon ce pauvre talent là, qui dans l'occasion ne vous préserverait pas d'être battu comme un autre.

— Bachelier, répondit le licencié, vous croyez donc toujours que l'art de l'escrime ne peut servir à rien ; que dans

l'occasion, le plus savant, le plus habile n'aurait pas le dessus ?

— Je ne vous dis pas que je le crois, mais que j'en suis certain, répondit Corchouélo (ainsi se nommait ce bachelier); et j'offre de vous en convaincre enfin vous même. Voyez si le cœur vous en dit. Nous sommes ici en commodité, et nous avons du tems de reste : d'ailleurs, cela ne sera pas long. Postez vous en mesure, vos pieds bien en ligne ; tirez en tierce, en quarte ; parez en cercle, en demi-cercle, employez toute votre science. Moi, sans finesse, avec mon agilité, ma vigueur, je parie vous réduire. Ame qui vive, mon cher, ne me fera jamais tourner les épaules : et je ne connais personne au monde, qu'avec ce poignet je ne sois en état de mettre à mes pieds, à quelques armes que ce soit.

— Je ne me flatterais pas, répliqua le licencié, de vous faire tourner les épaules si nous en étions sérieusement aux prises : mais à moins que vous ne

couriez à reculons plus vîte que moi en avant, je serais bien sûr, à l'aide de ce petit talent que vous déprisez tant, de vous étendre sur le dos, du premier coup, de manière que vous n'en releveriez jamais.

— C'est ce que nous allons voir, répondit Corchouélo presqu'en colère, en se précipitant à bas de son âne, et en se jetant sur un des fleurets que le licencié portait sous le bras.

— Un moment, Messieurs, un moment, s'écria Don Quichotte. Les choses doivent se passer en règle. Je m'établis témoin du combat, et juge de l'importante question qui vous divise.

= Et à l'instant il mit pied à terre, et sa lance à la main, il vint se poster vis à vis et en travers des deux champions, qui déjà étaient en face, le licencié en garde en maître de l'art, et dans la plus belle attitude; et Corchouélo, piétinant, gesticulant, et se tourmentant comme un véritable possédé, pour trouver jour à fondre sur son adversaire.

Les deux paysans restés sur leurs bourriques, se rangèrent aussi, pour voir ce curieux assaut.

Il commença par une giboulée de taillades, d'estocades, de fendans, de coups de toute espèce, tirés, lancés ou assenés, à bras raccourci, ou à grands tours de bras, que Corchouélo furieux, fit pleuvoir, non pas sur, mais vers le licencié, qui, sans beaucoup s'agiter, les parait tous, les ripostait tous; et trouvait encore moyen d'égayer l'aventure, en mettant de tems en tems le bouton de son fleuret sous le nez de son adversaire; et même en le lui faisant baiser, sinon aussi dévotement, du moins aussi étroitement que la plus vénérable relique. Bref, l'impétueux Corchouélo, reçut, quoiqu'il en fît, autant d'estocades qu'il y avait de boutons et de boutonnières à sa soutanelle : jusqu'à son chapeau fut de la partie, et deux fois il fut délicatement enlevé et jeté à quatre pas. Enfin, fatigué, haletant, dépité, Corchouélo céda, reyira son fleuret, pour

l'empoigner par la pointe, et de rage il le lança au loin avec tant de vigueur et de violence, que l'un des deux paysans, greffier du village, et qui alla pour le ramasser, supputa et attesta que ledit fleuret ne s'était retrouvé qu'à plus de deux cents pas du champ de bataille. Attestation essentielle, et remarquable, en ce qu'elle prouve la force prodigieuse du vaincu, et par conséquent la supériorité décidée de l'art sur la force.

Corchouélo rendu, hors d'haleine, alla se jeter sur l'herbe, pour se remettre un peu. Sancho l'y suivit, et lui dit : — Ma foi, Monsieur le bachelier, si vous m'en croyez, plus d'escrime pour vous. Luttez, joutez, et sur-tout tirez à la barre, vous êtes d'âge et de tournure à vous en acquitter à ravir. Mais, ne vous frottez plus à ces maîtres d'armes : ils ne manquent jamais leur botte : et j'ai souvent entendu dire, qu'ils étaient gens, avec leur pantomime, à vous enfiler, du premier coup, l'œil d'une aiguille.

— Je vous réponds, l'ami, dit Corchouélo, que j'en ai ma suffisance. Me voilà revenu de mon erreur, et je n'en suis point fâché; car, sans cette expérience, je serais probablement resté toute ma vie à cent lieues de la vérité.

= Après quelques instans de repos, le battu se releva pour sauter au cou du licencié, qu'il embrassa de tout son cœur; et ils en furent meilleurs amis que jamais. On attendit assez long-tems le retour du greffier qui était allé ramasser le fleuret; et l'on se remit en marche, pour pouvoir arriver, avant la nuit, au village de la belle Quitterie. Pendant qu'on fit route, il ne fut question que d'escrime : le licencié en démontra mathématiquement les principes, et leurs résultats, avec tant de clarté, que tous sentirent, à merveille, l'incontestable supériorité de l'art sur la force. Corchouélo lui-même rougit plus d'une fois, dans la soirée, de l'aveugle obstination qui lui avait valu cette rude leçon.

Le jour était déjà tombé, quand ils arrivèrent aux environs du village. A mesure qu'ils avançaient, et que le crépuscule s'épaississait, l'atmosphère s'enflammait par l'effet des milliers de lampions, de torches et de flambeaux qu'on voyait de loin fourmiller de toutes parts, et, sur tout, dans le feuillage dont on avait couvert et environné le pré destiné pour la fête. A chaque pas qu'ils faisaient, ils entendaient se rapprocher le réjouissant charivari des fifres, des hautbois, des tambourins, et des cris de plaisir. Parvenus, enfin, à l'entrée de l'enceinte, ils virent différentes bandes joyeuses y arriver en chantant et en dansant, avec chacune ses musiciens en tête; pendant que d'autres pelotons s'occupaient, en poussant, à qui mieux mieux, le cri de l'alégresse, à dresser les tables, les théâtres et les amphithéâtres destinés aux acteurs et spectateurs des cérémonies, des danses et des festins projetés pour le lendemain, jour définitivement fixé pour les noces de Camache le riche,

et, très-probablement, pour les funérailles de Basile le pauvre.

Don Quichotte, malgré les instances que lui en firent ses compagnons de voyage, ne voulut point pénétrer dans l'enceinte, ni accepter le logement dans le village. Il donna pour excuse, très-légitime, à son avis, l'obligation imposée à tous chevaliers errans, en campagne, de passer les nuits à la belle étoile; et il soutint que, dans les circonstances présentes, sur-tout, il ne lui était pas permis de s'en écarter. En conséquence, il souhaita le bon soir à sa compagnie, et s'enfonça dans un verger voisin; au grand déplaisir de Sancho Pansa, qui l'y suivit de très-mauvaise humeur, de très-mauvaise grâce, et en regrettant, très-fort, le bon lit où il avait couché, les nuits dernières, dans le château de l'honorable Don Diégo de Miranda.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE.

CHAPITRE I.er *De ce qui se passa entre le curé, le barbier et Don Quichotte pendant sa maladie.* Pag. 1

CHAP. II. *Grande querelle entre Sancho Pansa, la nièce et la gouvernante de Don Quichotte; et autres choses non moins importantes.* 35

CHAP. III. *Entretien remarquable entre Don Quichotte, Sancho Pansa, et le bachelier Samson Carrasco.* 48

CHAP. IV. *Sancho Pansa donne au bachelier Samson Carrasco, des éclaircissemens satisfaisans et bons à connaître.* 66

CHAP. V. *Conversation remarquable entre Sancho Pansa et Thérèse Pansa, sa femme.* 80

CHAP. VI. *L'un des plus remarquables de cette Histoire.* 100

CHAP. VII. *Autre conversation remarquable entre Don Quichotte et son Ecuyer. Départ de Don Quichotte.* 115

CHAP. VIII. *Comment Don Quichotte alla d'abord pour faire visite à sa Dame, Madame Dulcinée du Toboso.* 136

CHAP. IX. *Où l'on raconte ce qu'on y lira.* 157

CHAP. X. *Comment l'industrieux Sancho Pansa trouva moyen d'enchanter Madame Dulcinée.* 168

CHAP. XI. *De l'étrange aventure de*

Don Quichotte avec le char de la Mort. 194

CHAP. XII. *De la grande et fameuse aventure de Don Quichotte avec le vaillant chevalier des Miroirs.* 212

CHAP. XIII. *Suite de l'aventure du chevalier des Miroirs. Conversation curieuse entre les deux écuyers.* 232

CHAP. XIV. *Suite de l'aventure du chevalier des Miroirs.* 251

CHAP. XV. *Suite et fin de l'aventure du chevalier des Miroirs.* 267

CHAP. XVI. *Rencontre d'un honorable gentilhomme Manchois.* 291

CHAP. XVII. *Comment Don Quichotte, par son incroyable valeur, vint heureusement à bout de l'épouvantable aventure des lions.* 316

4

CHAP. XVIII. *Don Quichotte chez le gentilhomme au manteau vert.* 350

CHAP. XIX. *Amours remarquables d'un villageois, et autres événemens non moins intéressans.* 370

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 104204620